ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE.

TOME PREMIER.

F III 24

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

Après la page 88, placer la feuille * 89 (1) à 92.
Après la page 280, placer le carton **, page 281.

TOME SECOND.

Après la page 384, placer la feuille Bb cotée 385 (1) à 385 (16), et le carton 385 (17).
Après la page 396, placer le carton *** coté 397.

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

AUQUEL ON A JOINT QUELQUES FORMULES;

A l'usage des Chirurgiens et des Personnes charitables qui se dévouent au service des Malades dans les Campagnes.

Par le C. GEOFFROY, *Associé de l'Institut National, Correspondant de la Société de Médecine de Paris, ancien Professeur et Docteur de la ci-devant Faculté de Paris.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez G. DE BURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque Nationale, rue Serpente, n°. 6.

AN IX. (1800, v. st.)

On trouve chez le même Libraire les livres suivans.

Cours de Médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein, par Arnault de Nobleville. *Paris*, 1781, 3 vol. *in*-12, rel. 9 l.

Cours d'éducation des Sourds et Muets, par MM. l'abbé Deschamps et Beauvais de Préau. 1779, *in*-12, broc. 2 l. 10 s.

Description des Plantes usuelles, avec leurs vertus, leurs usages et leurs propriétés, par l'Auteur du Manuel de Charité, auquel elle fait suite. *Paris*, 1774, *in*-12, rel. 3 l.

Expériences physico-mécaniques sur différens sujets, et principalement sur la lumière et l'électricité, traduites de l'Anglois de Hauksbée, par Desmarets. *Paris*, 1754, 2 vol. *in*-12, fig. rel. 6 l.

Exposition des variations de la Nature dans l'espèce humaine, par Guindant. *Paris*, 1771, *in*-8°. rel. 4 l.

Histoire naturelle de la France méridionale, ou Recherches sur la Minéralogie du Vivarais, etc. etc. par Giraud Soulavie. *Paris*, 1780, 8 vol. *in*-8°. br. fig. 24 l.

Manière (de la) de suppléer aux oreilles par les yeux, pour servir de suite au Cours élémentaire d'éducation des Sourds et Muets, par l'abbé Deschamps. *Paris*, 1783, *in*-12, br. 1 l.

Manuel des Dames de Charité, ou Formules de médicamens faciles à préparer, dressées en faveur des personnes charitables qui distribuent des remedes aux pauvres, par Arnault de Nobleville. *Paris*, 1765, *in*-12, rel. 3 l.

Matière médicale extraite des meilleurs Auteurs, et principalement du Traité des Médicamens de Tournefort, et des Leçons de M. Ferrein, par Arnault de Nobleville. *Paris*, 1770, 3 vol. *in*-12, rel. 9 l.

Mémoires sur l'Histoire naturelle du Chêne, par Secondat. *Paris*, 1785, *in-fol.* fig. br. 15 l.

Nature (la) opprimée par la Médecine moderne, par Guindant. *Paris*, 1768, *in*-12, rel. 3 l.

Observations et Réflexions sur la colique de Poitou, ou des Peintres, par Combalusier. *Paris*, 1761, *in*-12, br. 2 l.

Observations sur la prédiction des crises par le pouls, de Francisco Solano, de Luques et M. Nihel, trad. de l'Angl. par Lavirotte. *Paris*, 1748, *in*-12, rel. 2 l. 10 s.

Observations sur le pouls par rapport aux crises, par Michel. *Paris*, 1757, *in*-12, br. 1 l. 10 s.

Pneumato-Pathologie, ou Traité des Maladies venteuses, trad. du latin de Combalusier, par Jault. *Par.* 1754, 2 vol. *in*-12, rel. 5 l.

Pyrithologie, par Henckel. *Paris*, 1760, 2 tomes en 1 vol. *in*-4°. fig. rel. 15 l.

Tableau des Maladies de Lommius, ou Deſcription des Maladies qui attaquent le corps humain, avec leurs signes diagnostics et pronostics. *Paris*, 1792, *in*-12, rel. 3 l.

Traité des Maladies des Os, par Duverney. *Paris*, 1751, 2 vol. *in*-12, rel. 6 l.

Traité des Maladies venteuses, traduit du Latin de Combalusier. *Paris*, 1754, 2 vol. *in*-12, rel. 5 l.

Vie (la) de l'Homme respectée et défendue dans ses derniers momens, ou Instructions sur les soins qu'on doit aux morts, et à ceux qui paroissent l'être; sur les funérailles et les sépultures, par Thierry. *Paris*, 1787, *in*-8°. br. 2 l. 10 s.

Usage (l') des Eaux de Barèges et du Mercure pour les écrouelles, ou Dissertation sur les tumeurs scrophuleuses, par Bordeu. *Paris*, 1757, *in*-12, br. 1 l. 10 s.

AVIS AU LECTEUR.

Retiré depuis quelques années à la Campagne, pour y jouir d'un repos qu'exigeoient mon âge et ma ſanté, après avoir exercé pendant près de cinquante ans dans la Capitale une profeſſion auſſi fatigante qu'honorable, je n'ai pu voir qu'avec peine le dénuement de ſecours où ſe trouvent ſouvent dans leurs maladies les malheureux habitans de la campagne; cette portion de citoyens ſi laborieuſe, ſi précieuſe et ſi utile à la République. Les Officiers de ſanté ſont en trop petit nombre, et ſouvent ſi éloignés d'eux, qu'ils ne peuvent être aiſément et aſſez promptement ſecourus dans leurs infirmités. Depuis quelque temps, il eſt vrai, pluſieurs jeunes gens revenus des hôpitaux de l'armée, ſe ſont établis dans quelques communes, qui ont reçu avec empreſſement ces nouveaux

secours qui leur arrivoient. Malheureusement, nombre d'entre eux requis promptement pour les hôpitaux militaires, avant que d'avoir eu le temps de s'instruire suffisamment, se sont trouvés médiocres Chirurgiens, et encore moins instruits dans la médecine qu'ils n'ont point apprise. Cependant faute de médecins, ils sont forcés d'exercer également les deux professions, et malgré tout leur zèle et le desir qu'ils ont de s'instruire, leurs occupations multipliées leur ôtent le temps de lire des ouvrages un peu longs. Ce sont ces motifs, et le desir de leur rendre service, qui m'ont déterminé à profiter du loisir de ma retraite, pour rédiger ce Manuel abrégé de Pratique de Médecine à leur usage. De plus en composant ce petit Ouvrage j'ai pensé que je répondrois aux vues bienfaisantes du Gouvernement. Ce Manuel n'étant pas un Traité scientifique, mais un Ouvrage élémentaire, un

abrégé de Pratique médicale, j'ai laissé de côté l'éthiologie des maladies, l'explication de leurs causes, les différens sentimens des auteurs à ce sujet, toutes théories qui n'étoient bonnes autrefois que pour faire briller un jeune homme sur les bancs des écoles, et qui sont la plupart du temps inutiles pour la pratique: en un mot j'ai supprimé tout ce qui n'avoit pas un rapport immédiat à cet objet essentiel. Je me suis contenté de détailler avec soin les signes diagnostics, qui peuvent faire reconnoître les maladies et les faire exactement distinguer; mais je me suis principalement attaché à y joindre la méthode de les traiter la plus sûre, la plus simple et la plus convenable pour les habitans des campagnes, dont j'ai eu particulièrement en vue le soulagement dans cet Ouvrage. C'est par ces mêmes raisons que je n'ai point suivi les différentes divisions des maladies adoptées dans les écoles,

non plus que leur distribution méthodique par classes et par genres, suivant laquelle les ont rangées quelques auteurs modernes. L'ordre que j'ai cru devoir suivre est simple, il est à la portée de tout le monde. En effet, parmi les différentes maladies, auxquelles le genre humain est malheureusement sujet, les unes en général sont vives et parcourent avec rapidité leurs périodes; elles se terminent au septième, quatorzième ou au vingt-unième jour, rarement quelques-unes durent-elles jusqu'à trois ou quatre décades, c'est ce que l'on nomme *maladies aiguës* : d'autres au contraire se prolongent pendant des mois et même des années entières, on les appelle maladies longues, ou *maladies chroniques*. J'ai préféré cette division simple et naturelle; et comme, parmi les maladies aiguës, les fièvres sont les plus fréquentes, qu'elles accompagnent toujours les autres maladies aiguës, et assez souvent

les chroniques, que ce sont celles par conséquent qu'il importe le plus à l'Officier de santé de connoître et de bien traiter, c'est par leur examen et leur traitement que j'entre en matière. J'ai joint à chaque article quelques formules de recettes, non pour qu'on s'en serve servilement, d'autant qu'on doit les varier, suivant l'âge, la force et le tempérament des malades, mais simplement pour servir de modèle. J'ai évité d'y faire entrer des médicamens coûteux, et si quelquefois j'en ai admis quelques-uns pour qu'on pût contenter les personnes aisées, qui desireroient en faire usage, j'ai ajouté dans le corps de l'Ouvrage des moyens simples et peu coûteux pour remplir les mêmes indications. Enfin j'ai toujours cherché à être en même temps clair et concis; il ne faut pas des ouvrages ni théoriques ni longs aux Officiers de santé de nos campagnes. Obligés par état d'être presque toujours en route,

il leur reste peu de temps pour l'étude; il leur faut un traité court, portatif et le plus clair possible, qu'ils puissent consulter dans l'occasion, et qui en même temps mette les particuliers, un peu intelligens, en état de porter les premiers secours aux malades en attendant l'Officier de santé. Si en publiant ce Manuel je suis parvenu à remplir cet objet, je m'estimerai heureux, après avoir rendu si long-temps à mes concitoyens les services qui dépendoient de mon état, de pouvoir encore, à la fin de ma carrière, être utile à ma patrie et à l'humanité.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA CLASSE DE L'INSTITUT NATIONAL DES SCIENCES ET DES ARTS.

Séance du 6e. jour complémentaire de l'an 7 de la République française.

Un Membre, au nom d'une Commission, lit le rapport suivant sur un Ouvrage manuscrit du citoyen *Geoffroy*, associé, intitulé *Manuel de Médecine pratique; Ouvrage élémentaire, auquel on a joint quelques formules*, à l'usage des officiers de santé des campagnes.

L'ouvrage sur lequel le citoyen *Geoffroy* demande l'avis de la Classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, dont il est associé, a été entrepris dans l'intention de mettre entre les mains des officiers de santé répandus dans les villages, un traité simple et succint des maladies les plus fréquentes dans les campagnes. Le citoyen *Geoffroy* s'est convaincu par lui-même de l'importance de ce travail, dont l'avantage principal est d'empêcher des hommes auxquels les événemens de la révolution n'ont pas permis d'acquérir une instruction suffisante, de commettre des fautes trop souvent dangereuses, et de leur fournir, pour le mêlange des médicamens, des formules peu coûteuses et exemptes de ces associations absurdes et incompatibles qu'on ne rencontre que trop ordinairement dans certaines prescriptions.

Il existe déjà quelques Ouvrages de ce genre assez répandus, et recommandés par la considération dont ont joui leurs auteurs; tels que *l'Avis au Peuple*, *de Tissot*;

la Médecine domestique, *de Buchan*; *et le Manuel des Dames de Charité*, *d'Arnaud de Nobleville* : ce dernier ne remplit pas tout le but que s'est proposé le citoyen *Geoffroy*, et quant aux deux premiers, ils ont été écrits dans des pays dont les conditions atmosphériques, ainsi que la constitution physique et les habitudes de leurs habitans ne sont point les mêmes que dans un grand nombre de nos départemens. Quelque vrais, quelque sages que soient en général leurs principes, on pouvoit donc encore desirer un traité, qui, dans l'exécution pratique, se rapprochât davantage des usages de nos pays : car, dans tout ce qui tient à la pratique journalière, l'usage est nécessairement en partie le résultat insensible de l'expérience propre à chaque contrée, qui ramène les hommes, autant par nécessité que par réflexion, à l'observation de nuances plus senties que calculées, mais qui sont dans la nature. Ensorte que la diversité dans le choix et l'énergie des moyens employés dans une même indication, forme une espèce de graduation qui correspond réellement au degré de susceptibilité des individus et de sensibilité de leurs organes. Cela est un point qui auroit lieu d'étonner, si on n'avoit pas vu des médecins célèbres, et portant d'un pays dans un autre les habitudes pratiques contractées dans le lieu de leurs premières études, se trouver forcés, par la puissance même des choses, d'adopter enfin, et le choix, et les mesures du lieu dans lequel ils ont définitivement fixé leur établissement.

On ne doit donc pas être surpris que le citoyen *Geoffroy* ait cru devoir consacrer à ce travail utile les loisirs de sa retraite, après avoir, à Paris, pendant quarante ans, exercé son art avec un grand succès.

Il divise son ouvrage en deux parties ; l'une contenant les instructions sur les maladies aiguës, l'autre, celles qui ont pour objet la connaissance et le traitement des maladies chroniques.

Dans la première partie, il forme deux sections ; une pour les fièvres intermittentes, les fièvres continues et les fièvres éruptives ; une seconde pour les maladies inflammatoires.

La seconde partie est composée de dix sections, qui ont pour objet successivement les maladies par amas de sérosités ou hydropisies ; les maladies par congestion de pus ; celles que l'auteur attribue à l'épaississement de la lymphe, ce sont les obstructions, les maladies qu'il appelle par pourriture et mortification, et il met dans cette section la gangrène, le cancer et les affections vermineuses ; les maladies par augmentation d'évacuations, au nombre desquelles il place les différentes espèces d'hémorrhagies ; celles qui résultent des suppressions d'évacuations ; les maladies qu'il suppose produites par âcreté des humeurs, et il met dans cette section les affections rhumatismales et goutteuses, les affections cutanées et le scorbut ; les maladies soporeuses ; les maladies convulsives ; enfin, les maladies occasionnées par les poisons, qu'il divise en poisons minéraux, végétaux et animaux : et dans une section supplémentaire, il ajoute un chapitre de la gonorrhée virulente et un de la vérole.

A la lecture de cette division des matières, on s'apperçoit aisément que dans les dénominations attachées aux différens chapitres, et dans l'ordre même de classification, le citoyen *Geoffroy* a cru devoir plus d'une fois sacrifier l'exactitude philosophique aux suppositions d'usage et aux expressions vulgaires. Il en prévient même au commencement ; et en effet, parlant à des hommes peu instruits, il a dû tout subordonner au besoin qu'ils auront de trouver aisément, dans son ouvrage, le mot auquel ils ont l'habitude d'attacher l'idée de la maladie dont ils chercheront le traitement.

Chaque article de ce traité contient d'abord une description courte, mais exacte, dans laquelle l'auteur s'est borné à exposer les symptômes caractéristiques de la maladie. Il ne s'étend sur ses variétés qu'autant qu'elles forment

par leur diversité des maladies véritablement différentes, ou qu'elles ont une influence marquée sur les indications qui dirigent le traitement.

On ne trouve point ici de discussion théorique, et c'est à cette sage retenue qu'il faut attribuer le parti que le citoyen *Geoffroy* a pris dans quelques endroits, soit en établissant ses indications, soit en exposant l'effet des remèdes, de se servir d'expressions hypothétiques long-temps adoptées dans les écoles, qui ont passé dans le langage vulgaire, et dont il auroit fallu démontrer la fausseté avant d'en adopter de plus conformes à la saine physique.

On sera peut-être tenté de penser que, dans un Ouvrage de cette nature, il eût été utile de réduire toutes les expressions à la justesse de la plus rigoureuse observation; mais en y réfléchissant bien, on sent que cette réforme, dont l'art et la science auroient tant de besoin, ne peut se faire avec avantage que dans les préceptes transmis à des hommes neufs, et ne peut avoir son exécution parfaite que dans l'enseignement des écoles.

Le traitement est exposé par l'auteur, d'une manière très-simple. Peut-être y observera-t-on que des méthodes nouvelles et assez répandues, y ont été passées sous silence; mais une grande partie de ces méthodes exigent encore des précautions et une sagacité d'observations que le citoyen *Geoffroy* n'a pas dû supposer dans ceux auxquels il destine son Ouvrage. Il a cru moins utile de leur indiquer toutes les ressources de l'art, que de les préserver des erreurs de l'ignorance. Et distinguant à cet égard l'influence active des moyens dont se sert l'homme exercé et enhardi par l'expérience, et l'esprit de conduite toujours nécessaire pour ne pas contrarier les mouvemens de la nature, il a regardé celui-ci comme plus important et lui a donné la préférence. C'est par suite de cet esprit, que le citoyen *Geoffroy* paroîtra peut-être un peu réservé dans les doses de quelques médicamens importans; mais, guidé par les

mêmes raisons, il a, sans doute, mieux aimé laisser ses lecteurs trop timides que de les encourager à être téméraires.

Le traité du citoyen *Geoffroy* présentera aussi plusieurs lacunes. Il n'étoit pas possible qu'il en fût autrement. Il a dû rejeter de son plan le traitement des maladies peu communes; les parties traitées, d'ailleurs, dans des Ouvrages très-répandus et très-vulgaires, et les maladies dont le traitement principal consiste dans des opérations chirurgicales plus ou moins délicates.

Cependant, il est à desirer que l'auteur consacre encore quelques instans à donner aux officiers de santé des campagnes des instructions spéciales sur les maladies des femmes en couche, et des enfans. Quelques-unes, à la vérité, se rencontrent dans son traité, mais elles mériteroient d'être réunies dans un même ensemble et sous un point de vue particulier, attendu que ce sont celles sur lesquelles il se commet en général le plus d'erreurs dans les campagnes.

C'est avec d'autant plus de confiance que nous nous empressons de lui exprimer ce desir, que déjà il a bien voulu adopter quelques-unes de nos observations, de manière à nous encourager à lui en proposer encore sur d'autres objets, dont il seroit superflu de parler ici; et nous n'en faisons mention que pour montrer combien le desir de se rendre utile est exclusivement le motif qui le dirige.

Le citoyen *Geoffroy* a mis à la fin de son traité une suite de formules répondantes par des numéros aux endroits où elles sont employées et indiquées dans le traitement des maladies; et dans la description de ces formules, il a porté les doses des médicamens sur deux colonnes; l'une, des mesures anciennes; l'autre, des mesures nouvelles correspondantes en nombres ronds; et nous pensons que ce rapprochement, dans un Ouvrage de ce genre, n'est pas sans importance.

Ainsi, nous pensons définitivement que l'Ouvrage du citoyen *Geoffroy* est remarquable par des descriptions claires,

simples, conformes à l'observation; que dans les traitemens, il présente aux médecins de campagne un modèle de conduite sage, et sur-tout très-propre à les empêcher de tomber dans des erreurs nuisibles; en un mot, que l'auteur s'est proposé un but utile, et que ce but est rempli.

Fait à l'institut national, le 6ᵉ. jour complémentaire de l'an 7. *Signé* PORTAL, HALLÉ.

La classe approuve le rapport et en adopte les conclusions.

Certifié conforme à l'original, à Paris, le 7 vendémiaire an 8 de la République. *Signé* G. CUVIER, *secrétaire*.

TABLE DES SECTIONS

TABLE

DES SECTIONS ET CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Maladies aiguës.

SECTION PREMIÈRE. Des Fièvres, . . Page 1
CHAP. I. Des Fièvres intermittentes, ... 3
Art. 1. De la Fièvre quotidienne, ... 11
Art. 2. De la Fièvre tierce, ... 13
Art. 3. De la Fièvre quarte, ... 19
Art. 4. De la Fièvre intermittente maligne, . . . 23
CHAP. II. Des Fièvres continues, ... 25
Art. 1. De la Fièvre éphémère, ... *Ibid.*
Art. 2. De la Fièvre synoque simple, ... 26
Art. 3 De la Fièvre maligne, ... 27
Art. 4. De la Fièvre ardente, ... 40
Art 5. De la Fièvre putride, ... 44
Art. 6. De la Fièvre putride maligne, ... 51
CHAP. III. Des Fièvres éruptives, ... 57
Art. 1. De la Petite Vérole, ... 58
Art. 2. De la Vérolette, ... 75
Art. 3. De la Fièvre rouge, ... 76
Art. 4. De la Rougeole, ... 78
Art. 5. De la Fièvre miliaire, ... 83
Art. 6. De la Fièvre puerpérale, ... 89 (1)
SECTION SECONDE. Des Maladies inflammatoires, ... 91
CHAP. I. De l'Erysipèle, ... 92
CHAP. II. De l'Ophtalmie, ... 97
CHAP. III. De la Frénésie, ... 100
CHAP. IV. De l'Angine ou mal de Gorge, . . . 104
CHAP. V. Du mal de Gorge gangreneux, ... 111
CHAP. VI. Du Coryza, ou Rhume de Cerveau, 117
CHAP. VII. Du Rhume de Poitrine, ... 121
CHAP. VIII. De la Coqueluche, ... 126
CHAP. IX. De l'Asthme, ... 129
CHAP. X. De la Péripneumonie ou Fluxion de Poitrine, ... 137
CHAP. XI. De la fausse Péripneumonie, ... 145

CHAP. XII. De la Pleuréſie, ... 149
CHAP. XIII. De l'Inflammation de l'Eſtomac, . . . 156
CHAP. XIV. De l'Inflammation des inteſtins, et de la Colique inflammatoire, ... 162
CHAP. XV. De la Paſſion iliaque, ou Colique de Miſéréré, ... 167
CHAP. XVI. Du Cholera-Morbus, ou Trouſſe-Galant, ... 171
CHAP. XVII. De la Colique bilieuſe, ... 176
CHAP. XVIII. De la Colique venteuſe, ... 178
CHAP. XIX. De la Colique d'indigeſtion, ... 180
CHAP. XX. De la Colique des Peintres ou de Poitou, 182
CHAP. XXI. De l'Inflammation du Foie, et de la Colique hépatique, ... 192
CHAP. XXII. De la Jauniſſe, ... 197
CHAP. XXIII. De l'Inflammation des reins, et de la Colique néphrétique, ... 201
CHAP. XXIV. De l'Inflammation de la veſſie, . 207
CHAP. XXV. De l'Inflammation de la matrice, . 210

SECONDE PARTIE.

Des Maladies Chroniques.

SECTION PREMIÈRE. Des Maladies par amas de ſéroſités ou Hydropiſies, ... 215
CHAP. I. De la Cachexie, ... *Ibid.*
CHAP. II. Des Pâles-couleurs, ... 218
CHAP. III. De l'Hydropiſie univerſelle, ou Leucophlegmatie et Anaſarque, ... 222
CHAP. IV. De l'Hydropiſie aſcite, ou du bas-ventre, 226
CHAP. V. De l'Hydrocéphale, ou Hydropiſie de la tête, ... 233
CHAP. VI. De l'Hydropiſie de Poitrine, ... 236
CHAP. VII. De l'Hydropiſie de Matrice, ... 239
CHAP. VIII. De l'Hydrocèle ou Hydropiſie des bourſes, ... 243
CHAP. IX. De la Tympanite ou fauſſe Hydropiſie, 247
SECTION SECONDE. Des Maladies par congeſtion de pus, ou Maladies purulentes, ... 250
CHAP. I. De la Suppuration, des abcès et ulcères en général, ... *Ibid.*
CHAP. II. De l'Abcès et Ulcère des reins, ... 256
CHAP. III. De l'Ulcère de la veſſie, ... 259
CHAP. IV. De l'Ulcère de la matrice, ... 261
CHAP. V. De l'Abcès et de l'Ulcère de l'eſtomac, . 265
CHAP. VI. De l'Abcès et de l'Ulcère du foie, . . . 268

CHAP. VII. De l'Ulcère au poumon et de la Phthysie pulmonaire, ... Page 271
CHAP. VIII. Des Tubercules du poumon, ... 283

TOME SECOND.

SECTION TROISIÈME. Des Maladies par épaississement de la Lymphe, ... 285
CHAP. I. De l'Obstruction en général, ... *Ibid.*
CHAP. II. Du Squirrhe en général, ... 288
CHAP. III. De l'Obstruction et du Squirrhe du foie, 293
CHAP. IV. De l'Obstruction du mesentère, . . . 298
CHAP. V. De l'Obstruction de la rate, ... 300
CHAP. VI. De l'Obstruction et du Squirrhe de la matrice, ... 301
CHAP. VII. Des Écrouelles ou Humeurs froides, . 307
CHAP. VIII. Du Rachitis ou de la Noueure, . . . 313
SECTION QUATRIÈME. Des Maladies par pourriture et mortification des parties, ... 320
CHAP. I. De la Gangrène et du Sphacèle, ... *Ibid.*
CHAP. II. Du Cancer, ... 328
CHAP. III. Des Vers, ... 335
SECTION CINQUIÈME. Des Maladies par augmentation des évacuations, ... 343
CHAP. I. Des Hémorrhagies, ... *Ibid.*
Art. 1. De l'Hémorrhagie du nez, ... 345
Art. 2. De l'Hémoptysie, ou crachement de sang, 347
Art. 3. Du Vomissement de sang, ... 353
Art. 4. De la Maladie Noire, ... 356
Art. 5. Du Flux Hémorrhoïdal, ... 359
Art. 6. Du Pissement de sang, ... 363
Art. 7. Des Pertes, ou de l'Hémorragie utérine, 367
CHAP. II. Du Diabète, ... 373
CHAP. III. Des Fleurs blanches, ... 377
CHAP. IV. De la Gonorrhée simple, non virulente, 383
CHAP. V. De la Diarrhée, ... 385 (1)
CHAP. VI. De la Dysenterie 385 (5)
SECTION SIXIÈME. Des Maladies par suppression d'évacuations, ... 385 (17)
CHAP. I. De la Constipation, ... 385 (17)
CHAP. II. De la Suppression des règles, ... 389
CHAP. III. De la Suppression des vuidanges, . . 395
CHAP. IV. De la Suppression des hémorrhoïdes, . 399
CHAP. V. De la Suppression et de la diminution des urines, ... 400

CHAP. VI. De la Dysurie, ... Page 405
SECTION SEPTIÈME. Maladies par âcreté des humeurs, ... 408
CHAP. I. Du Rhumatisme, ... *Ibid.*
CHAP. II. De la Sciatique, ... 414
CHAP. III. Du Lumbago, ou Rhumatisme sur les reins, ... 416
CHAP. IV. De la Goutte, ... 418
CHAP. V. De la Goutte remontée, ... 426
CHAP. VI. Des Maladies cutanées, ... 431
Art. 1. De la Gale, ... *Ibid.*
Art. 2. Des Dartres, ... 439
Art. 3. De la Dartre pustuleuse, feu persique, ou Ceinture de feu, ... 445
Art. 4. De la Teigne, ... 447
Art. 5. Des Croûtes de lait, ... 453
CHAP. VII. Du Scorbut, ... 455
SECTION HUITIÈME. Des Maladies soporeuses, 462
CHAP. I. De l'Apoplexie, ... *Ibib.*
CHAP. II. De l'Épilepsie, ... 469
CHAP. III. De la Paralysie, ... 476
SECTION NEUVIÈME. Des Maladies convulsives, 482
CHAP. I. De la Palpitation du cœur, ... *Ibid.*
CHAP. II. De l'Affection mélancolique, ... 484
CHAP. III. De l'Affection hystérique, ... 490
SECTION DIXIÈME Des Poisons, ... 496
CHAP. I. Des Poisons minéraux, ... 497
Art. 1. Des Poisons acides, ... *Ibid.*
Art. 2. De l'Arsenic, ... 499
Art. 3. Du Sublimé corrosif, et autres sels métalliques, ... 501
CHAP. II. Des Poisons végétaux, ... 503
Art. 1. Du Poison des Champignons, . . . *Ibid.*
Art. 2. De l'Opium, ... 506
Art. 3. Des autres Plantes narcotiques, . . . 508
Art. 4. Des Végétaux purgatifs, ... 510
CHAP. III. Des Poisons du règne animal, . . . 512
Art. 1. Des Cantharides, ... *Ibid.*
Art. 2. De la Vipère, ... 514
Art. 3. De la Rage ou du Venin hydrophobique, 516
SUPPLÉMENT. Des Maladies vénériennes, . . . 525
CHAP. I. De la Gonorrhée virulente, ... *Ibid.*
CHAP. II. De la Vérole, . . : 534
Table des Formules des Recettes, ... 545

FIN DE LA TABLE.

MANUEL

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MALADIES AIGUËS.

SECTION PREMIÈRE.

De la Fièvre en général.

LA connoiſſance de la fièvre eſt d'autant plus néceſſaire à un officier de ſanté, qu'il y a peu de maladies où la fièvre ne ſe rencontre, ſoit qu'elle conſtitue la maladie principale et primitive, comme on le voit dans les fièvres intermittentes, dans les fièvres malignes, putrides, épidémiques, etc.; ſoit qu'elle ſoit ſymptomatique et qu'elle dépende de la maladie première, comme il arrive dans les pleuréſies, les fluxions de poitrine et autres maladies inflammatoires.

DÉFINITION. La fièvre eſt plus aiſée à connoître qu'à définir. Nous ne nous arrêterons pas

ici aux différentes définitions qu'en ont données les médecins ; qu'elle soit un mouvement plus grand et plus rapide du sang, avec une augmentation de résistance dans les vaisseaux capillaires, comme le prétend Boerhaave ; ou bien que ce soit une fréquence augmentée du pouls avec chaleur et lésion des fonctions, comme le veut l'école de Montpellier; tous ces systêmes sont inutiles pour la pratique de la médecine. Le seul symptôme qui constitue la fièvre est *la fréquence et la grandeur du pouls, plus considérables que ne le comportent les forces du malade.* J'ajoute relativement aux forces du malade, parce que le pouls d'un mourant, quoique petit et serratile, n'est pas moins fiévreux ; il est plus fréquent et plus fort que ses forces défaillantes ne le comportent.

Ainsi la grandeur, la force et la fréquence du pouls constituent essentiellement la fièvre. A ces symptômes pathognomoniques se joignent souvent la chaleur de la peau, et la lésion de plus ou moins de fonctions : mais ces autres symptômes ne sont pas essentiels. Dans plusieurs fièvres lentes, on n'apperçoit point de chaleur au-dessus de la naturelle, et les fonctions ne paroissent quelquefois point gênées.

DIVISION DES FIÈVRES. Nous n'entrerons pas ici dans les divisions scientifiques et théoriques des fièvres, soit avec éréthisme, telles que les fièvres aiguës, soit sans éréthisme, comme la fièvre lente ; nous nous contenterons de

diviser les fièvres en continues et en intermittentes. Les continues sont ou lentes et chroniques, ou aiguës et courtes. Ces dernières peuvent être simples ou composées, c'est-à-dire, remittentes, et avec redoublemens; enfin, elles peuvent être malignes ou non malignes. Les intermittentes sont pareillement simples ou composées; c'est ce que nous verrons dans le détail des différentes espèces de fièvres. Au reste, en examinant attentivement la marche de la nature, il n'y a proprement qu'une seule espèce de fièvre : c'est un effort que font le cœur et tout le systême vasculeux pour vaincre les obstacles qui s'opposent au cours du sang; mais suivant la nature de ces obstacles, le tempérament du malade, la saison et la constitution de l'année, et mille autres circonstances, la fièvre prend différens caractères, et de là naissent tant d'espèces différentes de fièvres.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres intermittentes.

Je commence par ces espèces de fièvres, qui sont des plus fréquentes et des plus communes dans les campagnes, principalement vers l'arrière saison.

DIVISION des Fièvres intermittentes. On sait qu'on donne le nom de fièvres intermittentes à celles dont les accès commencent par le frisson,

et se terminent par la sueur ou la moiteur. Ces accès plus ou moins courts cessent après quelques heures, et reviennent ensuite après un intervalle de temps plus ou moins considérable. Ces fièvres sont les unes périodiques et régulières; leurs accès sont semblables les uns aux autres, reviennent régulièrement les jours correspondans, et quelquefois à la même heure : les autres sont irrégulières et erratiques; elles reviennent sans ordre fixe, et souvent leurs accès ne se ressemblent ni pour la force et les symptômes qui les accompagnent, ni pour leur durée.

Nous connoissons trois espèces de fièvres intermittentes périodiques; la quotidienne, la tierce et la quarte. La quotidienne est celle dont les accès reviennent tous les jours, au bout de vingt-quatre heures; dans la tierce, ce n'est que tous les deux jours, à quarante-huit heures l'un de l'autre que les accès reparoissent; enfin, dans la quarte il y a deux jours d'intervalle sans fièvre, et l'accès ne revient qu'au bout de soixante et douze heures environ après le précédent. La tierce et la quarte sont les plus fréquentes; la quotidienne est très-rare, et je puis assurer n'avoir pas vu trois ou quatre véritables quotidiennes pendant quarante-huit ans et plus d'une pratique assez nombreuse; mais souvent les fièvres que l'on prend pour des quotidiennes ne sont que des double-tierces.

Ces fièvres peuvent devenir composées, si deux fiévres semblables paroissent se réunir ensemble.

Ainsi un malade aura tous les jours la fièvre, mais alternativement un jour plus forte, et l'autre jour moins, ensorte que l'accès du premier jour réponde à celui du troisième, et celui du second à celui du quatrième : alors la fièvre est double-tierce, composée de deux tierces réunies. Il en est de même de la quarte, qui peut être double, si le malade a deux jours de suite la fièvre, puis un jour d'intervalle, en sorte que l'accès du quatrième jour réponde à celui du premier, et celui du cinquième au paroxysme du second ; elle peut même être triple-quarte, si les accès reviennent tous les jours, mais se répondent de trois en trois jours pour leur force, leur durée et leur caractère. Ces accès des fièvres intermittentes, quoique semblables, peuvent souvent être accélérés ou retardés, et revenir quelques heures plutôt ou plus tard que les précédens.

Enfin, il y a ordinairement un intervalle sans fièvre, plus ou moins long, suivant le genre de fièvre, entre chaque accès. Cependant ces paroxysmes peuvent être quelquefois si longs qu'un accès recommence avant que l'autre soit fini, et alors on appelle ces fièvres *subintrantes ;* mais s'il n'y a pas d'intervalle d'un accès à l'autre, sans cependant qu'ils empiettent l'un sur l'autre, on les dit *communicantes.*

Ces espèces de fièvres sont plus fréquentes au printemps et en automne ; on les distingue en vernales et autumnales. Ces dernières en général sont

plus opiniâtres et plus difficiles à guérir que les premières.

CAUSES. Toutes ces fièvres paroissent dépendre d'une même cause, d'une espèce de foyer qui réside dans les premières voies; mais d'après la nature de ce foyer, et d'après le tempérament du malade, ces fièvres prennent un caractère différent. Si le tempérament est pituiteux et lâche, la fièvre sera quotidienne; s'il est bilieux, elle deviendra tierce; si le tempérament est sec, et que les humeurs soient encore desséchées par des remèdes incendiaires, ou que le malade soit d'un âge avancé, la fièvre sera de la nature des quartes. Il y a même plus : suivant le régime soit délayant, soit sec ou chaud, la fièvre change de caractère, et de quarte devient tierce, ou de tierce se change en quarte. C'est par cette raison que les anciens prétendoient que la quotidienne reconnoissoit pour cause la pituite, que la bile donnoit naissance à la tierce, et que la quarte dépendoit de l'humeur mélancolique; idée fausse en elle-même, mais qui caractérisoit assez bien la nature de ces différentes espèces de fièvres.

Nous ne détaillerons point ici les symptômes des fièvres intermittentes, non plus que leur diagnostic et pronostic, nous réservant de les examiner en détail en parlant de leurs différentes espèces.

TRAITEMENT. Quant à leur traitement, on peut le faire de deux manières différentes. Par la première on laisse la nature agir; et comme souvent

la fièvre est un moyen que la nature emploie pour atténuer et expulser le levain fébrile, si elle n'est pas trop vive, si le levain fébrile n'est pas trop abondant, on attend l'issue bénigne des efforts de la nature. Ainsi on se contente de prescrire une diette exacte et sévère; on tient seulement le malade chaudement dans le temps du frisson, sans même lui donner de boissons chaudes, qui délayant le levain fébrile, augmenteroient la force et la durée de la fièvre : on facilite les nausées et le vomissement, qui souvent accompagnent le frisson, non par des boissons, mais en chatouillant le gosier avec une plume. Dans la chaleur de la fièvre on peut donner de légers bouillons, et enfin lorsque la moiteur survient, on la soutient par une ample boisson légèrement diaphorétique et chaude, tenant bien couvert le malade, qu'on essuie avec soin quand la sueur ou moiteur commence à se passer. Dans l'intervalle qui succède à la fièvre, on ne donne que peu de nourritures et très-légères, et un peu avant que l'heure du frisson suivant arrive, on fait prendre au malade quelques tasses chaudes de thé, ou autre boisson sudorifique, et on lui fait faire un peu d'exercice pour prévenir le frisson. Telle est la manière de traiter ces malades, qui réussit quelquefois sans autres remèdes, pourvu que la fièvre ne soit pas trop vive, et que la cause qui la produit soit légère.

Pour ce qui regarde la manière de traiter la maladie méthodiquement par l'usage des remèdes,

nous la détaillerons en parlant de chacune de ces fièvres en particulier; nous ne tracerons ici qu'un plan général, qui peut convenir à toutes les espèces de fièvres intermittentes.

PLAN GÉNÉRAL DE TRAITEMENT. On commencera par mettre le malade à une diette plus ou moins sévère, suivant la force de la fièvre. Quant à la saignée, elle ne convient nullement dans les fièvres quotidiennes et quartes : on peut seulement la pratiquer dans les fièvres tierces, si les accès sont violens, si le malade est jeune, sanguin ou d'un tempérament échauffé, et si les remèdes qu'on doit mettre en usage sont dans le cas d'exciter de la chaleur. Pour lors on peut saigner le malade, et on choisira pour cette opération le temps de la chaleur de la fièvre, après que le frisson est totalement passé, et avant que la sueur commence. Mais soit qu'on ait mis en usage la saignée ou non, il faut profiter du premier intervalle d'intermission pour faire vomir le malade, soit avec le tartre émétique, soit avec l'ipécacuanha, pourvu cependant que rien ne s'oppose à l'usage du vomitif. Car si la personne étoit incommodée de descentes, qu'elle eût la poitrine délicate, qu'elle fût sujette au crachement de sang, il seroit dangereux d'exciter le vomissement. Ensuite, qu'on ait employé ou non le vomitif, on profite encore des jours ou momens d'intermission pour purger le malade par bas une couple de fois à un ou deux jours d'intervalle. Enfin après avoir ainsi évacué

et préparé le malade par les vomitifs, les purgatifs et une abondante boisson, on peut en venir aux fébrifuges pour arrêter la fièvre; mais en général il est prudent, avant que de les employer, de laisser passer six ou sept accès, par le moyen desquels la nature aura atténué et évacué une partie du levain fébrile, qui cède ensuite plus aisément aux fébrifuges. Ceux-ci sont en général tous les remèdes amers et astringens, mais le plus efficace de tous est le quinquina. A son défaut on emploie la gentiane, la petite centaurée, le chamœdrys ou germandrée, l'écorce de maron d'inde, l'écorce moyenne de cerisier, d'aulne, de frêne, la racine de benoite, la semence de panais infusée dans le vin blanc, etc. En général, le mieux, après avoir bien évacué et après avoir laissé passer six ou sept accès, est de couper la fièvre en faisant prendre, les jours d'intervalle, une once de quinquina, soit en poudre, soit en opiat, par prises d'un gros ou de deux gros, de trois en trois heures, ou de quatre en quatre, plus ou moins rapprochées, suivant que l'intermission est plus ou moins longue; on peut user de la recette (n°. 1). Après l'usage de ce remède souvent l'accès suivant manque tout-à-fait, ou du moins il est très-foible. Mais lors même qu'il n'est pas revenu, comme il peut encore rester une partie du levain fébrile, et que la fièvre pourroit reparoître, il est nécessaire de donner encore pendant quelques jours un gros de quinquina le matin à jeun de la même manière, et

ensuite pendant long-temps deux ou trois tasses d'infusion de petite centaurée, pour éviter le retour de ces fièvres, qui sont fort sujettes à revenir. Il est encore essentiel de s'observer sur le régime, de s'abstenir de tout laitage et de crudités, et d'éviter l'humidité et sur-tout l'humidité froide. C'est ordinairement le manque de ces précautions, qui est cause des rechûtes fréquentes, et qui fait quelquefois prolonger pendant tout un hiver ces fièvres, qui pour lors deviennent très-difficiles à guérir.

Quoique les fébrifuges, ainsi que nous venons de le dire, ne doivent en général être mis en usage, qu'après avoir bien évacué et préparé les malades, il est cependant quelques cas où l'on est forcé de les employer plutôt. C'est principalement dans ces fièvres intermittentes malignes, qui quelquefois tuent les malades au troisième ou au quatrième accès; il y auroit alors du danger à attendre. Ainsi après avoir évacué les malades, soit par les vomitifs, soit par les purgatifs, on profitera des premiers momens d'intermission, pour donner le fébrifuge à haute dose, ce qui calmera la violence de la fièvre, et la malignité des accidens qui l'accompagnent. Pour lors on aura le temps de revenir à la méthode ci-dessus, et d'évacuer de nouveau les malades, pour passer ensuite aux fébrifuges à la dose ordinaire.

OBSERVATION. J'ajouterai ici une observation essentielle : c'est qu'il ne faut plus purger de

nouveau, quand la fièvre est une fois passée ; ce seroit un moyen sûr de la faire revenir ; et si malheureusement quelques circonstances forcent d'en venir à la purgation, il faut avoir soin de la préparer dans une décoction de quinquina (n°. 2), et de faire prendre ensuite, pendant quelques jours, des doses légères de fébrifuge, pour empêcher une rechûte.

Il me reste une dernière remarque à faire : c'est que quelquefois les fièvres intermittentes sont accompagnées d'embarras et d'obstructions dans les viscères, ce qui entretient la fièvre, et souvent rend inutiles les remèdes. Il faut alors joindre aux fébrifuges des apéritifs qui puissent fondre ces engorgemens (n°. 3), et même les continuer pendant long-temps, sans quoi on ne parviendra jamais à déraciner la fièvre : les jambes enfleront, et le malade périra en langueur. La limaille de fer, le safran de mars et les autres préparations martiales, les racines apéritives de chardon-roland, de chausse-trappe, de patience sauvage ou parelle, etc. et les sels neutres, soit simples, soit martiaux, comme le tartre martial soluble, sont les remèdes qui conviennent le mieux dans ces circonstances (n°. 4).

ARTICLE PREMIER.

De la fièvre quotidienne.

Caractère de la fièvre quotidienne. J'ai déjà dit que la véritable fièvre quotidienne s'observoit très-rarement dans la pratique. On la reconnoît, 1°. parce

qu'elle revient tous les jours à-peu-près à la même heure; 2°. parce que ni le frisson, ni la chaleur ne sont pas violens ; 3°. parce que tous les deux semblent se confondre, et que le malade éprouve alternativement du froid et du chaud ; 4°. parce que les symptômes ne sont pas vifs, qu'il y a peu d'altération, peu de sécheresse à la langue, mais beaucoup de mal-aise et d'anxiétés; 5°. parce que le pouls, quoique fréquent, est foible et mol, que les urines sont abondantes, mais crues et limpides; 6°. enfin, parce que cette fièvre est souvent suivie et même quelquefois accompagnée de bouffissure.

COMMENT elle se distingue de la fièvre double-tierce. Elle attaque principalement les personnes d'un tempérament lâche et pituiteux; les femmes préférablement aux hommes, et les vieillards plutôt que les adultes. On ne peut la confondre qu'avec la fièvre double-tierce, dont les accès reviennent aussi tous les jours; mais outre que dans cette dernière le frisson est plus marqué, la chaleur plus vive, et que ses symptômes sont plus violens, les accès de la double-tierce sont en général de deux jours l'un alternativement plus forts et plus foibles.

TRAITEMENT. Je ne m'étendrai pas sur le traitement de la fièvre quotidienne, après ce que j'ai dit plus haut sur celui des fièvres intermittentes en général. Ce qui rend celle-ci plus difficile à guérir est le peu de temps qu'elle laisse libre pour employer les remèdes. Elle revient toutes les vingt-

quatre heures; ses accès en durent seize ou vingt; ainsi il n'y a que quatre ou huit heures d'intermission d'un accès au suivant, pendant lesquelles on puisse travailler à déraciner cette fièvre.

Parmi les remèdes indiqués, on ne doit point compter la saignée, qui en général fait plus de mal que de bien dans cette maladie. Mais comme ces malades abondent en pituite visqueuse et épaisse, il est essentiel de les faire vomir, et dans ce cas, l'ipécacuanha, comme incisif, est préférable au tartre émétique. Ensuite on purgera un peu efficacement les malades avec des purgatifs atténuans, tels que la rhubarbe, le jalap, le syrop de noirprun, la gomme gutte, etc., (n°. 5), et pour tisanne, dans les intermissions, on leur donnera une infusion un peu amère de camomille, d'absinthe, de petite centaurée, etc. Souvent par ces moyens seuls la fièvre disparoît, mais si elle subsiste encore, on emploiera quelques apozêmes amers et purgatifs (n°. 6), et on y joindra quelques fébrifuges, quoique ces derniers soient moins efficaces dans la fièvre quotidienne, que dans les autres espèces de fièvres intermittentes.

ARTICLE DEUXIÈME.

De la Fièvre tierce.

DESCRIPTION de la Fièvre tierce et de ses symptômes. La fièvre tierce est cette espèce de fièvre intermittente, dont les accès reprennent tous les

deux jours, ou au bout de quarante-huit heures. Dans cette fièvre le frisson est beaucoup plus vif que dans la quotidienne; il prend tout de suite, et est accompagné de bâillemens, de tremblemens, et de craquemens de dents; et quoiqu'en général cette maladie ne soit pas mortelle, on a quelquefois vu des malades en périr, sur-tout des vieillards, et c'est toujours pendant le frisson.

Dans ce premier temps de l'accès, la soif est excessive, la bouche est sèche, la respiration brûlante; le malade a fréquemment des nausées, quelquefois des vomissemens de bile ou jaune, ou verte, et porracée. Cet état violent dure deux, trois ou quatre heures, plus ou moins; ensuite survient une chaleur *âcre*, beaucoup plus forte que dans la fièvre quotidienne. Alors le pouls, auparavant resserré, s'élève et devient fort, plein et fréquent, la tête est douloureuse, le feu monte au visage, souvent même il survient du délire, si la fièvre est violente, et le malade est tourmenté de la soif, quoique moins vivement que dans le frisson. La poitrine n'est pas moins souffrante, la respiration est courte et fréquente, le malade rend peu d'urines, et ces urines sont rouges, épaisses et enflammées. Enfin, souvent dans le fort de la chaleur il paroît sur la peau une éruption de *porcelaine* ou de plaques rouges élevées, qui quelquefois se renouvelle à chaque accès et disparoît avec lui. A la fin de cet état, au bout de quelques heures plus ou moins, succède une

sueur souvent très-abondante, qui termine l'accès, et le malade se trouve absolument sans fièvre pendant trente ou trente-six heures, du moins dans la tierce régulière. Souvent après quelques accès paroît une jaunisse, ou seulement le blanc des yeux est jaune, en sorte que l'ictère est assez fréquemment la suite de la fièvre tierce, comme l'œdême survient à la quotidienne; ce qui avoit fait penser aux anciens que celle-ci dépendoit de la pituite, tandis que la bile donnoit naissance à la tierce.

PRONOSTIC. Lorsque cette fièvre est bien régulière, et qu'il n'y a ni engorgemens, ni obstructions dans les viscères, elle n'est pas dangereuse. Souvent les accès diminuent après le quatrième, et elle disparoît après le septième; mais si elle passe ce terme, rarement finit-elle avant le quatorzième: si elle guérit au troisième ou quatrième accès, soit qu'elle soit coupée par les fébrifuges employés trop tôt, soit autrement, il est très à craindre qu'elle ne revienne. Lorsqu'il se joint à cette fièvre des obstructions, elle est beaucoup plus difficile à guérir; elle est alors suivie de jaunisse, d'embarras au foie, d'œdême et d'hydropisies, qui peuvent faire périr les malades, si l'on ne met pas promptement en usage les apéritifs. D'autres fois la fièvre tierce, soit par un mauvais régime, soit par des remèdes trop chauds, dégénère en fièvre continue, principalement la double-tierce, ce qui forme une maladie grave et dangereuse. La

fièvre tierce se change aussi quelquefois en quarte, soit simple, soit double, ou bien de tierce simple, devient double-tierce, changemens toujours fâcheux, qui dénotent une cause opiniâtre et rebelle.

FIÈVRES printanières et autumnales. On distingue les fièvres tierces en fièvres de printemps et en fièvres d'automne. Les premières, plus bénignes cèdent quelquefois au régime et à l'usage des évacuans, avant même que d'avoir recours aux fébrifuges, qu'on n'emploie alors qu'à petite dose, comme préservatifs, pour empêcher le retour de la fièvre. Celles d'automne sont plus opiniâtres; elles dégénèrent souvent en quartes, et alors elles durent quelquefois tout l'hiver. Mais, quelque bien guérie que soit cette fièvre d'automne, j'ai observé que très-souvent il en reparoissoit le printemps suivant quelques accès, mais légers, & qui se guérissoient facilement. Il sembleroit que le printemps mît en mouvement les restes du levain fébrile, qui avoit été comme assoupi pendant tout l'hiver.

TRAITEMENT. On ne peut reconnoître la nature et le caractère de la fièvre tierce dès le premier accès; il faut en général attendre le second, et jusqu'à ce moment ne mettre en usage que la diette et une ample boisson délayante. Mais lorsqu'un deuxième accès a fait connoître le véritable caractère de cette maladie, comme cette fièvre est aiguë et beaucoup plus que les autres intermittentes, il

faut

faut la traiter à-peu-près comme une maladie aiguë. Ainsi, pour peu que le malade soit jeune, vigoureux ou sanguin, on commencera par faire une saignée dans le fort de la chaleur de la fièvre, le frisson bien passé, et avant que la sueur commence. Quoique le malade ait des nausées et même des vomissemens dans le frisson, la saignée n'est pas pour cela contr'indiquée, attendu que ces symptômes ne dépendent que de la constriction spasmodique de l'estomac. Ensuite dans le jour d'intermission on fera vomir le malade, soit avec deux, trois ou quatre grains d'émétique, selon ses forces, soit avec vingt ou vingt-quatre grains d'ipécacuanha, pourvu que rien ne contr'indique les vomitifs, ainsi que je l'ai déjà précédemment observé. Le frisson revenant aux accès suivans, on ne donnera rien au malade tant qu'il durera, ni bouillons, ni tisanne, ni boisson quelconque qui prolongeroit le froid, et rendroit l'accès plus fort; on se contentera de le réchauffer avec des linges chauds. Mais le frisson une fois cessé, à mesure que la moiteur s'établira, on donnera à boire souvent et amplement de l'eau de veau, ou une infusion de plantes légèrement diaphorétiques, telles que la bourrache et buglosse, y ajoutant un scrupule ou un demi-gros de nitre par pinte, et par ce moyen on provoquera la sueur qui est la crise de cette maladie. On suit ce plan de traitement jusqu'après le quatrième accès, et jusqu'à ce qu'il paroisse quelque signe de coction dans les urines; pour lors

on profite des jours d'intermission pour purger deux ou trois fois, s'il le faut, le malade avec des minoratifs tels que la casse, la manne, le séné, la rhubarbe et le syrop de fleurs de pêcher ou avec le (n°. 5): quelquefois par cette seule méthode la fièvre cesse sans recourir aux fébrifuges, et la crise se fait tant par les sueurs abondantes, que par les urines qui déposent un sédiment. Mais au reste, ce n'est qu'après ces premiers signes de coction, et après avoir bien évacué le malade, qu'on peut donner en sûreté les fébrifuges (n°. 1), tant pour corriger les restes du levain, que pour empêcher les récidives. Le quinquina donné trop tôt augmenteroit l'éréthisme des vaisseaux, et la fièvre pourroit devenir continue d'intermittente qu'elle étoit.

Si cependant, soit par défaut de régime, ou autrement, la fièvre persévéroit, on auroit recours à des apozêmes laxatifs et fébrifuges (n°. 6) qu'on feroit continuer pendant quelque temps.

Lorsque la fièvre tierce n'est pas régulière, elle est en général plus difficile à guérir. Dans ce cas, il faut s'abstenir de saigner, et insister sur les émétiques et les purgatifs, et ne passer aux fébrifuges, que lorsque la maladie commencera à perdre de sa force.

Il arrive quelquefois que la fièvre tierce devient continue: pour lors il faut la traiter comme les fièvres aiguës, dont je parlerai par la suite.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Fièvre quarte.

De toutes les fièvres intermittentes, la quarte est la plus rebelle et la plus difficile à guérir; elle est même la plus dangereuse, en ce qu'elle est souvent compliquée d'obstructions, soit qu'elle y ait donné lieu, soit qu'elle en soit la suite; ce qui dégénère ensuite en squirrhes, en hydropisies et en d'autres maladies graves, et quelquefois incurables. De plus, elle dure en général très-long-temps; lorsqu'elle attaque en automne, comme c'est assez l'ordinaire, il est rare qu'elle cesse avant le printemps; elle se prolonge même plus long-tems, et on a vu des personnes garder cette fièvre dix-huit mois, deux ans et encore plus. Cependant quelque fâcheuse que soit cette maladie, elle est quelquefois salutaire, et on a observé qu'elle a guéri certaines personnes de rhumatismes, de goutte, d'épilepsie et d'autres maladies aussi rébelles. De plus il paroît constaté que ceux qui ont une fois été attaqués de cette fièvre pendant quelque temps, n'y sont point sujets de nouveau le reste de leur vie.

DESCRIPTION *de la Fièvre quarte.* Dans cette fièvre les accès reviennent tous les trois jours; on a deux jours de bon, et le troisième jour, soixante-douze heures environ après l'accès précédent, il en prend un autre. Le frisson arrive volontiers

le soir, il ne vient que par degrés, moins vif mais plus long que dans la fièvre tierce; il est accompagné de bâillemens, de pandiculations, de douleurs gravatives dans les membres, comme s'ils étoient brisés, de tremblemens, moins cependant que dans la tierce. Cet état douloureux dure cinq à six heures; ensuite succède pareillement par degrés la chaleur, qui va en augmentant, mais qui n'est jamais si ardente que dans la fièvre tierce. Le pouls est dur, mais moins fréquent que dans cette fièvre; la tête est douloureuse, mais jamais il ne survient de délire, et les urines, qui pendant le frisson, étoient crues et limpides, coulent plus abondamment, et deviennent épaisses et troubles, sans que leur sédiment soit jaune ni briqueté, comme on l'observe dans la fièvre tièrce; il est seulement blanchâtre. Après l'accès, le pouls reprend son état naturel, et pendant deux jours le malade se trouve aussi bien qu'en parfaite santé.

Cette fièvre peut devenir double-quarte; alors le malade a deux jours de suite un accès, et le troisième jour est celui de l'intermission: quelquefois même elle devient triple-quarte, et pour lors la fièvre revient tous les jours, mais l'accès du quatrième jour répond à celui du premier, celui du cinquième au deuxième, et ainsi de suite, comme s'il y avoit trois fièvres compliquées ensemble; ce qui cependant s'observe plus rarement.

La fièvre quarte attaque principalement les gens

âgés, les mélancoliques et les atrabilaires, les tempéramens usés et épuisés, ceux qui usent d'alimens visqueux et grossiers, les personnes fatiguées soit par les travaux du corps, soit par la contension d'esprit, ceux qui habitent des pays ou des endroits bas et humides, ou dont le sang est épais. En général cette fièvre est fort sujette à revenir, si on n'observe pas pendant long-temps un régime convenable.

Traitement. Comme la fièvre quarte est une maladie longue et presque chronique, on ne peut pas tenir les malades à une diète aussi sévère que dans les autres intermittentes. Leur régime doit être à-peu-près le même que dans les maladies chroniques. On leur interdira les fruits, les crudités, les ragoûts; mais les jours d'intermission, on leur permettra, outre les potages, des viandes de jeunes animaux bouillies, roties ou grillées; on leur accordera un peu de vin trempé d'eau, enfin on les engagera à faire un exercice modéré: quelquefois même les voyages et le changement d'air ont suffi pour guérir cette fièvre.

Quant aux remèdes, la saignée ne convient guère dans cette maladie; les vomitifs au contraire sont excellens, sur-tout l'ipécacuanha qui est atténuant et incisif. On le donne la veille du paroxisme, à la dose de dix-huit jusqu'à vingt-quatre et trente grains, et on le répete plusieurs fois, s'il est nécessaire. Pendant le frisson, il faut interdire la boisson, qui le prolongeroit, mais la chaleur une

fois venue, on fait boire amplement quelque tisanne diaphorétique, telle que la décoction de racine de persil ou de bardane. Les remèdes qui conviennent le mieux dans cette maladie, sont les apéritifs. En général les obstructions et les embarras des viscères accompagnent toujours cette fièvre, soit qu'ils en soient la cause ou la suite. On doit donc employer les apéritifs, mais des apéritifs amers pour soutenir le ton de l'estomac, et rétablir les digestions, ayant grand soin d'éviter les astringens qui quelquefois arrêtent la fièvre, mais donnent naissance aux obstructions, à l'enflure, aux hydropisies, et qui ne suspendent que pour un temps la maladie, qui reparoît ensuite avec plus de force. Ainsi on prescrit des apozêmes avec la camomille, l'absinthe, la petite centaurée, etc., auxquelles on joint quelque sel apéritif, comme celui de glauber ou le tartre vitriolé, et dans le premier verre de ces apozêmes on délaye un syrop purgatif (n°. 7). Ce n'est qu'après avoir employé long-temps ces apéritifs en lavage, qu'on en vient aux opiates fondantes, où l'on fait entrer un peu de quinquina, et le sel ammoniac, ou quelque autre semblable, (n°. 8).

Souvent la fièvre quarte guérit par cet usage seul des apéritifs; mais si, après en avoir usé pendant un temps assez considérable, elle subsiste opiniâtrement, alors on peut employer les fébrifuges, auxquels on joint quelques apéritifs et laxatifs pour emporter les restes de la fièvre (n°. 9); les

fébrifuges employés trop tôt favoriseroient la naissance des obstructions.

Lorsque par cette méthode la fièvre est cessée, il faut encore pendant long-temps éviter les purgatifs, qui la rameneroient, et vivre d'un grand régime, évitant sur-tout le laitage, les crudités et les alimens épais, visqueux et difficiles à digérer. Il est aussi fort utile de faire prendre dans la belle saison des eaux ferrugineuses, soit naturelles et minérales, soit artificielles, et j'ai vu quelques fièvres quartes très-longues, qui, après avoir résisté à tous les autres remèdes, n'ont cédé qu'à l'aide de ce seul moyen.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Fièvre intermittente maligne.

Outre les fièvres intermittentes dont j'ai parlé, on observe quelquefois dans les campagnes pendant l'automne, sur-tout après des remuemens de terre, ou dans les pays abreuvés d'eaux bourbeuses et stagnantes, une espèce de fièvre intermittente maligne et très-dangereuse. Cette fièvre, qui ressemble à la tierce par le retour périodique des accès, est accompagnée de symptômes de malignité. Le froid, par lequel elle s'annonce, n'est pas si marqué ni si vif que dans la fièvre tierce; il en est de même de la chaleur qui souvent est entremêlée de quelques frissonnemens. Mais l'accablement et la prostration des forces sont extrêmes, le pouls

foible est inégal, irrégulier, quelquefois intermittent, et les malades ont un délire obscur et tranquille. Cette fièvre insidieuse fait périr les malades au troisième ou quatrième accès, si l'on n'y apporte un prompt remède.

TRAITEMENT. Dans ce cas, il faut après le premier accès secouer vivement les malades par un vomitif, tant pour évacuer le foyer putride des premières voies, que pour solliciter et réveiller l'action vitale, qui est engourdie. Ensuite, dès que le second accès sera terminé, on donnera par verres, toutes les deux heures, une forte décoction de quinquina acidulée, soit avec les acides minéraux, soit avec le vinaigre (n°. 10), et une tisanne également aigrelette (n°. 11). Et si le malade est accablé ou assoupi, on aura recours aux vésicatoires. Par ces moyens les forces se raniment, la maladie devient moins maligne, et donne ensuite le temps de pouvoir la combattre par l'usage des purgatifs, puis des fébrifuges, comme dans les autres fièvres intermittentes.

CHAPITRE SECOND.

Des Fièvres continues.

ARTICLE PREMIER.

De la Fièvre éphémère.

LA fièvre éphémère, ainsi appelée parce que souvent elle ne dure que vingt-quatre heures, est cependant quelquefois prolongée jusqu'au troisième jour. On l'appelle aussi *fièvre de courbature*, parce que son principal symptôme consiste dans une espèce d'abattement et de fatigue dans tous les membres. Du reste cette fièvre prend tout-à-coup avec peu de soif, peu de chaleur, un léger mal de tête : elle parcourt promptement ses périodes, et se termine souvent par la moiteur. Elle est ordinairement la suite de quelque excès dans le régime, soit fatigue, soit débauche ou d'alimens ou de liqueurs spiritueuses, soit affection vive de l'ame.

TRAITEMENT. En général cette fièvre n'est pas dangereuse et ne demande guère de remèdes : il est rare qu'elle exige la saignée, mais le repos, la diète et une boisson délayante terminent promptement cette légère maladie, après laquelle il est bon de se purger.

ARTICLE SECOND.

De la Fièvre synoque simple.

Cette fièvre ressemble beaucoup à la fièvre éphémère, dont elle ne differe que parce qu'elle se prolonge ordinairement jusqu'au septième jour. Du reste elle commence par un léger frisson, suivi plutôt ou plus tard d'une chaleur médiocre, avec insomnie, et un peu de mal de tête, mais sans redoublemens, ou avec une très-légère augmentation de fièvre le soir. Elle dépend tantôt de mauvaises digestions, tantôt de quelque vive affection de l'ame, comme d'un accès de colère, quelquefois de veilles trop soutenues, d'exercices fatigans, d'une superpurgation, de transpiration supprimée, etc. Si elle survient à la suite de débauche ou de mauvaises digestions, le froid au commencement est plus marqué, mais lorsqu'elle est la suite de passions vives, souvent on n'apperçoit point de frisson.

TRAITEMENT. On doit confier presque entièrement à la nature la guérison de cette fièvre, et n'employer que des boissons délayantes, comme une décoction de racine d'oseille, ou une infusion de feuilles de bourrache ou de fleurs de sureau; et la fièvre étant terminée, on purgera une ou deux fois, suivant l'abondance de la bile.

Si cependant la fièvre étoit un peu vive et le mal de tête considérable, et que le malade fût jeune,

vigoureux et sanguin, on pourroit pratiquer une saignée pour calmer la fièvre. Si au contraire le malade avoit des nausées, et que sa langue fût chargée, il seroit bon de donner un léger vomitif.

Au reste, cette fièvre continue se termine tantôt par les sueurs, tantôt par la diarrhée, quelquefois par une hémorrhagie du nez, sur-tout chez les jeunes gens, et souvent par une éruption de petits boutons sur les lévres et autour de la bouche.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Fièvre maligne.

Quoique je me sois fait une loi d'éviter dans ce traité tout ce qui a rapport à la théorie, et de m'en tenir aux faits et aux observations, cependant la fièvre maligne, dont je vais parler, et la fièvre putride, que je traiterai ensuite, sont tellement congénères, ont un si grand nombre d'accidens communs à l'une et à l'autre, et sont si souvent confondues, que je crois nécessaire de fixer les idées sur ce qu'on entend par les mots de malignité et de putridité.

On donne le nom de putridité à cet état, où les premières voies sont farcies de matières mal digérées, mal élaborées, qui, par leur séjour dans un endroit chaud et humide, tel que les entrailles, acquièrent, non pas un commencement de putréfaction, que ne comporte pas le corps vivant, mais

une dispoſition à cette dégénérascence. Quelques portions de ces matières à demi corrompues, passant dans les secondes voies, communiquent la même qualité au sang et aux humeurs qui en dérivent, ce qui se reconnoît par le défaut d'appétit et le dégoût souvent accompagné de nausées, par la mauvaise odeur de l'haleine, par la croûte sale dont la langue et les dents sont chargées, par l'infection des vents qui sortent tant par haut que par bas, et enfin par l'odeur particulière et insupportable des matières excrémentitielles que rendent les malades. Cette qualité putride se rencontre dans différentes maladies, qui pour lors sont compliquées de putridité. C'est ainsi qu'il y a des péripneumonies putrides, des rougeoles, des petites véroles putrides, etc., mais elle paroît plus éminemment dans la fièvre putride proprement dite. Ainsi la putridité est une dégénérascence du sang et des humeurs, provenant des mauvaises matières, qui des premières voies ont passé dans les secondes.

Quant à la malignité, il est plus aisé de décrire ce qu'on entend par ce mot, que d'en donner une définition exacte. En général on désigne par ce nom de malignité, cet état dans lequel l'abattement, la prostration des forces, l'inertie dans les fonctions essentielles à la vie, paroissent annoncer que le genre nerveux, le principe vital est vivement attaqué. Mais quelle est la cause, quelle est l'espèce d'émanations ou de vapeurs, qui affecte ainsi l'origine des nerfs? c'est ce qu'il est difficile

de connoître; nous n'en voyons que les effets tels que je vais les décrire en parlant de la fièvre maligne, où ils se rencontrent au plus haut degré. Mais ils peuvent se compliquer avec la putridité, ce qui produit les fièvres malignes putrides, dont je parlerai. Ils peuvent également survenir dans nombre d'autres maladies aiguës : ainsi il y aura des péripneumonies, des petites véroles malignes, etc., et ces maladies prendront ce fâcheux caractère toutes les fois qu'il y aura prostration des forces, dérangement dans les actions, les sensations, les fonctions intellectuelles, et en général dans toutes les fonctions du systême nerveux; et outre cela langueur dans les fonctions vitales, en sorte que la fièvre ne réponde pas à beaucoup près à la gravité et à la violence des accidens qui l'accompagnent. Cette espèce de malignité se fait voir dans les fièvres pestilentielles, et sur-tout dans la peste, maladie la plus maligne de toutes, où le principe vital est si vivement attaqué, que souvent les malades périssent en peu d'heures, sans avoir presque de fièvre marquée. Nous ne connoissons donc pas la cause et le vrai principe de la malignité; mais nous voyons qu'il y a une matière hétérogène et septique, qui se porte sur le genre nerveux, dont la nature travaille à se débarrasser, en l'expulsant au-dehors par les bubons et les anthraxs dans la peste, par les dépôts critiques sur les parotides, et ailleurs dans les fièvres malignes et les pestilentielles.

Au reste, d'après le tableau que je donne de ces

fièvres, je penſe que l'on pourra diſtinguer les fièvres malignes et putrides, et ne les pas confondre en donnant le nom de fièvres malignes à des fièvres, qui quoique graves, ne ſont nullement malignes, ainſi que je l'ai vu fréquemment. Je réunis dans leurs deſcriptions tous les ſymptômes qui peuvent les accompagner, quoiqu'ils ne ſe rencontrent preſque jamais tous à la fois : mais j'ai ſoin de diſtinguer ceux qui ſont abſolument eſſentiels et véritablement pathognomoniques. Après ce préambule, que j'ai cru néceſſaire, j'entre en matière.

Nous avons traité d'abord des fièvres intermittentes, puis des continues ſimples, ſavoir la fièvre éphémère et la ſynoque ſimple : nous allons actuellement examiner les fièvres continues avec redoublement, et nous commencerons par la fièvre maligne.

Cette fièvre, qu'Huxham a déſignée par le nom de *Fièvre lente nerveuſe*, eſt, parmi les fièvres aiguës, la plus terrible et en même temps la plus longue, en ſorte que quelques-uns ont cru la devoir claſſer parmi les maladies chroniques. On lui a donné le nom de maligne, non pas qu'elle ſoit par elle-même contagieuſe, mais parce qu'elle eſt inſidieuſe et trompeuſe; qu'elle cache d'abord ſon mauvais caractère, et que la fièvre ne répond pas à la violence des accidens qui l'accompagnent.

DESCRIPTION de la fièvre maligne. Lorſque quelqu'un eſt attaqué de cette maladie, pendant les cinq ou ſix premiers jours il ne ſent

qu'un mal-aise; il est triste et mélancolique, et ne laisse pas que d'aller et de venir, et de vaquer à ses affaires. Du reste il ne se croit pas malade, et n'observant ni diete ni régime, il augmente la maladie. Souvent le médecin lui-même est trompé et attribue cet état à la fatigue ou à quelque excès précédent. Mais bientôt le malade se trouve accablé et comme anéanti, la fièvre se déclare sans être forte, le pouls s'élève, la peau devient sèche et aride, l'appétit se perd, on a un dégoût pour tous les alimens, quelquefois même les nausées et les vomissemens se joignent à ce dégoût, la tête est douloureuse, et les nuits sont fatigantes par les insomnies et les agitations. Tels sont les accidens du commencement de la maladie.

A cet état succède celui de la force du mal : dans ce période, tous les symptômes ci-dessus augmentent considérablement; le mal de tête devient moins sensible, mais il fait place à un délire sourd et obscur et à l'assoupissement; à peine le malade peut-il voir et entendre, ses yeux sont hagards, il a des mouvemens convulsifs dans les muscles de la face et de la mâchoire inférieure, souvent des craquemens de dents, et lorsqu'il tire la langue elle est tremblante; si on touche le pouls, on sent des mouvemens convulsifs dans les tendons du poignet, et l'on voit que les doigts sont agités, ainsi que le corps, de mouvemens involontaires; si on palpe le ventre on le trouve tendu et météorisé, et le malade, sans connoissance et sans raison, rend

sous lui, sans s'en appercevoir, ses excrémens. Cependant dans ce temps même, si le médecin ou un étranger questionne le malade, il répond juste un moment, il semble même revenir à lui pour retomber tout de suite dans l'assoupissement ou le délire. Quelquefois le malade semble vouloir attraper des mouches, éplucher ses draps et ses couvertures, ou bien il les roule, et ces signes sont d'un très-mauvais augure ; le peuple dit qu'alors le malade chasse aux mouches, ou qu'il fait son paquet. Ce terrible état dure ordinairement jusqu'au vingt-unième jour de la maladie, quelquefois plus, et alors si le malade ne périt pas, les symptômes diminuent insensiblement par degrés, et le malade entre dans une convalescence longue et laborieuse, qui dure plusieurs mois. D'autres fois la maladie se termine plus promptement par une crise, qui se fait tantôt par les selles, plus souvent par une métastase de l'humeur, qui se porte sur quelque partie, et fréquemment sur les glandes parotides; mais lorsque la matière fébrile, ainsi expulsée du torrent de la circulation, se dépose sur un viscère essentiel à la vie, alors le malade, qui paroissoit entrer en convaleſcence, périt des suites de la maladie. Quelquefois enfin les accidens cessent tout-à-coup, le malade semble hors de danger, mais ce n'est qu'une trève perfide; bientôt la fièvre se ranime, les symptômes reparoissent avec plus de violence, et le malade, qu'on croyoit sauvé, périt en peu de jours.

Tel eſt le tableau de cette terrible maladie, qui, quelquefois, se prolonge jusqu'à six semaines et deux mois, dans laquelle le genre nerveux et le principe vital paroissent singulièrement affectés, où toutes les parties du corps sont également attaquées, ce qui produit cette multitude d'accidens et de symptômes plus effrayans les uns que les autres. Cependant à ces accidens il s'en joint encore quelquefois plusieurs autres, qui ne sont pas eſſentiels à cette maladie. Ce sont des bubons, des parotides, des furoncles, des éruptions soit pétéchiales, soit miliaires, qui tantôt sont critiques et diminuent le danger, tantôt symptomatiques et dénotent la gravité et le danger de la maladie. Un autre accident, très-fréquent, c'est l'excoriation du croupion et des fesses causée par l'âcreté des urines et des matières que le malade rend sous lui, et qui souvent dégénère en gangrène, tant à cause de l'atonie de ces parties que par la compreſſion de tout le corps. Nous dirons dans le traitement, quelles sont les précautions qu'exigent ces accidens.

Diagnostic et *Pronostic*. Cette maladie n'est pas aisée à reconnoître dans le moment de son invasion, à moins qu'elle ne règne épidémiquement, comme il arrive quelquefois dans les campagnes, sur-tout vers la fin de l'été. On peut cependant la soupçonner par l'abattement et la prostration des forces, qui est toujours bien marquée. Plusieurs la confondent avec la fièvre putride : mais celle-ci débute toujours par un frisson; ce qu'on

n'observe pas dans l'autre; d'ailleurs, le délire survient bien plutôt dans la fièvre maligne que dans la putride.

Plusieurs malades, après s'être heureusement tirés de la fièvre maligne, restent pendant quelque temps les uns sourds, les autres imbécilles et en enfance; mais ces accidens disparoissent à mesure que les forces reviennent. Les gonflemens et les abcès aux glandes parotides, qui surviennent souvent dans cette maladie, sont ordinairement d'un bon augure; c'est un effort critique et salutaire de la nature, qui dépose au-dehors une partie du levain morbifique.

Traitement. S'il est une maladie où la saignée soit rarement nécessaire et souvent dangereuse, c'est la fièvre maligne, dans laquelle il y a une foiblesse et une atonie générale, et où le principe de la vie paroît attaqué. Ainsi, lorsqu'un officier de santé sera appelé auprès d'un malade, au commencement d'une fièvre maligne, il se gardera bien de débuter par la saignée, à moins que le malade ne soit jeune, fort et pléthorique, et que le pouls ne soit plein et dur; ce qui est rare. Dans ce cas seulement il peut pratiquer une légère saignée, deux au plus; et si la douleur de tête est vive, il les fera plutôt aux pieds qu'aux bras. Mais dans tout le cours de la maladie il s'abstiendra de la saignée, qui pourroit être dangereuse et même mortelle. Si cependant la douleur de tête étoit aiguë et insupportable, on pourroit appliquer deux ou

trois sangsues de chaque côté aux tempes. Cette légère évacuation locale n'affoiblit pas comme la saignée, et peut débarrasser promptement la tête. Mais dès le commencement on mettra le malade à une diète stricte; on évitera les bouillons à la viande dans cette fièvre où les humeurs tendent déjà à la putridité. La seule nourriture consistera en une eau de veau ou de poulet, dans laquelle on ajoutera quelques plantes rafraîchissantes, comme laitue, pourpier, oseille, chicorée blanche, etc. Ces bouillons se donneront toutes les trois ou quatre heures. Pour boisson on fera faire une légère décoction de racines de chiendent, de fraisier, ou d'oseille, sur chaque pinte de laquelle on ajoutera dix-huit ou vingt-quatre grains de nitre et une once de quelque syrop acide, de limon, de groseilles, de grenades, de verjus, etc., ou bien quelques gouttes d'esprit de vitriol dulcifié jusqu'à une agréable acidité: mais il faut que ces tisannes soient très-légères. Dans les campagnes, où souvent on n'est pas à portée des remèdes, on peut faire une simple décoction de chiendent, ajoutant sur la pinte deux cuillerées de vinaigre, une cuillerée de miel et vingt-quatre grains de nitre. Cette tisanne simple est aussi bonne que celles qui sont plus composées.

Le régime ainsi établi, on prescrira les médicamens. Le premier et le plus indiqué dans le principe de la maladie est l'émétique. On en donnera donc trois ou quatre grains qui évacueront l'estomac, et dont les secousses réveilleront l'action

des nerfs qui est engourdie. Le lendemain on passera un léger purgatif en liquide, composé de minoratifs, tels que casse, manne, tamarins, séné, etc.; le tout aiguisé d'un gros de quelque sel neutre, tel que celui d'epsom ou de duobus. Pendant le reste de la maladie on s'abstiendra des purgatifs, se contentant de tenir le ventre libre par les lavemens dont le malade prendra un ou deux tous les jours; et si cela ne suffit pas, on aiguisera chaque pinte de tisanne avec un grain ou un grain et demi d'émétique, ou bien on fera prendre matin et soir un verre d'une décoction d'une once de tamarin et de deux gros de crême de tartre dans une chopine d'eau. Quant aux purgatifs, on n'y reviendra qu'à la fin de la maladie, lorsque la *coction* de l'humeur sera bien faite.

Lorsque la tête paroîtra vouloir se prendre, ou que le malade commencera à tomber dans l'assoupissement, il sera essentiel d'appliquer un ou deux vésicatoires et d'en entretenir la suppuration par un digestif animé de *huit* ou *dix* grains de poudre de cantharides sur chaque once. Souvent dans cette maladie le pouls est flasque; il semble que l'action vitale manque, et il faut chercher à la ranimer: c'est ce que l'on fera en entremêlant la tisanne ci-dessus de quelques tasses d'une infusion de camomille, ou de quelques cuillerées d'un julep qu'on composera avec six onces d'eau de scabieuse, un gros d'eau de canelle *orgée*, une once d'eau de fleurs d'oranges, trois grains de fleurs de safran en poudre,

cinq grains de camphre dissous dans du jaune d'œuf, et une once de syrop d'œillet. Ce sera le moyen de calmer les mouvemens convulsifs, beaucoup mieux que par les narcotiques qui sont dangereux dans cette maladie. Enfin, lorsque la fièvre et les accidens seront calmés, sur la fin de la maladie on purgera plusieurs fois le malade un peu plus fortement; et s'il reste quelques suites, soit foiblesse, soit surdité ou autres, on lui fera faire usage de quelques tisannes ou apozêmes apéritifs avec les feuilles d'oseille, de pissenlit, de chicorée, auxquelles on joindra le nitre, quelque sel neutre et un syrop apéritif (n°. 12).

Tel est le plan de traitement qui convient dans la fièvre maligne, auquel il faut ajouter quelques attentions qui ne sont pas moins nécessaires, quoiqu'elles paroissent d'abord de peu de conséquence. Ainsi on aura soin de renouveller de temps en temps l'air de la chambre du malade, et même on tiendra les fenêtres ouvertes en été, on laissera pareillement les rideaux de son lit ouverts, on le changera souvent de linges, et on arrosera la chambre de vinaigre, dont la vapeur corrigera la putridité de l'atmosphère.

TRAITEMENT de quelques accidens particuliers. Il ne me reste maintenant à parler que de quelques accidens qui surviennent dans le cours de la fièvre maligne, et qui exigent certaines attentions.

1°. Le plus commun et le plus fréquent est l'érosion du croupion et des fesses. Le malade pose toujours

sur ces parties qui sont macérées par l'humidité et l'âcreté des matières qu'il rend sous lui sans le sentir, et qui, à cause de sa maigreur, percent dehors. Ces parties d'abord rougissent et semblent érésipélateuses, puis elles s'excorient, ensuite elles noircissent et deviennent gangreneuses, et souvent l'os sacrum est attaqué de carie. Dès qu'on voit le croupion commencer à rougir, il faut avoir grand soin de tenir le malade propre et sèchement, de lui changer les linges sous lui chaque fois qu'il est gâté, et de laver les endroits rouges avec du vin où l'on aura fait infuser des feuilles d'absinthe, d'aurone, de romarin ou autres herbes aromatiques, ou simplement avec de l'eau vulnéraire coupée avec de l'eau. On couvre ensuite ces endroits avec un papier mince ou un linge enduits de cérat, et on pose sous le malade un bourrelet de bassin, afin qu'il ne frotte pas contre ses draps. Malgré ces précautions on ne peut quelquefois empêcher l'excoriation et l'ulcération ; pour lors, outre le vin aromatique dont je viens de parler, on couvre l'endroit entamé de cérat de Saturne, ou même d'onguent de styrax, s'il y a disposition à la gangrène. Mais en général, tant que la maladie dure, il y a peu d'espérance que ces plaies guérissent, ce n'est que dans la convalescence qu'on peut s'en flatter.

2°. Un autre accident assez fréquent, c'est l'engorgement des glandes parotides, qui tourne ensuite en abcès. Comme cette espèce de crise est

ordinairement ſavorable, il faut l'aider autant qu'il eſt poſſible. Pour cet effet on commencera par appliquer ſur ces glandes un mélange d'onguent de la mere et de baſilicum, on y mêle même un peu de cantharides en poudre pour attirer les humeurs à cet endroit. Dès qu'on y ſent un commencement de fluctuation, il faut promptement ouvrir la tumeur, non pas avec le biſtouri, mais avec une traînée de petits morceaux de pierre à cautère, par le moyen d'un emplâtre feneſtré : l'eſchare faite, ſi elle eſt trop épaiſſe, on en emporte une partie avec les ciſeaux, et on aide le reſte à tomber avec un digeſtif de beurre frais ou de ſaindoux, mêlé avec le jaune d'œuf; par ce moyen la *glande* ſuppure et ſe *fond*, et l'humeur ſe porte abondamment au-dehors.

3°. D'autres fois il ſe forme des dépôts et enſuite des abcès ſur diverſes parties. Il n'eſt guère prudent d'entreprendre de les réſoudre, dans la crainte que par une funeſte métaſtaſe, l'humeur ne ſe porte ſur quelque viſcère. Il faut au contraire provoquer la ſuppuration par l'application de cataplaſmes de pulpes d'herbes emmollientes, auxquels on ajoutera du baſilicum ou autre onguent ſuppuratif, et dès que l'abcès ſera formé, on ne tardera pas à l'ouvrir. En même temps on ſoutiendra les forces du malade par quelques légers cordiaux, dont le meilleur et le plus ſimple eſt un peu de vin vieux.

4°. Enfin il ſurvient quelquefois des éruptions

de pourpre, de pétechies, de millet, accident qui est souvent la suite des remèdes chauds et incendiaires, et beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois, quoiqu'on le rencontre encore dans les fièvres malignes épidémiques. Les seuls remèdes alors à employer sont les acides et les antiseptiques. L'infusion de camomille acidulée, les bols composés de camphre et de nitre sont ceux qui conviennent le mieux (n°. 13).

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Fièvre ardente.

On confond assez souvent la fièvre ardente avec la fièvre maligne; cependant la marche, le caractère et les accidens de ces deux espèces de fièvre sont fort différens.

DESCRIPTION de la fièvre ardente. La fièvre ardente prend tout d'un coup sans débuter par le frisson; dès le premier moment elle déploie toute sa violence : le malade sent un feu brûlant dans l'intérieur, et la peau de son bras brûle la main de celui qui la touche, tandis que les extrémités sont fraîches et quelquefois froides. En même temps le pouls est vif et très-fréquent, la langue et le gosier sont secs, le malade éprouve une soif que rien ne peut éteindre; il ressent un violent mal de tête souvent accompagné de délire et de mouvemens convulsifs; son visage est enflammé, ses yeux sont étincelans, il respire avec peine, sa voix

est changée, il est tourmenté de nausées et quelquefois de vomissemens avec des douleurs dans les hypocondres, et les urines qu'il rend en petite quantité sont tantôt crues et limpides, tantôt et plus souvent rouges et ardentes; accidens qui augmentent tous les soirs dans le temps des redoublemens.

Tels sont les symptômes par lesquels on reconnoît cette maladie, qui souvent a le caractère d'une fièvre continue remittente, et pour lors elle est essentielle, tandis que d'autres fois elle est symptomatique, lorsqu'elle est la suite de l'inflammation de quelque viscère, et principalement du foie.

Causes. Cette maladie vive, qui annonce une disposition inflammatoire, est la suite de tout ce qui peut dessécher et enflammer le sang, comme les chagrins et peines d'esprit, les veilles, l'usage des alimens âcres et chauds, les débauches de vin et de liqueurs, le feu de l'âge et du tempérament, l'excès de travail, ou celui des femmes, et en un mot tout ce qui épaissit et rend âcres le sang et les humeurs. Aussi attaque-t-elle principalement les jeunes gens et les personnes d'un tempérament sec et mélancolique, ceux qui se sont exposés imprudemment à la grande ardeur du soleil, ou qui se sont laissés aller à des accès de passion violente, telle que la colère. Par la même raison, elle est plus commune dans les départemens méridionaux que dans les pays froids, pendant l'été et l'automne que pendant l'hiver, sur-tout si la saison est sèche et ardente.

PRONOSTIC. Cette fièvre, quand elle est violente, fait périr le malade dans les quatre premiers jours; si elle passe ce terme, il y a lieu d'espérer qu'elle se terminera heureusement au septième jour, surtout si vers ce temps il survient une hémorrhagie du nez un peu abondante, espèce de crise assez fréquente et heureuse dans cette maladie.

TRAITEMENT. Dans une fièvre aussi vive, il n'y a pas de temps à perdre. Il faut saigner promptement le malade pour calmer la violence de l'inflammation, et répéter plusieurs fois la saignée. Ainsi si le malade est jeune, fort et pléthorique, on le saignera trois et quatre fois le même jour, toutes les trois ou quatre heures, et ensuite, si le visage est encore rouge et enflammé, si la douleur de tête est violente, et si ses yeux sont fort animés, on pratiquera une ou deux saignées du pied. La saignée, dans ce cas, est un remède héroïque qu'on emploiera plus ou moins fréquemment suivant l'âge, le sexe, le tempérament des malades et la gravité des symptômes.

En même temps on détrempera le sang du malade par tous les moyens possibles. On ne lui donnera pour toute nourriture que de l'eau de veau ou de poulet infiniment légère, mais il boira amplement d'une décoction d'orge ou de racines d'oseille émulsionnée avec les amandes douces ou les semences froides, à laquelle on ajoutera par pinte vingt-quatre grains de nitre ou un demi-gros

de crystal minéral. On peut aussi employer les boissons acides, comme la limonade, l'orangeade, l'eau d'épine-vinette, et dans les campagnes un oxycrat léger. Il sera bon auſſi de faire donner fréquemment des lavemens, soit d'une décoction émolliente, soit de petit-lait, dans lesquels on ajoutera une cuillerée de vinaigre et un gros de crystal minéral pour tempérer le feu intérieur des entrailles. Ces lavemens se prendront presque froids, et les boissons toutes froides. Quant aux purgatifs, ils seroient pernicieux dans cette maladie; on ne peut en donner qu'à la fin, quand l'ardeur du feu est calmée, encore faut-il les choisir parmi ceux qui ne peuvent échauffer, comme la casse, les tamarins, et la crême de tartre dans le petit-lait ou l'eau de poulet, y joignant seulement quelques sels neutres : ce n'est qu'après la convalescence qu'on peut employer des purgatifs un peu plus forts, mais jamais drastiques et violens.

Telle est la manière d'administrer les remèdes internes. A ce plan de traitement on peut ajouter quelques précautions extérieures qui peuvent n'être pas inutiles. Ainsi on peut faire baigner les mains du malade dans du lait tiède, lui faire user des bains de jambes et même de demi-bains seulement tempérés; lui faire des fomentations émollientes sur la tête et le front; appliquer sur ces parties, soit des feuilles de laitue qu'on renouvelle souvent, soit des linges trempés dans l'oxicrat tout froid, lui faire tenir dans la bouche quelques tranches de

citron pour appaiser sa soif et humecter sa langue, faire pareillement des fomentations sur le ventre avec un morceau de flanelle imbibé d'une décoction émolliente également froide. Enfin il faut renouveller et rafraîchir l'air de la chambre, et ne pas beaucoup couvrir le malade.

Comme dans la fièvre ardente les malades sont travaillés d'insomnie et d'agitations, quelques-uns ont osé proposer l'usage de quelques narcotiques pour les tranquilliser. Mais les calmans, produisant une *raréfaction* dans le sang, ne peuvent être que très-dangereux; il faut s'en abstenir totalement, et à peine pourroit-on avoir recours aux plus légers dans la convalescence, si le sommeil ne revenoit pas.

ARTICLE CINQUIÈME.

De la Fièvre putride.

On donne le nom de fièvre putride ou synoque putride à une fièvre qui paroît dépendre d'un amas de saburre dans les premières voies.

DESCRIPTION de la Fièvre putride. Cette maladie, avant que de se déclarer tout-à-fait, commence par des degrés insensibles. Pendant plusieurs jours le malade sent des alternatives de chaud et de froid, il est abatu, languissant, sans appétit, son sommeil est inquiet et interrompu, sa langue est blanche et chargée; sans être encore malade il ne se porte pas bien. Bientôt après la maladie se déclare par un frisson, suivi d'une chaleur vive,

à laquelle ne répond pas la force et la dureté du pouls beaucoup moindre que dans les fièvres inflammatoires. En même temps paroissent tous les symptômes de la *putridité*. Les principaux auxquels il est aisé de reconnoître le caractère de cette fièvre, sont, la langue extrêmement chargée, les dents sales, la puanteur de la bouche, les explosions de vents par haut et par bas, les nausées, les vomissemens, le météorisme du ventre, et souvent la diarrhée. A ces symptômes essentiels et pathognomoniques il s'en joint encore souvent plusieurs autres, tels que les maux de reins, la pesanteur de la tête, la difficulté de respirer, l'engorgement des poulmons, suivi quelquefois de crachats sanguinolens, qui semblent annoncer une fluxion de poitrine, mais dans laquelle le pouls est plus mol et moins dur que dans la véritable péripneumonie; ce qui a fait donner à cet état, par plusieurs médecins, le nom de péripneumonie putride, dans laquelle la saignée est souvent dangereuse. D'autres fois le bas-ventre paroît principalement affecté; il est tendu comme un ballon, et les matières que rend le malade sont séreuses et d'une odeur infecte, particulière à cette maladie, qu'il n'est pas aisé de décrire. Enfin la tête n'est pas plus à l'abri que les autres parties des attaques de cette maladie : le malade tombe dans l'assoupissement ou dans un délire sourd qui n'est pas violent, état accompagné de surdité et de quelques soubresauts dans les tendons, ce qui a fait plusieurs fois confondre cette fièvre avec la fièvre maligne, dont

cependant on peut la distinguer par les signes de putridité énoncés ci-dessus. Il est vrai que ces signes peuvent survenir dans d'autres maladies et les rendre putrides : on peut les rencontrer dans des petites véroles, dans des fièvres malignes, dans des fièvres intermittentes, et alors ce seront des petites véroles putrides, des fièvres malignes putrides. De plus, les fièvres intermittentes, surtout les doubles-tierces, lorsque le malade n'observe aucun régime, peuvent se changer en fièvres continues rémittentes putrides; comme celles-ci peuvent dégénérer en fièvres tierces ou doubles-tierces simples. Ainsi il seroit possible que la fièvre putride ne fût pas une espèce particulière, mais que toutes les espèces de fièvres pussent devenir putrides, toutes les fois qu'il y auroit dans les premières voies un amas de saburre, qui passeroit dans le sang. C'est ainsi que la fièvre putride des armées, si bien décrite par Pringle, régnoit en même temps que les fièvres intermittentes, leur succédoit souvent, et se changeoit quelquefois en tierce ou double-tierce. J'ajouterai que j'ai vu plusieurs fois des fièvres putrides, commencer d'abord par deux ou trois accès de fièvre tierce, et ensuite devenir continues avec tous les signes de putridité.

Quoi qu'il en soit, comme la fièvre putride demande un traitement particulier, il est essentiel d'en bien connoître le caractère, les signes et les symptômes.

Lorsque cette maladie est bien traitée, et prise

dès le commencement, elle cesse quelquefois vers le quatorzième ou quinzième jour, rarement passe-t-elle le vingt-unième. Mais si le malade n'a pas été évacué, si l'on a employé un régime incendiaire, s'il se joint des causes extraordinaires et particulières, telles que la disette, les mauvaises nourritures, un air humide et nébuleux, des émanations d'eaux stagnantes, etc., cette maladie peut durer beaucoup plus long-temps et pour lors dégénérer en fièvre maligne putride, accompagnée de pétechies, de taches pourprées et de nombre d'autres accidens, ainsi qu'on le voit quelquefois arriver dans certaines fièvres épidémiques qui désolent les campagnes.

Les personnes les plus exposées à cette maladie sont celles qui fatiguent leur estomac en mangeant beaucoup, sur-tout de la viande ou des alimens qui tournent facilement à la putridité : celles dont la transpiration se trouve supprimée par les variations de l'atmosphère et principalement par un air humide. C'est ce qui rend ces maladies plus fréquentes en automne et sur la fin de l'été.

Pronostic. Dans cette fièvre, lorsque les symptômes sont portés à un haut degré, et que les premiers jours de la maladie il y a une diarrhée séreuse de l'odeur la plus fétide, on doit porter un fâcheux pronostic : au contraire, si vers le septième jour il survient des déjections abondantes qui diminuent les accidens, ou qu'il y ait un flux d'urines avec sédiment, on peut espérer que

le malade réchappera. Il en est de même des sueurs, si elles ne paroissent pas trop tôt. Mais si le délire ou l'assoupissement surviennent avant le septième jour; si la diarrhée est d'une odeur putride infecte, accompagnée de foiblesses, et que ces évacuations ne diminuent pas la tuméfaction du ventre; si enfin la langue devient sèche, noire, fendue; si le pouls est déprimé et intermittent; si les joues sont pourpres et livides, et que la vue soit fixe ou errante, le malade n'ira pas loin: bientôt ses mains tremblantes éplucheront ses draps et ses couvertures, et annonceront ses derniers momens.

TRAITEMENT. La fièvre putride, dépendant principalement d'un amas de matières saburreuses dans les premières voies, on sent que s'il est une maladie où la diette doive être stricte et sévère, c'est sur-tout dans celle-ci. Ainsi on interdira les bouillons à la viande; on prescrira des bouillons maigres, composés d'herbes potagères, ou tout au plus on donnera pour nourriture une eau légère de veau ou de poulet, où l'on ajoutera quelques feuilles d'oseille. Pour tisanne on peut donner une eau de tamarins ou une décoction de pruneaux, dans laquelle on fera fondre par chaque pinte un ou deux gros de crême de tartre pour entretenir la liberté du ventre et corriger la putridité. Mais on aura soin de ne donner ces boissons qu'à petits coups, toutes les heures ou toutes les demi-heures si la soif est considérable, afin de ne pas trop charger l'estomac.

Le régime établi, on s'occupera des remèdes.

La saignée, le premier de tous, n'est guère indiquée dans cette maladie, elle peut même être très-dangereuse; ainsi on s'abstiendra de saigner à moins que quelque raison particulière n'en indiquât la nécessité. Si le malade étoit jeune, pléthorique et sanguin; si le mal de tête étoit vif, on pourroit pratiquer une ou deux petites saignées au commencement de la maladie, mais n'y pas revenir; encore vaudroit-il mieux appliquer quelques sangsues aux tempes; ce qui n'affoibliroit pas autant le malade: mais en général il est mieux de ne point saigner. Les saignées, il est vrai, calment pour le moment les accidens, qui ensuite reprennent plus violemment qu'auparavant. Mais un remède bien plus indiqué et essentiel dans cette maladie, ce sont les vomitifs. Dès le premier jour il faut donner l'ipécacuanha à vingt-quatre ou trente grains, et s'il n'opère pas beaucoup par en bas, on aidera son effet par quelques lavemens. Le même jour, le soir, on donnera un bol de vingt-quatre grains de thériaque et quatre à cinq grains de sel volatil de corne de cerf. Deux jours après on évacuera par bas avec des minoratifs anti-putrides, tels qu'une décoction d'une once de casse ou de tamarins dans une pinte d'eau, sur laquelle on ajoutera un grain d'émétique et un ou deux gros de crême de tartre. Ce laxatif, en lavage, se donnera par verres, d'heure en heure; après quoi on ne purgera plus qu'à la fin de la maladie. Pendant tout le reste du cours de la fièvre on continuera les tisannes indiquées ci-dessus; et

si le pouls étoit petit et foible et que les urines fussent pâles et crues, on entremêleroit ces boissons avec quelques verres d'infusion de fleurs de camomille ou avec une légère teinture de quinquina; on pourroit même donner quelques cuillerées de vin vieux. Lorsque dans le fort de l'état de la maladie il survient du délire, il est à propos d'appliquer des vésicatoires qui au commencement auroient pu être nuisibles, et on entretiendra avec soin la suppuration; mais si le pouls n'est pas trop foible, les meilleurs remèdes sont les acides. Ainsi, outre la tisanne de tamarins, on donnera de temps en temps de la limonade, de l'eau de groseille, de l'épine-vinette, du petit-lait avec une cuillerée de vinaigre sur la pinte, une décoction de pommes avec la crême de tartre, ou avec quelques pincées de fleurs de matricaire ou de camomille.

Enfin, si la poitrine paroît embarrassée, et s'il y a quelques crachats sanguinolens, il faudra donner quelques cuillerées d'une potion huileuse, aiguisée de quelques grains de kermès minéral (n°. 14), ce qui divisera ces embarras et tiendra en même temps le ventre libre.

A la fin de la maladie, tous les accidens étant cessés, on aura soin de purger plusieurs fois dans la convalescence.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire au sujet de quelques accidens qui surviennent dans cette maladie, et auxquels il est nécessaire de porter remède.

1°. Il y a souvent, dans la fièvre putride, des mouvemens convulsifs, des soubresauts dans les tendons. Dans ce cas, il faut donner en bol quelques grains de camphre et de nitre (n°. 13), ou bien une légère infusion de safran avec quelques gouttes d'æther nitreux (n°. 15).

2°. Quelquefois les malades éprouvent une diarrhée si abondante, qu'ils tombent en foiblesse et semblent prêts à mourir. Quelques praticiens ont recours alors aux narcotiques; il vaut mieux s'en abstenir et donner une teinture de menthe ou de camomille, à laquelle on joint quelques grains de camphre dissous dans le jaune d'œuf, ou bien on prescrira un lavement d'une décoction de quinquina; les vésicatoires sont aussi très-utiles dans cette circonstance.

ARTICLE SIXIÈME.

De la Fièvre putride maligne.

Après ce que j'ai dit de la fièvre maligne et de la fièvre putride, je ne m'étendrai pas beaucoup sur celle-ci qui est une complication des deux autres, d'autant moins difficile à concevoir que les fièvres maligne et putride sont congénères, et que le premier degré de dégénérascence des humeurs produit la fièvre putride; le second donne naissance à la fièvre maligne; le troisième à la fièvre dont il est question, ou aux fièvres contagieuses pestilentielles, qui elles-mêmes ne sont

qu'un diminutif de la peste, dernier et suprême degré de dissolution et de putridité des humeurs. Cette fièvre a été aussi désignée par le nom de *fièvre des prisons* et de *fièvre des camps*, attendu qu'elle se rencontre fréquemment dans les prisons et les armées, et plusieurs médecins en ont donné d'excellens traités, entre autres Pringle et Monro.

DESCRIPTION de la Maladie. Dans cette fièvre on observe la même marche et les mêmes symptômes que dans les fièvres maligne et putride, mais à un beaucoup plus haut degré. La maladie commence par un léger frisson, qui cependant manque quelquefois. Il succède ensuite une chaleur assez forte avec courbature, prostration des forces, douleur à l'épigastre, nausées et vomissemens d'une bile fétide, tantôt jaune, tantôt verte et porracée. Les yeux sont rouges et étincellans, la douleur de tête excessive suivie du délire, qui souvent devient violent et frénétique. Malgré la vivacité de ces accidens le pouls est serré et ne répond pas au degré de la fièvre. Ce violent orage est suivi d'un peu de calme et de rémission, mais tous les soirs la fièvre et les mêmes accidens reparoissent alternativement un jour plus vivement que l'autre; ensorte que la fièvre paroît avoir le type de la double-tierce, d'autant plus que chaque redoublement se termine par de légères moiteurs, mais qui ne sont nullement critiques. Souvent dans cette fièvre le sang est tellement dissous qu'il survient des hémorrhagies par le nez, par les vaisseaux

hémorrhoïdaux et par les selles, et qu'il paroît sur la peau des espèces d'ecchymoses et des taches pétéchiales. Plusieurs malades rendent aussi des vers, sur-tout des lombrics dans le cours de la maladie; leurs selles sont infectes; leurs urines exhalent une odeur putride, et à tous ces symptômes se joignent souvent des bubons et des parotides, ce qui rapproche cette maladie de la peste : aussi quelques-uns l'ont-ils désignée sous le nom de fièvre pestilentielle.

Tel est le tableau de cette maladie, d'après lequel on voit que dans cette fièvre la dissolution putride des humeurs et du sang est portée à un très-haut degré. Aussi tout ce qui peut communiquer à nos humeurs ce caractère putride peut-il donner naissance à cette fièvre. Ainsi elle est fréquente dans les camps, sur-tout vers l'automne, dans les prisons dont l'air renfermé est infect, dans les pays humides où l'air est corrompu par les exhalaisons des eaux stagnantes et croupies, dans tous les endroits où beaucoup d'hommes et d'animaux sont renfermés, dans les temps de famine et de disette où les pauvres usent d'alimens gâtés et mal-sains, dans les hôpitaux où les malades sont amoncelés, et cela d'autant plus que cette fièvre est contagieuse, que les exhalaisons des malades se communiquent à ceux qui les approchent et qui les soignent, comme en ont fait la malheureuse expérience nombre d'officiers de santé, qui ont été les victimes de leur zèle pour l'humanité.

Traitement. Dans la fièvre putride maligne

il faut combiner ensemble le traitement de la fièvre putride et celui de la fièvre maligne ; ainsi il n'est guère nécessaire de recourir à la saignée, à moins qu'elle ne soit très-indiquée, soit par la force et la dureté du pouls ainsi que par la violence de la fièvre, soit par le tempérament du malade. Mais ces cas sont rares, et plus souvent le malade est abattu et son pouls est flasque et déprimé, et alors les saignées sont dangereuses et même souvent mortelles. Mais comme dès l'invasion de la maladie la langue est chargée, et que le malade est tourmenté de nausées et même de vomissemens, il y a indication urgente de vider les premières voies. Ainsi on se hâtera de faire vomir, soit par l'ipécacuanha, soit par le moyen de l'émétique. Ensuite on évacuera par bas avec des minoratifs, principalement acidules et amers, tels que la rhabarbe, les tamarins, la casse, etc., évitant les purgatifs trop actifs, à cause de la foiblesse du malade.

La boisson, dans les premiers jours, sera acidule et rafraîchissante, soit une décoction de tamarins, soit celle de pruneaux avec la crême de tartre, soit un oxycrat léger avec un peu de rob de sureau ; et pour entretenir la liberté du ventre, ce qui est essentiel, on aiguisera ces boissons d'un peu d'émétique, comme d'un grain sur chaque pinte, et on fera passer tous les jours un lavement. Mais si la putridité et si la dissolution du sang sont considérables, si le pouls est flasque, et s'il y a quelques taches pétéchiales, dès le sixième ou septième jour

on doit recourir aux anti-septiques, tels que les confections cordiales, la racine de serpentaire de Virginie, le camphre (n°. 16), et sur-tout le quinquina le meilleur de tous les anti-septiques. On peut donc faire une décoction d'une once de quinquina dans une pinte d'eau et y joindre un gros de serpentaire, ajouter à cette décoction une once de syrop de limon ou quelques gouttes d'esprit de vitriol dulcifié jusqu'à une agréable acidité, et en donner trois ou quatre tasses dans l'espace de vingt-quatre heures. Un excellent anti-septique pour les gens de campagne est le vin vieux, dont on donne quelques tasses.

En même temps pour réveiller l'action du genre nerveux qui est languissante, on appliquera des vésicatoires soit aux jambes, soit entre les épaules.

Tel est le plan qu'on doit suivre dans le traitement de ces fièvres; mais il faut sur-tout avoir attention à l'état du pouls et aux différens symptômes de la maladie. Dans son commencement, lorsque le pouls n'est pas trop foible, on doit insister sur les rafraîchissans; mais lorsque la maladie a déjà fait des progrès, que le pouls est foible et que les accidens annoncent la dissolution des humeurs, c'est alors que les acides, le vin, les bols de camphre et de nitre (n°. 13), le quinquina et les cordiaux anti-septiques sont indiqués. Cependant, comme l'a déjà remarqué Monro, le quinquina, quoiqu'excellent, ne réussit pas également dans tous les cas : c'est principalement lorsqu'il y a

des taches pétéchiales, qui annoncent la dissolution du sang, que le quinquina a les meilleurs effets. S'il ne paroît point de ces taches, il vaut mieux employer les autres anti-septiques, et donner toutes les trois heures une cuillerée de julep camphré (n°. 16), ou un bol de quelques grains de nitre et camphre.

Il arrive assez souvent que la maladie se termine par des sueurs, qui durent quelquefois vingt-quatre heures, et même plusieurs jours. Si ces sueurs paroissent après le septième jour, elles sont ordinairement critiques, au lieu que celles qu'éprouve le malade dans le commencement de la maladie ne sont que symptomatiques, et ne font que l'épuiser et l'affoiblir. Lors donc qu'il survient des sueurs critiques, il faut les soutenir et aider l'effort de la nature par une abondante boisson de quelque infusion diaphorétique, comme celle de bourrache, de fleurs de sureau, de camomille, etc.

Au reste, pendant tout le cours de la maladie on doit prescrire une diète humectante tirée des végétaux : on interdira les bouillons à la viande; on accordera tout au plus une eau légère de veau ou de poulet, encore sera-t-il bon d'y joindre l'oseille et quelques plantes potagères rafraîchissantes, laitue, poirée, pourpier, etc. On peut permettre de temps en temps quelques fruits fondans, fraises, cerises, raisins, groseilles, oranges, poires, etc., qui sont anti-septiques, et rafraîchissent la bouche du malade. Enfin, il faut aërer, autant qu'il est

possible, la chambre des malades, ne les pas trop couvrir, et faire éloigner promptement leurs déjections, dont l'odeur infecte ne peut être que nuisible pour eux et pour les assistans.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Fièvres éruptives.

On donne le nom de fièvres éruptives ou exanthématiques aux fièvres qui sont toujours et constamment accompagnées d'une éruption, soit que cette éruption occupe toute l'habitude du corps, soit qu'elle ne s'apperçoive que sur quelques parties. Tantôt cette éruption forme des pustules élevées, telles que celles de la petite vérole, tantôt il n'y a point d'élévations sur la peau, mais seulement des taches, qui en altèrent et changent la couleur. C'est ce qu'on voit dans la rougeole, le pourpre, la scarlatine ou fièvre rouge, etc. Ces éruptions peuvent être les unes critiques, les autres seulement symptomatiques. On les regarde comme critiques, lorsque diminuant la cause et le foyer de la maladie, elles soulagent le malade, calment ou modèrent les accidens, et forment la crise, qui parvient à guérir la maladie. Telles sont les éruptions de la petite vérole, de la rougeole, du millet, etc. Au contraire, elles ne sont que symptomatiques, si elles n'apportent aucun soulagement

au malade, et si elles ne diminuent ni la maladie, ni les accidens; elles peuvent être même de mauvais augure, comme on le voit dans le pourpre, où les taches pétéchiales annoncent la décomposition du sang et des humeurs. Quelques-unes de ces éruptions se terminent par la suppuration, telles que les pustules de la petite vérole, les bubons et anthrax de la peste: d'autres se dessèchent et réduisent la surpeau ou l'épiderme en farine, comme il arrive dans la rougeole et l'éruption miliaire. Enfin, quelques-unes finissent par se résoudre, telles que le pourpre, la scarlatine et quelquefois le millet. Une dernière différence consiste en ce que parmi ces éruptions les unes sont sanguines et inflammatoires; de ce nombre sont la petite vérole, la rougeole, le millet rouge, le pourpre, la scarlatine, etc.: les autres sont purement lymphatiques, comme le millet blanc, la vérolette ou petite vérole volante, les échauboulures, etc.; d'autres enfin mixtes, moitié sanguines et moitié lymphatiques, telles que le pourpre blanc des Allemands, la suette, et quelques autres.

Je ne parlerai ici que des éruptions critiques et véritablement exanthématiques.

ARTICLE PREMIER.

De la petite Vérole.

Parmi les fièvres exanthématiques, la petite vérole tient le premier rang, tant parce qu'elle est

une des plus communes, presque aucun individu n'en étant exempt, que par le danger qu'elle fait courir, puisque d'après des observations répétées elle fait périr environ la septième partie de ceux qu'elle attaque.

Description de la petite vérole. Quelquefois cette maladie s'annonce tout-à-coup par un violent frisson, mais le plus souvent avant qu'il survienne, le malade traîne pendant un ou deux jours; il est languissant, ses yeux sont battus, il manque d'appétit, il se sent foible et sue au moindre mouvement : d'autres au contraire ont dans ce moment le visage paré, et une gaîté qui ne leur est pas ordinaire. Alors il survient un frisson plus ou moins fort, qui dure trois ou quatre heures, et auquel succède une fièvre aiguë accompagnée des accidens ordinaires de la fièvre, tels que chaleur, sécheresse, douleur de tête, rougeur du visage, et un pouls fort et fréquent. Mais, outre ces symptômes fréquens à toutes les fièvres aiguës, on en remarque quelques-uns qui sont particuliers à la fièvre d'éruption de la petite vérole, et qui donnent lieu de la reconnoître ou au moins de la soupçonner. Les principaux sont une douleur fixe à l'occiput ou au front, l'assoupissement, le délire et quelquefois les convulsions, sur-tout chez les petits enfans; les yeux sont bouffis, les malades éternuent et crachent souvent. Mais ce qui annonce plus particulièrement l'éruption prochaine, ce sont les maux de reins, un sentiment de pesanteur au

creux de l'estomac, les hoquets, les nausées, le vomissement, et une certaine odeur particulière, qu'il n'est pas aisé de décrire, mais que l'on distingue lorsqu'on a vu beaucoup de petites véroles. A ces accidens se joint aussi quelquefois la toux, mais moins vive et moins importune que dans l'éruption de la rougeole. Ce premier période dure ordinairement trois ou quatre jours : il est quelquefois très-fatigant, sans pour cela présager une petite vérole fâcheuse. En effet, on voit souvent des petites véroles fort douces et bénignes, précédées des symptômes les plus effrayans, tandis qu'une invasion qui paroît tranquille est suivie d'une maladie très-orageuse et même maligne.

Après ces trois ou quatre premiers jours commence l'éruption ou le second période. Il paroît sur la peau, et d'abord au visage, sur-tout autour du nez et aux lèvres, de petites taches rouges semblables à des morsures de puces, pareilles à celles de la rougeole, ce qui rend d'abord le diagnostic difficile et incertain. Mais si on examine de près ces taches, on apperçoit dans leur milieu un petit point de couleur plus foncée. Bientôt ce point s'élève et forme une pustule remplie de sérosité et entourée d'un cercle rouge, qui prend une forme arrondie en grossissant. Ces pustules, après avoir commencé par le visage, paroissent ensuite successivement sur le col, la poitrine, les reins et enfin sur les extrémités tant supérieures qu'inférieures. Dans ce moment les malades éprouvent quelquefois

des douleurs vives à la plante des pieds, où la peau, plus endurcie, résiste davantage à la sortie des boutons. Cette éruption faite au bout de quatre jours, la fièvre diminue, quelquefois même dans les petites véroles très-bénignes elle cesse totalement. Au contraire, dans celles qui sont de mauvaise qualité, l'éruption se fait difficilement et plus lentement; la fièvre, sans être violente, est accompagnée d'accidens fâcheux, d'un accablement, d'un délire sourd, de mal de gorge, et même de convulsions dans le visage et de soubresauts dans les tendons, qui annoncent une complication de malignité. L'éruption faite, si les boutons sont éloignés et séparés les uns des autres, on appelle cette petite vérole *discrète*, mais lorsqu'ils se touchent et se réunissent, on dit qu'elle est *confluente*, distinction peu essentielle, puisqu'elle ne change rien au traitement.

Trois ou quatre jours après le commencement de l'éruption, la suppuration des pustules s'établit: c'est le troisième période de la maladie. Pour lors il survient une nouvelle fièvre, c'est la fièvre de suppuration produite par une portion du pus des pustules, qui est repompée par les vaisseaux et portée dans le torrent de la circulation. Cette fièvre, qui souvent se confond avec la fin de la première, est accompagnée de nouveaux accidens. Outre la douleur de tête et les maux de reins, le malade éprouve de petits frissons irréguliers, souvent des redoublemens, et quelquefois le délire,

même un délire frénétique. C'est alors que le visage est le plus bouffi; que le plus souvent les yeux se ferment, et que tous les accidens de la maladie sont portés au plus haut degré. C'est alors que les pustules, d'abord remplies d'une sérosité claire, se troublent, et prennent une couleur cendrée et blanchâtre; changement qui commence par celles qui ont paru les premières et se propage successivement aux autres. Ce période est le plus dangereux de la maladie, et sur cinquante malades qui périssent de la petite vérole, quarante-cinq au moins en sont les victimes dans le temps de la suppuration. C'est pendant ce période que survient une abondante et incommode salivation chez les adultes, tandis que les enfans ont souvent le dévoiement, probablement à cause des boutons qui garnissent également les cavités intérieures comme l'extérieur du corps, ainsi que je l'ai observé dans quelques cadavres.

Enfin au bout de quatre à cinq jours depuis le commencement de la suppuration, et du neuf au onze depuis l'éruption, commence la dessication, quatrième et dernier période de la maladie. Dans ce temps tous les symptômes et les accidens décrits ci-dessus diminuent promptement, et ensuite disparoissent, à l'exception de la démangeaison. Une partie des pustules se sèche sans crever, d'autres s'ouvrent et répandent le pus qu'elles contiennent : les unes et les autres forment des croûtes, sous lesquelles assez souvent il s'amasse une humeur

ichoreuse et âcre qui ronge la peau et laisse des cicatrices désagréables. Mais lors même que la petite vérole est bénigne et légère, il reste au moins des rougeurs qui ne s'effacent qu'au bout de plusieurs mois, et qui quelquefois durent plus longtemps.

Pronostic. Tel est le tableau de cette désagréable et souvent très-dangereuse maladie. Cependant quelquefois dans les campagnes, et surtout parmi les enfans, la petite vérole est si bénigne et si légère, que ces malades ne gardent ni régime ni le lit, et qu'elle se guérit d'elle-même par les seules forces de la nature. Mais aussi dans d'autres temps, dans certaines épidémies malignes, la petite vérole moissonne une infinité de malades. Ainsi il faut que l'officier de santé examine avec attention le caractère de l'épidémie régnante, le degré, la violence et la nature des accidens. Ce n'est pas cependant dans l'invasion qu'on peut juger de la maladie et établir son pronostic. Souvent, comme je l'ai déjà dit, après le début le plus orageux, succède une petite vérole des plus douces et des plus heureuses, tandis qu'après un commencement perfidement tranquille, survient une petite vérole de la plus mauvaise qualité et même mortelle. En général cette maladie est plus dangereuse dans les pays méridionaux et septentrionaux, que dans les régions tempérées, pendant l'été et l'hiver, qu'au printemps et sur-tout en automne : elle est moins dangereuse chez les enfans que chez les

adultes, et presque toujours mortelle chez les vieillards. Enfin les personnes d'un tempérament bilieux et mélancolique courent plus de danger que les phlegmatiques, et les hommes plus que les femmes.

TRAITEMENT. Dans le traitement de la petite vérole il faut avoir attention à la nature et à la complication de cette maladie. C'est ici une fièvre aiguë, mais en même temps une fièvre éruptive. La fièvre aiguë, souvent très-vive, accompagnée quelquefois de délire et d'accidens les plus graves, semble indiquer les remèdes tempérans et rafraîchissans. L'éruption et la sortie des boutons demanderoient au contraire des diaphorétiques et les remèdes échauffans qui peuvent devenir incendiaires. Dans ce cas le peuple et les gens de campagne, qui n'ont égard qu'à l'éruption, ont recours aux remèdes échauffans; le vin, la canelle, la thériaque sont les moyens qu'ils mettent en usage, et qui, allumant de plus en plus la fièvre, deviennent nuisibles et fréquemment mortels. Les médecins voyant le danger de cette méthode, ont donné dans un excès contraire; ils ont recommandé les remèdes les plus rafraîchissans; la limonade, les acides, l'orgeat ont été mis en usage, et cette dernière méthode, quoiqu'un peu moins dangereuse que la première, a coûté la vie à nombre de malades. En effet, il faut un certain degré de fièvre pour que la nature puisse pousser l'humeur variolique au dehors : si cette fièvre est trop vive, les pores de la peau et les vaisseaux cutanés se trouvent resserrés

par

par l'éréthisme; le tissu de cette peau sera sec et aride, et l'éruption ne pourra se faire, ou ne se fera que difficilement. Au contraire, si le pouls est foible et que l'action des vaisseaux et du cœur soit trop lente; en un mot s'il n'y a pas un degré de fièvre suffisant, la nature n'aura pas la force de se débarrasser du levain variolique, de le déposer au-dehors et l'éruption ne se fera pas, ou ne se fera que difficilement et incomplètement. D'après cela on voit que si le degré de fièvre est suffisant, s'il n'est ni trop fort ni trop foible, comme il arrive dans les petites véroles bénignes, sur-tout chez les enfans, le médecin n'a rien à faire, et la nature fait seule tout l'ouvrage. Il doit alors se contenter de prescrire un régime délayant qui porte légèrement à la peau, comme l'infusion de bourrache ou de fleurs de sureau, une légère décoction de lentille, de racine de scorsonère ou de bardane, etc., si la personne est foible, si son pouls est mol, et si l'éruption a peine à se faire, il y joindra quelque potion cordiale ou un peu de vin et de sucre et même de la canelle; c'est le cordial le plus simple et le plus convenable pour les gens de campagne. Si au contraire la fièvre est violente, si le malade est jeune et sanguin, et si les accidens, tels que la chaleur brûlante de la peau, l'agitation, le délire, etc. annoncent une disposition inflammatoire; il faudra modérer la fièvre par la saignée et les boissons anti-phlogistiques. C'est alors que l'eau de veau, l'eau de poulet, la limonade, le petit-lait, peuvent

être mis en usage. Il est donc évident qu'il ne peut y avoir une seule manière, une méthode générale de traiter indistinctement toutes les petites véroles, et que ceux qui n'emploieront qu'une seule des deux méthodes soit échauffante, soit rafraîchissante, perdront une bonne partie de leurs malades. J'avoue que les cas où l'on doit employer les remèdes échauffans se présentent moins souvent que ceux où il faut ne rien faire et simplement délayer ou même rafraîchir; mais il faut prendre un sage milieu, et il vaut mieux encore qu'il y ait un peu trop de fièvre que pas assez. Après ces préliminaires, qui étoient essentiels, venons à présent au traitement.

Si la fièvre est vive, si le pouls est dur et tendu, et que les accidens soient graves, on commencera par une ou deux saignées, et même si le mal de tête est considérable avec délire ou assoupissement, on fera la saignée du pied. Mais si la fièvre n'est pas forte et que le sujet soit foible, on évitera la saignée. Ensuite, soit qu'on ait saigné ou non, il est essentiel de vider les premières voies. Ainsi on donnera, soit l'émétique, soit une potion purgative émétisée (n°. 17), pour évacuer en même temps par haut et par bas. L'émétique est d'autant mieux indiqué, que son effet est plus prompt, et que son action réveille et sollicite les efforts de la nature. On doit aussi donner quelques lavemens; mais il faut que ces évacuations soient faites avant l'éruption des boutons, ou au

moins dans tout le commencement de l'éruption, qui ne s'en fait que mieux. Quelques médecins proposent ensuite dans ce premier temps l'usage de quelques narcotiques après la saignée et l'émétique, pour tranquilliser l'agitation du malade. C'est en général la pratique de l'école de Montpellier; mais je la crois dangereuse. Les narcotiques engourdissent le malade, s'opposent à l'effort de la nature, retardent et suspendent l'éruption.

Dès que celle-ci est survenue, il ne faut plus donner aucun laxatif, pas même de lavemens, on doit seulement l'aider par tous les moyens possibles. Ainsi on donnera abondamment une boisson délayante, plus ou moins échauffante ou rafraîchissante, suivant les observations faites ci-dessus. On aura soin que le malade ne soit pas trop couvert, ni étouffé dans son lit, que l'air de sa chambre ne soit que tempéré, ni trop chaud, ni trop froid; on peut même lever les enfans dont la petite vérole est légère et bénigne, si la saison de l'été le permet. Mais je regarde comme très-imprudente la conduite de plusieurs médecins, et sur-tout des inoculateurs, qui pendant les temps les plus froids font sortir leurs malades, ou les font mettre à la fenêtre. J'ai vu cette singulière et dangereuse méthode suivie de maux d'yeux, de dépôts les plus rebelles, et même de pulmonies et de phthisies, le froid resserrant les pores de la peau, et empêchant l'éruption du levain, qui alors se porte à l'intérieur. J'ai eu occasion de traiter plusieurs

malades victimes de cette pratique, et du régime trop rafraîchissant. Mais aujourd'hui la médecine est devenue de mode, comme le reste : quelques médecins croient se faire un nom par une pratique singulière, et les charlatans ou les médicastres pensent se rendre recommandables en les imitant.

Un autre moyen de favoriser l'éruption est de détendre et d'amollir la peau, dont la sécheresse et l'aridité empêchent quelquefois la sortie des boutons. Les bains seroient très-bien indiqués dans cette occasion, mais ils ont un inconvénient : l'eau comprimant les vaisseaux de l'habitude du corps, fait refluer le sang à l'intérieur, et sur-tout à la tête, qui, étant à l'air, est moins exposée à cette compression. D'ailleurs, il est à craindre qu'en sortant du bain, le malade ne soit saisi de froid. Ainsi, il est plus prudent de n'employer que les bains des jambes, qui d'ailleurs attirent les humeurs et le sang vers le bas, et contribuent à débarrasser plus efficacement la tête. Les bains peuvent être très-bons avant l'éruption; on les emploie avec succès avant la petite vérole inoculée, mais pendant l'éruption on se contentera des bains des jambes.

L'éruption finie, vient la suppuration, temps le plus dangereux de la maladie. C'est alors qu'il paroît une nouvelle fièvre, la fièvre de suppuration, dans laquelle le pouls, quoique fort et élevé, paroît quelquefois petit et enfoncé à cause du gonflement des poignets. Si cette fièvre n'est pas trop forte, ni accompagnée d'accidens graves, l'officier

de santé n'a rien à faire, il doit se contenter d'observer la marche de la nature, et de l'aider par une boisson légèrement diaphorétique. Mais si la fièvre est vive, que ses symptômes soient graves, comme elle dépend de molécules purulentes, qui passent dans le sang, on doit tenir le ventre libre par les lavemens; on peut même donner un doux purgatif, ou solliciter quelques évacuations en aiguisant légèrement la boisson avec une petite dose d'émétique, comme un grain par pinte ou pinte et demie, ainsi qu'on le fait dans les fièvres putrides, dont celle-ci paroît approcher. Cette pratique, qui est celle du célèbre Freind, réuſſit preſque toujours dans la petite vérole.

Ordinairement la suppuration chez les adultes, et sur-tout dans les petites véroles confluentes, est accompagnée d'une abondante et fatigante salivation, et d'un gonflement quelquefois prodigieux du visage, au point que le malade a les yeux fermés. Ces accidens sont naturels et nécessaires dans cette maladie, une partie de l'humeur est emportée par la salivation, et le gonflement du visage dépend du grand nombre des boutons qui s'y portent plus abondamment qu'ailleurs. Mais si cette salivation vient à s'arrêter, ou que le gonflement disparoisse trop subitement, le malade court le plus grand danger. Dans un cas aussi urgent, il faut sur-le-champ appliquer de larges vésicatoires aux deux jambes, tant pour réveiller l'action de la nature, que pour détourner au dehors une portion

du levain qui se porte à la tête. C'est aussi le moment de relâcher le ventre par un minoratif, et ensuite de donner quelques cuillerées d'une potion cordiale, (n°. 18). En général il est toujours bon dans les petites véroles confluentes de poser les vésicatoires, au moins vers la fin de l'éruption, pour soutenir les forces de la nature et les oscillations des vaisseaux, et pour attirer au dehors une portion de la matière, qui n'a pu se déposer sur la peau.

Un accident, qui survient quelquefois dans le temps de la suppuration, c'est la diarrhée. Ce flux de ventre, à moins qu'il ne soit trop considérable, n'est pas dangereux pour les enfans chez lesquels il arrive assez souvent et supplée à la salivation; mais il peut être très-dangereux pour les adultes et occasionner le reflux de l'humeur à l'intérieur. Si cette diarrhée ne provient que d'un amas dans les premières voies, que dénote le serrement de pouls, il y a moins de danger; un léger minoratif d'une once et demie de manne et d'une once de catholicon double, en évacuant la cause, arrête le dévoiement. Mais si cet accident a pour cause une portion de l'humeur portée sur les intestins, ce qu'on reconnoît par les tranchées et les déjections sanguinolentes, il y a un très-grand danger; il faut promptement calmer l'irritation des entrailles par des lavemens soit d'huile d'amandes douces, soit de décoction de graine de lin, soit de lait avec un jaune d'œuf. On peut alors

donner quelque léger calmant, comme un ou deux gros de syrop diacode. Mais un remède encore plus efficace dans cette occasion, est un mélange de décoction de racine de persil avec le lait.

Souvent avant et pendant la suppuration il survient des hémorrhagies. Celles du nez, qui arrivent aux jeunes gens pendant l'éruption, sont souvent salutaires; c'est une saignée locale qui débarrasse la tête. Les règles, qui arrivent aux femmes et aux filles dans le même période de la petite-vérole, lors même qu'elles surviennent hors de leur temps, ne sont pas aussi à craindre que quelques-uns le pensent. Ce petit accident est très-fréquent, et je n'ai pas vu que les malades s'en tirassent moins bien. Mais lorsque dans le temps de la suppuration il arrive des pertes considérables, des déjections sanguinolentes, souvent accompagnées de taches pourprées, le danger est le plus imminent, et il y a décomposition dans le sang et les humeurs. C'est alors qu'il faut recourir promptement à l'usage d'une forte décoction de quinquina acidulée avec l'esprit de vitriol (n°. 10), aux potions cordiales et anti-septiques, où l'on fait entrer l'eau de rabel et le camphre (n°. 19); et presque toujours, malgré ces précautions, le malade périt.

Enfin un dernier accident, et le plus grave de tous ceux qui peuvent survenir dans le temps de la suppuration, c'est l'affaissement subit des boutons, ce qu'on appelle *petite-vérole rentrée.* Ce cas est très-urgent; il n'y a pas de momens à perdre, attendu

que le malade peut périr en peu d'heures. Sur-le-champ il faut recourir à l'émétique, à la dose de deux ou trois grains dans une potion cordiale d'environ cinq onces (n°. 18), et aux vésicatoires. L'émétique secoue et ranime toute la machine, et les vésicatoires, par leur irritation, rappellent au-dehors l'humeur qui se portoit à l'intérieur. Ainsi, en cas que les vésicatoires n'eussent pas déjà été employés, on en appliquera de larges et bien saupoudrés de cantharides aux jambes; si le malade en avoit déjà, on en postera de nouveaux aux cuisses. En même temps on donnera une boisson diaphorétique et cordiale, telle qu'une infusion de fleurs de sureau et de feuilles de thym ou de menthe. Mais malheureusement le plus souvent ces moyens sont inutiles, et il est rare qu'on puisse sauver le malade.

Tels sont les accidens qui surviennent pendant la suppuration. Je ne parle pas d'une autre incommodité, qui, sans être dangereuse pour la vie, demande quelque attention. Ce sont des démangeaisons insupportables, qui font que souvent les malades se déchirent et arrachent leurs boutons. On peut les laisser se gratter sur le corps : mais s'ils enlèvent ceux du visage, il reste des cicatrices très-désagréables, sur-tout pour les femmes. Il est donc bon de leur envelopper les mains, et même d'attacher les mains des enfans pour qu'ils ne les portent pas à leur visage.

La suppuration finie, vient le dernier période

de la maladie, celui de la dessication. Les boutons se dessèchent successivement dans le même ordre qu'ils ont paru et qu'ils ont suppuré; ils forment des croûtes qui tombent ensuite et laissent des taches rouges et souvent des cicatrices. Dans ce période il n'y a rien à faire, sinon de purger plusieurs fois le malade quand la dessication est finie, et même si la petite vérole a été abondante, de répéter plusieurs fois les purgations pendant la convalescence.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot au sujet de quelques accidens, suites de la petite vérole, peu dangereux pour la vie, mais qui peuvent entraîner des incommodités désagréables.

1°. Très-souvent, lorsque la petite vérole a été abondante ou confluente, il reste ou survient dans le temps de la convalescence des furoncles ou des abcès. Il ne faut pas chercher à les résoudre, il faut au contraire en solliciter la suppuration, l'entretenir, attendu que c'est une voie par laquelle la nature se débarrasse d'un reste du levain variolique; et ensuite lorsque ces maux seront guéris on aura soin de purger plusieurs fois le malade.

2°. Il arrive souvent que dans les petites véroles confluentes ou même abondantes les yeux se ferment, à cause des boutons qui sont placés sur les paupières et les font gonfler. Comme le pus séjournant en dessous peut attaquer l'œil ou bien ronger le bord des paupières, il faut avoir l'attention de bassiner souvent les yeux et de décoller doucement les paupières, s'il est possible. On

emploie, pour cet effet, de l'eau rose ou simplement de l'eau tiède avec quelques gouttes d'eau-de-vie: le lait et la décoction de racine de guimauve ne conviendroient pas, ni les autres collyres un peu gluans.

3°. Nous avons dit que les boutons laissent souvent des cicatrices désagréables; ce qui dépend de la qualité plus ou moins âcre du pus qu'ils contiennent; ensorte que, quelques précautions que l'on prenne, on ne peut quelquefois empêcher cet accident. Cependant il est bon, sur-tout pour les femmes et les filles, de chercher à le prévenir ou à le diminuer, en empêchant le pus de séjourner sous les boutons. Pour cet effet, on ouvrira avec des ciseaux les boutons du visage, du col, de la poitrine et des parties qui sont exposées à la vue, lorsque les boutons seront bien mûrs, et ensuite on épongera le pus, puis on fomentera ces mêmes endroits avec du lait tiède, de la crême ou du beurre frais.

Je ne parle point ici de l'inoculation de la petite vérole, qui n'est encore guère d'usage dans les campagnes, et dont cependant il seroit à desirer que la pratique s'établît généralement. Car, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, démontré qu'on ne puisse avoir deux fois la petite vérole, puisque j'ai vu et traité deux personnes deux fois de cette maladie, à plusieurs années de distance l'une de l'autre, cependant ces cas sont si rares, qu'on ne doit les regarder que comme une légère exception

à la règle générale. Ainsi, en inoculant les enfans en bas âge, on leur épargneroit à presque tous d'avoir la petite vérole dans un âge plus avancé où elle est plus dangereuse; et comme cette maladie ne se gagne que par contagion, on pourroit peut-être parvenir par degrés à éteindre un mal aussi cruel, qui enlève tous les ans à l'état un grand nombre de citoyens.

ARTICLE SECOND.

De la Vérolette, ou petite Vérole volante.

DESCRIPTION de la Maladie. Cette maladie, qui quelquefois règne épidémiquement parmi les enfans, semble approcher de la petite vérole; aussi l'a-t-on appelée petite vérole volante: mais elle est infiniment plus légère et nullement dangereuse. Quelquefois elle commence sans fièvre; d'autres fois, les enfans ont un peu de fièvre pendant un ou deux jours, ou seulement pendant quelques heures. Ensuite tout le corps, ou seulement le visage, la poitrine et les reins se couvrent de petites vésicules discrètes et très-séparées, plus grandes que celles de la petite vérole, et qui grossissent très-promptement. Ces vésicules sont remplies d'une humeur claire et limpide, et trois jours après leur éruption elles se sèchent ou se crèvent sans laisser ni cicatrice, ni tache sur la peau et sans aucune suppuration.

D'après cette description il est aisé de distinguer

cette maladie de la petite vérole, tant par la promptitude de sa marche et le peu de gravité de ses symptômes, que parce que les pustules ne viennent jamais à suppuration. Cependant cette maladie paroît avoir quelque affinité avec la petite vérole, mais dépendre d'un levain beaucoup plus doux et plus séreux. Dans une maison où il y avoit quatre enfans en bas âge, trois eurent successivement à deux ou trois jours l'un de l'autre la vérolette, et le quatrième dont la maladie commençoit comme celle des autres, eut une véritable petite vérole, mais discrète et bénigne.

TRAITEMENT. La vérolette étant si légère, ne demande presque aucun remède : il suffit de donner au malade une boisson un peu diaphorétique, telle qu'une infusion de feuilles de bourrache ou de fleurs de sureau. S'il n'y a pas de fièvre, on peut permettre des potages et les suspendre seulement dans le cas de la fièvre. Du reste, si la saison est douce et tempérée, on peut laisser lever les malades, et la maladie terminée on les purgera une ou deux fois.

ARTICLE TROISIÈME.

De la Fièvre rouge.

DESCRIPTION de la Fièvre rouge. La fièvre rouge, que l'on nomme aussi *scarlatine*, est une fièvre aiguë, continue, soit simple, soit avec redoublemens, qui ne dure guère que trois ou quatre

jours et dans laquelle la peau devient d'une rougeur couleur de rose, moins vive et moins brûlante que dans l'érésipèle. Cette rougeur commence ordinairement par le visage et se propage successivement au col, à la poitrine, aux épaules, au ventre, rarement jusqu'aux extrémités, quoique quelquefois tout le corps soit également rouge. Vers la fin du quatrième jour la fièvre tombe, il survient un peu de moiteur, la rougeur s'éteint, et l'épiderme tombe par écailles, quelquefois se détache par lambeaux.

On ne peut confondre cette maladie avec la petite vérole, puisqu'il n'y a point de boutons, et on la distingue aisément de la rougeole à laquelle elle ressemble davantage, tant parce que la rougeur est universelle et non pas par plaques, que parce que les malades n'ont point cette toux sèche, fréquente et importune, qui est un caractère essentiel de la rougeole.

La scarlatine attaque principalement les jeunes gens depuis neuf à dix ans jusqu'à vingt, sur-tout ceux d'un tempérament chaud et bilieux : elle est plus ordinaire vers les grandes chaleurs de la canicule, et elle est la suite de l'*âcreté* des humeurs produite par des exercices violens ou par l'usage d'alimens âcres et irritans. En général elle n'est pas dangereuse.

Traitement. Si cette fièvre prend d'une manière vive et que le malade soit fort et sanguin, on peut pratiquer une légère saignée, mais le plus souvent

on peut s'en dispenser. La principale indication est de détremper et d'adoucir l'âcreté des humeurs. Ainsi on fera boire abondamment une décoction de chiendent, de racine de fraisier ou de chicorée; et s'il y a disposition à la moiteur, on donnera quelques verres d'apozêmes faits avec la bourrache, les feuilles de scabieuse et de chicorée. On tiendra le ventre libre par l'usage de quelques lavemens émolliens, dans lesquels on peut ajouter un peu de casse. La maladie terminée, il ne s'agira plus que de purger une ou deux fois, et si la scarlatine a été vive, on combattra l'âcreté des humeurs, en faisant faire usage, pendant quelques jours, de petit-lait ou d'eaux minérales acidules.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la Rougeole.

La rougeole est une fièvre éruptive qui semble approcher de la petite vérole, mais qui est plus courte et moins dangereuse. Cependant, quoique rarement la rougeole fasse périr les malades, souvent les suites de cette maladie sont très-graves et plus fâcheuses que celles de la petite vérole.

DESCRIPTION de la Rougeole. Lorsque cette maladie veut paroître, elle est précédée d'une fièvre inflammatoire plus violente souvent que celle du début de la petite vérole. Cette fièvre dure un jour ou deux sans redoublemens marqués, à moins qu'il n'y ait amas de saburre dans les premières

voies. Elle est accompagnée de fréquence et de serrement du pouls, de chaleur, agitations, maux de reins, soif et insomnie. Outre ces symptômes ordinaires aux fièvres aiguës, et sur-tout aux fièvres éruptives, celle-ci a quelques accidens qui lui sont propres, tels qu'une toux sèche et importune, des éternuemens, un écoulement de sérosités âcres par le nez et les yeux qui sont rouges et sensibles, et enfin des nausées et même des vomissemens, ou quelquefois du dévoiement.

Après vingt-quatre, trente-six, ou même soixante heures de cet état violent commence l'éruption. La peau se couvre de petites taches semblables à des morsures de puces, dont la circonférence est rouge, tandis que leur milieu est d'une couleur plus foncée. Ces taches s'élèvent peu-à-peu, ensorte qu'au toucher la peau paroît légèrement raboteuse. Cette éruption commence par le visage, la poitrine et les reins : elle gagne promptement le reste du corps, et au bout d'un jour et demi ou deux jours elle est totalement finie. A mesure qu'elle se fait la fièvre et les symptômes diminuent.

A cette éruption succède la résolution ; car ces boutons ou taches ne suppurent pas, comme dans la petite vérole, mais elles se résolvent, et la matière de la rougeole se dissipe par la transpiration. Dans ce période la plupart des accidens disparoissent, quelquefois seulement il reste un peu de fièvre et de douleur de poitrine avec de la toux. Enfin, la

résolution faite, la surpeau s'en va en farine et tombe par écailles, non-seulement dans les endroits couverts de taches, mais même dans ceux où il n'y en avoit point, et il ne paroît plus que quelques marques un peu brunes, vestiges des taches rouges précédentes, qui s'éteignent en peu de jours.

Telle est la marche de cette maladie, que l'on peut confondre dans son début avec la petite vérole, à cause de la ressemblance de plusieurs symptômes qui accompagnent l'invasion de l'une et de l'autre. Cependant cette toux sèche et par quintes, qui lui est particulière, la sensibilité et le larmoiement des yeux, les éternuemens et l'écoulement d'une humeur âcre par le nez peuvent servir à faire reconnoître la rougeole avant son éruption. Quant à celle-ci elle diffère beaucoup de celle de la petite vérole, il n'y a que des taches, point de boutons et point de suppuration.

La rougeole attaque sur-tout les enfans, quoique les adultes n'en soient pas exempts. On peut l'avoir plusieurs fois, et j'en ai vu nombre d'exemples. Elle prend quelquefois plus ou moins long-temps avant la petite vérole, et d'autres fois après elle. J'ai vu une jeune personne, qui sortant de la petite vérole, au commencement de sa convalescence, et le visage rouge, fut prise de la rougeole. Du reste, cette maladie est très-contagieuse, et lorsquelle commence dans un endroit où beaucoup d'enfans sont rassemblés, presque tous la gagnent.

TRAITEMENT. Le traitement de la rougeole

approche

approche beaucoup de celui de la petite vérole ; il demande seulement *moins de remèdes*, et la toux sèche qui l'accompagne exige quelques précautions particulières.

Ainsi pour peu que la fièvre prenne vivement et qu'elle soit accompagnée d'accidens graves, il est nécessaire de pratiquer une saignée. On fera faire usage au malade d'une boisson adoucissante et mucilagineuse qui puisse en même temps porter à la peau, telle qu'une décoction d'orge, de riz, de racine de bardane, de scorsonère et même de squine, ou une infusion de feuilles de bourrache, de fleurs de coquelicot, etc. Si la tête est douloureuse, on met en usage les bains des jambes et quelques lavemens. Après la saignée faite, il s'agit de vider les premières voies, soit avec un émétique, soit par un purgatif, comme nous l'avons dit en parlant de la petite vérole.

Lorsque l'éruption se fait, on s'en tiendra aux boissons ci-dessus. Comme la toux est vive et importune dans cette maladie, quelques praticiens recommandent l'usage des narcotiques pour la calmer. Je les crois très-dangereux au moment de l'éruption, et il est plus sûr de n'employer que des adoucissans, tels que le syrop de guimauve dans les boissons, le looch blanc, l'huile d'amandes douces, encore ne faut-il donner cette dernière qu'en petite quantité, dans la crainte d'exciter un flux de ventre, et y joindre une petite dose de syrop diacode pour éviter cet inconvénient.

Enfin, dans le dernier période de la maladie, lorsque la résolution se fait, on n'emploie d'autres remèdes que les boissons, et la maladie terminée, on purgera plusieurs fois le malade; ce qui est d'autant plus nécessaire, que n'y ayant pas de suppuration dans la rougeole, mais une simple résolution, une partie du levain peut rester dans la masse du sang.

J'ai déjà dit plus haut que les suites de cette maladie étoient souvent plus graves et plus à craindre que celles de la petite vérole; soit que la maladie ait été vive, soit que son traitement n'ait pas été suivi, ou que les malades se soient exposés à l'air, une portion de l'humeur se porte à l'intérieur et donne lieu à des accidens fâcheux, ou quelquefois même fait périr en peu de temps les malades.

Il y a quelques années qu'il régna au Gros-Caillou, attenant Paris, une rougeole qui enleva en peu de jours une quantité d'enfans. Cette mortalité ayant inquiété le gouvernement; j'y fus envoyé, et je vis que tous ceux qui étoient soignés guérissoient, tandis que les autres enfans, qu'on laissoit courir et vaguer au milieu de l'éruption, périssoient en deux ou trois jours, suffoqués par la rétropulsion de l'humeur qui se portoit à la poitrine. On ne peut donc avoir trop d'attention à l'état de la poitrine pendant et à la suite de cette maladie. Ainsi lorsque, la rougeole terminée, la toux persévère avec douleur au poulmon, il est essentiel de faire une saignée du bras, même avant que de purger,

sur-tout si le malade n'a point été saigné au commencement de la maladie, puis on évacuera plusieurs fois avec des minoratifs doux; et si la poitrine n'est pas suffisamment dégagée, on pratiquera un cautère, et on mettra le malade à l'usage du lait, soit seul, soit coupé d'une décoction de squine ou de salsepareille pour prévenir la phthysie, qui suit quelquefois la rougeole. Il en est de même des inflammations aux yeux qui succèdent aussi assez souvent à cette maladie, et qui exigent pareillement la saignée, le cautère, l'usage du lait, et celui de l'eau de squine pour boisson.

ARTICLE CINQUIÈME.

De la Fièvre miliaire.

La fièvre miliaire est une maladie nouvelle qui n'étoit point connue des anciens, et qui, après avoir commencé en Allemagne, il y a un peu plus d'un siècle, s'est ensuite communiquée en différens temps et souvent épidémiquement dans quelques départemens de la France, principalement dans les ci-devant Province de Picardie et de Normandie. Elle est rare à Paris, et je ne l'y ai vue que trois ou quatre fois pendant près de cinquante années de pratique, encore étoient-ce des provinciaux Normands ou Picards qui en étoient attaqués.

Cette maladie, dont l'éruption ressemble à des grains de millet, ce qui lui a fait donner le nom de miliaire, attaque sous toutes sortes de formes,

tantôt vivement, d'autres fois lentement et insensiblement; elle se déguise quelquefois sous l'aspect d'autres maladies, telles que la pleurésie, l'angine, la fièvre rémittente, intermittente, maligne, etc., ensorte qu'il est difficile au premier abord de la reconnoître.

DESCRIPTION de la maladie. En général les premiers jours on ne sent qu'un mal-aise, de légers ressentimens de chaud et de froid qui se succèdent, de la lassitude, et point d'appétit. Cet état de langueur dure plus ou moins long-temps, sur-tout si la maladie ne règne pas épidémiquement; car dans ce dernier cas, dès le deuxième ou troisième jour la maladie se déclare. Pour lors il survient du mal de tête, les malades rendent abondamment des crachats muqueux, quelquefois sanguinolens, leur urine est pâle et décolorée, ils sont tristes, à chaque redoublement ils éprouvent des nausées et font des efforts pour vomir, leur pouls est foible et s'échappe sous le doigt; quelquefois même il survient des hocquets, des mouvemens convulsifs et des défaillances. Mais sur-tout ils sentent une oppression, un sentiment de pesanteur sur le sternum, et si on examine leur langue, on la trouve chargée de petits boutons ou de pustules principalement vers sa pointe, et c'est à ces deux derniers symptômes qu'on peut commencer à soupçonner la miliaire. Cet état dure jusqu'à cinq, sept ou neuf jours, que se fait l'éruption qui arrive toujours un jour critique et impair.

Lorsque cette éruption est prête à se faire, le malade a un sommeil agité, interrompu par des rêves effrayans, la sueur commence à paroître et se renouvelle à chaque redoublement. Ces sueurs, ainsi que l'haleine du malade, ont une odeur aigre, désagréable : alors à mesure que la sueur paroît, le pouls devient plus plein et plus mol, et les malades ressentent un picotement sur la peau, mais principalement aux doigts qu'ils ont de la peine à fléchir. En même temps il paroît sur la peau du col et du haut de la poitrine une éruption de très-petits boutons tantôt blancs, tantôt rouges, au centre desquels sont de petites vessies presque imperceptibles remplies d'une liqueur limpide et visqueuse, qui s'attache aux doigts, lorsqu'en comprimant ces vésicules, elles se crèvent. Ces petites vessies deviennent ensuite jaunâtres, et lorsqu'elles commencent à se sécher, elles rendent la peau rude et graveleuse. Cette éruption varie : quelquefois elle commence au cinquième ou septième jour, d'autres fois ce n'est que depuis le sept jusqu'au quatorze, rarement ne se fait-elle qu'au vingt-unième. Souvent elle dure plusieurs jours recommençant à chaque redoublement, et ne se faisant que par portions, jusqu'à ce que toute la matière soit épuisée. Quand elle est absolument finie, les vésicules se sèchent, l'épiderme tombe par écailles, et pour lors le malade entre en convalescence.

Cette maladie change de caractère suivant la saison et le climat. Au printemps et dans un pays sec

et élevé elle est plus inflammatoire et paroît accompagnée des accidens de l'angine, de la pleurésie, etc. En automne et dans les endroits bas et humides elle approche du caractère putride et des maladies automnales. Elle diffère pour la couleur: tantôt on voit sur la peau de petits points rouges, du milieu desquels s'élève la vésicule; d'autres fois la vésicule paroît sur la peau sans que la couleur de celle-ci soit altérée, ce qui fait la distinction du millet rouge et du millet blanc. Dans bien des circonstances l'éruption miliaire est symptomatique; elle accompagne les maladies aiguës, les péripneumonies putrides, etc., et pour lors elle est souvent la suite d'un régime échauffant et de remèdes incendiaires. Nous n'examinerons pas cette dernière espèce, qui n'est qu'accidentelle : mais aussi la miliaire est souvent essentielle, quoi qu'en disent quelques auteurs, et l'éruption survient malgré le régime le plus rafraîchissant.

Diagnostic. On reconnoît principalement la fièvre miliaire par le poids sur la poitrine que ressentent les malades, et par les petites vésicules qui paroissent sur la pointe de la langue avant l'éruption; et lorsque celle-ci se fait, par cette odeur aigre et désagréable qu'exhalent les sueurs et l'haleine des malades et par le picottement qu'ils éprouvent sur-tout aux extrémités des doigts.

Cette maladie attaque principalement les personnes foibles, ainsi que les mélancoliques ; les femmes plutôt que les hommes; rarement les

tempéramens robustes. On a remarqué qu'elle est souvent mortelle aux femmes en couche, très-dangereuse à celles qui sont grosses, mais que celles qui nourrissent n'y sont guère sujettes. En général les enfans et les gens âgés ne gagnent que rarement cette maladie; on y est plus exposé depuis quinze à seize ans jusqu'à trente.

TRAITEMENT. Lorsqu'on est dans le cas de traiter la fièvre miliaire, qui quelquefois règne épidémiquement dans un canton, il faut se pénétrer de deux vérités; l'une que la maladie est une fièvre éruptive qui s'annonce et commence avec les signes d'inflammation; l'autre que la sérosité du sang est altérée et tend à la putridité qu'il faut combattre. Ainsi on commencera par la saignée, qu'on répetera plus ou moins suivant l'âge et les forces du malade, suivant la saison, et suivant la violence et le caractère inflammatoire de la fièvre, et on prescrira une diète légère et rafraîchissante. Ensuite on donnera l'émétique pour emporter les matières putrides des premières voies. Puis on purgera par bas avec de légers purgatifs anti-phlogistiques, tels que la casse, les tamarins, la crême de tartre dans le petit-lait (n°. 23). Après ces préliminaires, si la maladie est bénigne, il faut rester tranquille et laisser agir la nature, et se contenter de donner des tisannes légèrement diaphorétiques, telles que l'infusion de bourrache ou de fleurs de sureau, entremêlées de quelques verres d'apozême avec les plantes chicoracées et le quinquina aiguisés de quelques acides

(n°. 20). Si les accidens sont un peu graves, il est bon de joindre à ces précautions l'application des vésicatoires, qui détournent au-dehors une portion de l'humeur. Si l'éruption est lente et se fait difficilement, on peut employer les frictions, les demi-bains tièdes, les sinapismes, et donner intérieurement le kermès minéral (n°. 14), des bols de camphre et de nitre (n°. 13), et la liqueur anodyne minérale d'Hoffmann (n°. 21).

Si au contraire la maladie est moins bénigne, et qu'après une première éruption imparfaite les premiers symptômes reparoissent, il faut se garder de saigner, quelque dur que paroisse le pouls; mais après avoir donné un purgatif mêlé d'émétique, on aura recours aux absorbans saturés d'acides; ainsi on fera une potion avec les yeux d'écrevisses ou le corail préparé, qu'on saturera avec le suc de citron, et qu'on étendra dans suffisante quantité de liquide; on peut y ajouter le sel d'absinthe et quelque syrop (n°. 22). En général tous les remèdes chauds sont pernicieux dans cette occasion, et si quelquefois le pouls paroît foible, c'est par le moyen des vésicatoires, et non par l'usage des cordiaux, qu'il faut travailler à le relever.

L'éruption entièrement cessée, et la dessication faite, la maladie est terminée. Il faut cependant que le malade se tienne quelque temps sur ses gardes, qu'il observe un régime léger, et qu'il évite de s'exposer à un air froid ou humide, sans quoi la miliaire pourroit reparoître de nouveau. De même

dans le cours de la maladie il est essentiel que l'air de la chambre soit tempéré, ni froid, ni trop chaud, et que le malade ne soit ni trop, ni trop peu couvert.

ARTICLE SIXIÈME.

De la Fièvre Puerpérale.

On a donné le nom de fièvre puerpérale, ou fièvre des accouchées, à une fièvre aiguë qui survient aux femmes en couche, ordinairement du second au troisième jour de leur couche, et quelquefois le premier jour, peu d'heures après l'accouchement. Elle diffère de la fièvre de lait et des autres fièvres aiguës, en ce qu'elle est causée par la déviation du lait, qui produit une métastase laiteuse. Quoique ce nom ne soit en usage que depuis un certain nombre d'années, elle n'étoit pas pour cela inconnue auparavant. Plusieurs auteurs en ont parlé, les uns sous le nom de fièvre miliaire laiteuse, les autres sous celui de diarrhée laiteuse, d'après les accidens qui accompagnent fréquemment cette maladie. Mais comme il y a des fièvres puerpérales sans éruption miliaire, et que quelquefois, quoique rarement, la diarrhée ne survient pas, il étoit convenable d'adopter un nom générique, qui renfermât toutes ces espèces de fièvres avec leurs accidens et leurs syptômes.

Lorsque cette fièvre attaque une accouchée, elle

éprouve des frissonnemens quelquefois répetés, avec des anxiétés et un sentiment de tristesse : son visage est pâle, à moins qu'il ne s'y joigne de l'inflammation, ce qui n'est pas ordinaire ; ses yeux sont ternes et inquiets ; sa respiration est gênée, sa langue est blanche sans être sèche, et en examinant son pouls, on le trouve fréquent et serré. La malade éprouve un mal de tête, souvent très-vif, elle ressent aux lombes ou aux hypocondres des douleurs qui se propagent au ventre ; enfin à ces accidens se joignent souvent des vomissemens, ou au moins des nausées, et, ce qui est essentiel à remarquer, le lait ne se porte point aux mamelles, ou n'y monte que foiblement.

Tel est le début de cette fâcheuse maladie : mais à mesure qu'elle fait des progrès, tous les accidens ci-dessus augmentent ; le ventre s'élève et devient bouffe, cependant sans dûreté ni tension bien marquée ; la respiration est laborieuse, et ne se fait qu'avec la plus grande peine, presque toujours il survient une diarrhée laiteuse, qui est accompagnée de la diminution des lochies et de la suppression du lait dans les seins, qui deviennent secs et vides ; quelquefois il se fait une éruption miliaire sur la peau, ou bien la malade tombe dans le délire et l'assoupissement ; mais dans tous les cas il y a une prostration des forces et un abattement considérables.

DIFFÉRENCES. Cette fièvre est ordinairement *putride*, avec tous les symptômes qui accompagnent la putridité, principalement les anxiétés, le pouls fréquent, sans être dur, et l'abattement général. Cependant quelquefois, quoique rarement, elle a un caractère *inflammatoire*, lorsque le lait se portant sur quelque viscère, y produit des engorgemens et des phlogoses. Dans ce cas le pouls est plus dur et plus fort, les joues de la malade sont rouges, et ses yeux enflammés. On a quelquefois observé cette espèce de fièvre, dont la durée est courte et rapide, et qui se termine presque toujours d'une manière fâcheuse malgré les saignées et les remèdes anti-phlogistiques. Heureusement elle n'est pas fréquente, tandis que la putride est très-ordinaire. Enfin la fièvre puerpérale devient quelquefois *chronique*, lorsqu'il se forme des infiltrations laiteuses, ou même des abcès, soit sur les membres, soit à l'intérieur.

CAUSES. La cause *prochaine* de cette maladie est la déviation du lait qui, au lieu de se porter aux mamelles, ou de s'évacuer par les lochies, se dépose ordinairement sur le ventre. Mais il y a d'autres causes, les unes *disposantes*, les autres *déterminantes.* En général les femmes foibles, cachectiques, dont la fibre est lâche, et dont le sang et les humeurs ont peu de consistance, sont plus disposés à être attaquées de cette maladie.

Mais il faut qu'il s'y joigne d'autres causes qui la déterminent. Les principales sont 1°. la constitution de l'air, ce qui fait que dans certains temps ces fièvres sont épidémiques, et font périr nombre de femmes, sans qu'on puisse connoître quelle est cette qualité particulière de l'air; 2°. le froid qu'éprouve une accouchée, les premiers jours de sa couche, ce qui empêche le lait de se porter aux mamelles, et en suspendant sa secrétion, le fait refluer dans la masse générale des humeurs; 3°. quelque erreur dans le régime, qui, dérangeant les fonctions de l'estomac et des intestins, trouble l'économie animale; 4°. les passions, telles que la colère et le chagrin : cette dernière affection de l'ame a été cause de la perte de beaucoup d'accouchées. 5°. Enfin l'accouchement lui-même, lorsqu'il est pénible et laborieux, énerve les forces de la femme et dérange souvent la secrétion du lait.

Symptomes. J'ai déjà rapporté dans la description de la fièvre puerpérale, les symptômes qui accompagnent cette maladie, mais il y en a deux principaux qui demandent une attention particulière. L'un est la diarrhée, qui se rencontre presque toujours dans cette fièvre, l'autre l'éruption miliaire, qui survient assez fréquemment.

La diarrhée peut être symptômatique ou critique.

Cette dernière est une évacuation modérée d'humeur laiteuse, qui survient au bout de quelques jours de maladie, et qui loin d'affoiblir la malade, paroît lui procurer du soulagement. Elle se reconnoît par une odeur fade et aigre, et par son peu de consistance. Il seroit imprudent de l'arrêter; seulement, si elle devenoit excessive et menaçoit de trop affoiblir, on travailleroit à la modérer. Au contraire, dans la diarrhée symptomatique, la malade a un flux excessif de matières séreuses et troubles, tantôt grises, tantôt brunes ou noirâtres, quelquefois glaireuses et un peu sanguinolentes, ce qui cependant n'est pas fréquent. Lorsque cette diarrhée survient, le lait se supprime tout-à-fait et les mamelles se sèchent, le ventre se tend et devient très-sensible au toucher, l'appétit manque totalement ainsi que le sommeil, les urines ne coulent qu'en petite quantité et déposent un sédiment souvent briqueté, enfin la malade éprouve une soif vive, et une chaleur brûlante à l'intérieur, tandis que ses extrémités sont fraîches, et le pouls devient de plu en plus précipité et ondulant, jusqu'à ce que la femme périsse. On voit combien cette espèce de diarrhée est dangereuse.

L'éruption miliaire, lorsqu'elle survient dans la fièvre puerpérale, n'est guère moins périlleuse. Tantôt symptomatique, elle peut dépendre d'un

régime ou d'un traitement chaud et incendiaire; tantôt critique, elle reconnoît pour cause un levain lymphatique épais et irritant, ou le lait devenu lui-même âcre, qui, après s'être mêlé avec la masse générale des humeurs, cherche à se déposer sur la peau. Alors le deuxième ou le troisième jour de la couche, lorsque la fièvre de lait survient, on observe que le pouls est plus fort et plus élevé qu'il ne doit être, que la peau est ardente, la tête douloureuse, avec un peu de délire, et que les suites de couche se suppriment ou du moins coulent en petite quantité. Au bout de vingt-quatre ou trente heures, il survient des picottemens par tout le corps, la peau devient rude et se couvre d'abord de petits points rouges, presque comme dans l'éruption de la petite vérole. Ces points s'élèvent, blanchissent et forment des pustules plus ou moins fortes, qui ensuite se sèchent et tombent en farines. Lorsque la maladie est bénigne, l'éruption finie, la fièvre et le mal de tête se dissipent, la peau s'amollit et devient souple, moite, et les urines auparavant crues, limpides et rares, déposent un sédiment et coulent plus abondamment. Mais souvent cette éruption ne se termine pas si heureusement, l'humeur ne se dépose qu'à demi sur la peau, quelquefois il y a dissolution dans les humeurs séreuses, sur-tout quand cette fièvre règne épidémiquement. Dans ce cas, les accidens, loin de diminuer, augmentent, et

souvent la matière de l'éruption en disparoissant, se porte sur quelque partie intérieure, et la femme périt.

DIAGNOSTIC. Il est aisé de reconnoître cette maladie aux signes que j'ai rapportés, mais il est plus difficile de distinguer ses différentes espèces et ses complications, ce qui est d'autant plus nécessaire, qu'elles exigent des traitemens différens. Il est vrai que la fièvre puerpérale putride est la plus fréquente et celle qui se rencontre ordinairement dans la pratique. Cependant l'inflammatoire s'observe aussi quelquefois. Mais la dureté et la force du pouls, la chaleur de la peau, la sécheresse de la langue, la rougeur des joues, le brillant des yeux la font reconnoître. Quant à celle qui devient chronique, on la distingue en ce que les accidens diminuent sensiblement, mais ne cessent pas tout-à-fait, et qu'en même temps il se forme en différentes parties des infiltrations et des engorgemens laiteux.

PRONOSTIC. Il y a peu de maladies où le pronostic soit aussi incertain que dans la fièvre puerpérale; aussi le médecin ne doit-il pas se presser de porter son jugement ni en bien ni en mal. Les crises, qui jugent cette maladie, se font soit par les excrétions ordinaires, telles que les diarrhées, les sueurs, les lochies, les urines, et

quelquefois l'expectoration, ce qui est plus rare; soit par des éruptions cutanées, comme la miliaire; soit enfin par des dépôts internes ou externes; mais ces crises sont difficiles et ne se font pas sans danger.

On peut concevoir de l'espérance, lorsque les selles sont bilieuses et laiteuses, que les sueurs ou moîteurs sont abondantes, continues et d'une odeur aigre, mais sur-tout quand on apperçoit le retour du lait aux seins, qui étoient auparavant vides. Ce dernier signe est un des meilleurs.

Lorsque les matières évacuées par la diarrhée sont d'un blanc jaunâtre, sans suppression totale des lochies et des urines, et qu'en même temps la malade a un peu de sommeil et de tranquillité, que son pouls est mollet, on peut regarder cette diarrhée comme favorable et critique.

Il en est de même de l'éruption miliaire, qui est tantôt générale et tantôt partielle, et dont les boutons sont souvent comme des grains de millet et quelquefois comme des vésicules plattes, ou comme de grosses pustules, principalement dans les plis des jointures. Si cette éruption se soutient, si elle est accompagnée de douces moîteurs, et qu'à mesure qu'elle se fait et se continue, les forces

et l'appétit renaissent, et le pouls devient plus souple et plus mollet, on doit la regarder comme critique et de bon augure.

Au contraire, ces deux symptômes sont purement symptomatiques, et on a lieu de juger que la maladie est compliquée de putridité, lorsque le troisième ou quatrième jour de la couche le lait ne monte pas aux mamelles, que la fièvre est violente avec des insomnies, des agitations et des anxiétés, que la malade éprouve des douleurs dans les hypocondres, et un tintement dans les oreilles, qu'elle ressent une douleur aiguë à la tête, et enfin lorsqu'il y a des disparates fréquentes, et un délire sourd et léger, de la gêne dans la respiration, et que la diarrhée s'y joint sans opérer aucun soulagement. Alors on doit former un pronostic fâcheux, et la malade ne tarde pas à périr.

Enfin ce qui annonce la mort prochaine est la tuméfaction considérable et sensible du ventre, un pouls fréquent et serratile, le visage décomposé, la sécheresse de la langue, le tremblement des mains, des lèvres et de la langue, la rougeur pourpre et livide des joues, et sur la fin la célérité et l'ondulation du pouls, signe certain des approches de la mort.

Ouverture des Cadavres. Si l'on ouvre les

cadavres des femmes mortes de la fièvre puerpérale, on trouve ordinairement dans le bas-ventre un épanchement de sérosité laiteuse, et des morceaux de lait caillé attachés à la surface des intestins, preuve certaine de la cause que nous avons assignée à cette maladie. Quelquefois on rencontre une pareille sérosité dans la poitrine, l'estomac, les intestins et la matrice. Souvent ces derniers viscères sont enflammés et même gangrênés, ce qui a trompé quelques médecins, qui ont regardé cette maladie plutôt comme inflammatoire que comme putride.

TRAITEMENT. Il n'est point question ici de cette fièvre de lait bénigne, qui survient ordinairement le troisième ou quatrième jour de la couche aux femmes qui ne nourrissent pas, et même assez souvent à celles qui nourrissent, lorsque leur lait est fort abondant. Cette fièvre a coutume de se terminer en vingt-quatre ou trente-six heures par des sueurs abondantes, et n'est accompagnée que de douleurs et de tension aux seins sans autres accidens, à moins que les femmes ne s'exposent au froid, ou ne commettent quelque erreur dans le régime, qui font prolonger cette fièvre et peuvent la faire dégénérer en fièvre puerpérale.

Mais dès que celle-ci s'annonce par les signes

décrits ci-dessus, il faut bien se garder de saigner malgré la fièvre, à moins qu'il n'y ait des symptômes bien marqués qui annoncent la pléthore et le caractère inflammatoire de la maladie, tels que le visage enflammé, le pouls dur, le mal de tête aigu. Encore dans ce cas faut-il être très-modéré sur la saignée, ne l'employer qu'avec circonspection et seulement au moment de l'invasion, et insister plutôt sur les délayans.

Si au contraire, ainsi qu'il arrive le plus souvent, il se joint à la fièvre puerpérale des signes de putridité, et qu'elle ne soit point inflammatoire, telle, en un mot, que celle que nous avons décrite plus haut, le premier et le principal moyen qu'il faille employer, est d'avoir recours à un vomitif qui puisse diriger le cours des humeurs du centre à la circonférence, rappeler le lait vers ses couloirs ou le porter à la peau, en sollicitant par ses secousses l'action des vaisseaux absorbans. Parmi les différens vomitifs, l'ipécacuanha est celui qui paroît mériter la préférence. Donné dès le moment de l'invasion de la maladie, il la termine souvent par une espèce de résolution. On ne peut déterminer sa dose qui doit varier suivant l'âge, les forces, la sensibilité et le tempérament des malades; mais il faut qu'il puisse produire des secousses et des vomissemens. On peut d'abord en donner une dose modérée, et si son effet n'est

pas suffisant, on réitérera et on appuiera par une seconde prise égale, ou moins considérable que la première.

Après l'effet de l'ipécacuanha on passera, suivant la méthode sage du feu Dr. Doulcet, à l'usage d'une potion composée d'huile d'amandes douces, édulcorée avec le sirop de guimauve, et animée de quelques grains de kermès minéral, plus ou moins suivant les évacuations. Le kermès étendu dans cette huile, qui calme l'irritation des intestins, passe dans les vaisseaux et pénètre dans tous les couloirs. Par son action sur l'estomac, il produit des nausées et des vomissemens, en agissant sur les intestins, il purge par bas, et en pénétrant dans les vaisseaux il excite la transpiration et les différentes secrétions. On soutient son action par des boissons animés avec l'oxymel soit simple, soit scillitique, que l'on varie suivant que la nature paroît affecter différentes excrétions. Si la crise se fait par les selles, on prescrit l'eau de graine de lin ou de tamarins; si elle se fait par les sueurs, on donne l'infusion de bourrache ou de fleurs de sureau, ou l'on ajoute à la potion huileuse de l'eau de fleurs d'oranges, ou même un peu d'eau de mélisse spiritueuse (n°. 23 *bis*, A). Souvent une très-petite quantité d'émétique en grand lavage, sollicite en même temps les selles et les sueurs.

Il arrive quelquefois que certaines malades ont une répugnance invincible pour l'huile, ou ne peuvent la supporter. Dans ce cas on peut étendre le kermès dans du sucre en poudre, de façon que chaque prise contienne un quart ou un sixième de grain, et on répète ces prises toutes les deux heures. On continue ce traitement jusqu'à ce que la fièvre et les accidens soient cessés.

Il ne reste à présent qu'à examiner quelques circonstances, qui demandent des attentions particulières.

1°. Certains auteurs ont proposé dans cette maladie l'application des vésicatoires. L'expérience a démontré qu'en général ils étoient peu utiles, à moins que le délire ne fît craindre un dépôt laiteux dans la tête.

2°. Si le dévoiement est trop excessif, et anéantit les forces de la malade, on aura recours à quelques prises de quinquina et de rhubarbe en poudre, ou bien on joindra du quinquina à la décoction de tamarins : mais on se gardera d'employer des opiatiques et des narcotiques, qui sont pernicieux dans cette fièvre. Quelques Médecins ont employé avec succès la simarouba dans ces diarrhées.

3°. Si la putridité est considérable et la prostration des forces excessive, le Dr. Doublet qui

a publié d'excellentes *Recherches* sur cette maladie, recommande l'usage d'une potion camphrée, dont il a éprouvé d'heureux succès, dans laquelle entrent le camphre, de doux calmans et de légers cordiaux, dont on donne quelques cuillerées de temps en temps (n°. 23 *bis* B).

4°. Enfin lors de l'éruption miliaire, si le ventre, et sur-tout la matrice sont souples et mollets, si la peau est humide et si l'éruption se fait bien, on doit se contenter d'aider la nature par des boissons qui portent légèrement à la peau, telles que l'infusion de bourrache et de fleurs de sureau avec l'oxymel simple. Alors la moîteur est continuelle, et il n'y a pas de diarrhée, le pouls est souple, seulement le visage est gonflé et luisant.

Tel est le traitement le plus sûr pour guérir cette fâcheuse maladie, méthode proposée par notre célèbre confrère le Docteur Doulcet, adoptée par la plupart des Médecins même des pays étrangers, et détaillée dans l'excellent ouvrage du savant Doublet notre confrère (*a*).

(*a*) Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale, par M. Doublet. Paris, Méquignon, 1791, in-12.

SECTION SECONDE.

Des Maladies inflammatoires.

On appelle maladies inflammatoires celles dans lesquelles quelque partie, soit extérieure, soit intérieure, est attaquée d'inflammation. Je n'entrerai point ici dans la théorie de l'inflammation; je n'examinerai point si elle est produite par l'amas et la congestion du sang dans les vaisseaux capillaires avec constriction et éréthisme de ces mêmes capillaires. Il nous suffit de rapporter les signes auxquels on la reconnoît. Ces signes sont la rougeur, la chaleur, la douleur et le gonflement ou la tension de la partie enflammée. Ces symptômes s'apperçoivent tous aisément, lorsque l'inflammation a son siége dans une partie extérieure exposée à la vue et au toucher; mais si elle attaque quelque partie intérieure, on ne peut voir ni le gonflement, ni la rougeur de cette partie, on ne peut juger de l'inflammation que par la douleur, la chaleur et la tension que ressent le malade dans la partie affectée, et par l'état de son pouls, qui ordinairement est fiévreux.

Cette inflammation peut avoir bien des degrés différens, depuis le simple engorgement inflammatoire et la phlogose, jusqu'au phlegmon, qui est le

plus haut et plus violent degré de l'inflammation.

Elle peut se terminer de différentes manières, 1°. par résolution, lorsque l'engorgement se dissipe par degrés, et que la matière qui le formoit est repompée par les vaisseaux; cette terminaison est la plus heureuse; 2°. par suppuration, lorsqu'il se forme un abcès; ce changement moins heureux que le premier, n'est pas cependant mortel, et le malade guérit quoique plus lentement, à moins que la partie affectée ne soit essentielle à la vie; 3°. par la gangrène, lorsque l'action vitale cesse dans l'endroit enflammé, d'où suit la mort du malade, si cette gangrène est à l'intérieur; 4°. enfin par endurcissement et squirrhe, lorsque les humeurs arrêtées s'épaississent dans les vaisseaux qui les contenoient, ce qui forme une maladie chronique.

Je ne parlerai ici que des inflammations internes, et je commencerai par l'érésipèle, qui a son siège dans la peau.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Érésipèle.

L'ÉRÉSIPÈLE est une inflammation locale de la peau, accompagnée d'une rougeur brillante et couleur de rose, qui disparoît en la comprimant pour

pour reparoître ensuite, et dans laquelle le malade ressent une douleur *âcre* et brûlante à l'endroit affecté. Quelquefois cette inflammation est si légère que le malade n'a point de fièvre, ou n'en a que très-peu; d'autres fois au contraire elle est très-grave, principalement quand elle a son siége au visage ou au col. Pour lors la sérosité bilieuse qui cause cette maladie, est si âcre, que non-seulement la fièvre est vive, mais qu'il s'élève sur la peau, des cloches, de petites vessies remplies d'une liqueur visqueuse, qui, en se séchant, tombent en écailles, ou forment quelques croûtes. Cette humeur est même si caustique, qu'elle cautérise quelquefois la peau, et que l'érésipèle dégénère en gangrène.

Quand cette maladie n'attaque que les membres, comme le bras ou la jambe, et que les accidens qui l'accompagnent ne sont pas violens, elle est plus douloureuse que dangereuse, et elle guérit aisément au bout de huit ou neuf jours. Mais elle est sujette à revenir; il n'y a pas d'humeur plus mobile, et j'ai connu des personnes, principalement d'un tempérament bilieux, qui étoient attaqués d'érésipèle deux ou trois fois par an.

Pronostic. L'érésipèle n'est pas exempt de danger quand la fièvre est forte, quand les accidens sont graves, lorsque la peau est couverte de beaucoup de vésicules, ou qu'il attaque une partie sensible et glanduleuse, telle que le sein chez les femmes. Mais lorsque l'érésipèle se porte au col

ou au visage, le danger est encore plus grand; et quelquefois le malade périt. Alors il se trouve suffoqué, son visage se gonfle, ses yeux se ferment, il éprouve une douleur de tête considérable, qui tantôt se change en assoupissement ou bien est suivie de délire. Souvent l'humeur se promène et attaque successivement toutes les parties de la tête. Après avoir commencé par un côté, elle gagne l'autre par degré, jusqu'à ce qu'elle ait fait tout le tour de la tête, et alors la maladie dure beaucoup plus long-temps.

Il paroît que l'érésipèle dépend principalement de l'âcreté de la bile. Aussi est-il plus ordinaire aux tempéramens bilieux et plus commun pendant les chaleurs de l'été. En général, les gens âgés ont plus de peine à en guérir.

TRAITEMENT. Le traitement de l'érésipèle renferme deux parties, le traitement interne et le traitement externe.

Quant au premier, si le mal est léger, on pourra se dispenser de la saignée et se contenter de mettre le malade au régime : s'il a de la fièvre, il ne prendra que des bouillons de veau ou de poulet; s'il n'en a pas, on peut lui accorder quelques légumes, mais on évitera la viande. On aura soin de vider au commencement les premières voies par le moyen de l'émétique, et on entretiendra la liberté du ventre en donnant tous les jours des lavemens; enfin, quand la maladie sera sur son déclin, on purgera une couple de fois, et pendant tout le

cours de la maladie, le malade boira abondamment une infusion de fleurs de sureau.

Mais si le mal est vif, si la fièvre est forte, si les accidens sont graves, il faudra saigner une ou deux fois ; et si le siége de l'érésipèle est à la tête, on fera les saignées du pied. Ensuite on donnera l'émétique, et tous les jours des lavemens, qu'on rendra laxatifs en employant la décoction de mercuriale, et y ajoutant un gros de crystal minéral. La boisson sera une infusion de feuilles de bourrache et de fleurs de sureau, ou même une décoction de racines de scorsonère, de persil, de bardane, qu'on rendra diurétiques et laxatives, en faisant fondre sur chaque pinte un scrupule de nitre et un gros ou deux de crême de tartre, ou même l'aiguisant d'un grain de tartre émétique par chaque pinte. Dès que la maladie commencera à décliner, on purgera tous les deux jours, continuant les lavemens les jours d'intervalle.

Dans cette position, lorsque l'érésipèle est à la tête, il est nécessaire d'employer les bains des jambes, pour attirer l'humeur vers le bas et la détourner de la tête, et même s'il y a délire ou assoupissement on appliquera des vésicatoires aux jambes. Ces derniers sont aussi absolument nécessaires, si, comme il arrive quelquefois, l'érésipèle disparoît tout-à-coup, et que l'humeur rentrant, menace de se porter sur quelque partie intérieure.

Pour ce qui regarde le traitement externe, il faut éviter les topiques gras et onctueux, les

emplâtres, les pomades, les cérats, qui bouchent les pores, et qui tournant aisément à la rancidité, deviennent irritans. Il y a même des personnes dont la peau est si délicate, qu'elles ne peuvent appliquer sur leur peau aucun emplâtre ou quelque autre corps gras, sans qu'il leur survienne un érésipèle. Les émolliens et les mucilagineux, le cataplasme de mie de pain et de lait ne conviennent guère plus, ils relâchent trop les fibres de la peau et retardent la résolution. Enfin, les répercussifs, tels que l'eau de joubarbe, de morelle et l'extrait de saturne, qu'on emploie aujourd'hui trop indistinctement, sont très-dangereux; ils empêchent la résolution de l'humeur. Les seuls topiques qu'on doive employer au commencement et dans le cours de la maladie, sont les fomentations résolutives, la décoction de fleurs de mélilot, de camomille, de sureau, etc; on en humectera souvent la partie ériéspélateuse; et sur la fin de la maladie, quand la résolution commence à se faire, on l'aidera et on l'accélérera en mêlant à ces mêmes fomentations quelques résolutifs spiritueux, le vin, l'eau vulnéraire, même de l'eau-de-vie camphrée ou un peu d'esprit-de-vin. Il faut que ces fomentations ne soient pas trop chaudes, mais seulement tièdes.

CHAPITRE SECOND.

De l'Ophtalmie, ou Inflammation des yeux.

DESCRIPTION *de la Maladie.* Dans l'ophtalmie les vaisseaux sanguins de l'œil sont engorgés, l'œil est gonflé, la conjonctive ou le blanc des yeux est d'un rouge plus ou moins vif, le malade y ressent de la douleur et de la chaleur, il ne peut supporter la lumière, ses yeux pleurent, et souvent, sur-tout le matin, ses paupières sont collées l'une à l'autre. Si le mal dure quelque temps, il gagne les paupières qui deviennent aussi rouges et gonflées. Enfin, quand l'inflammation est portée à un degré considérable, la conjonctive s'élève et se gonfle extraordinairement, tandis que la cornée transparente l'est moins, ensorte que cette dernière forme une espèce de cavité au milieu de l'œil. Cet état est quelquefois sans fièvre, d'autres fois il y en a plus ou moins.

La plupart des auteurs mettent le siége de cette maladie dans la conjonctive, dont les vaisseaux lymphatiques engorgés de sang paroissent alors, disent-ils, rouges. Mais cette membrane mince n'a point de vaisseaux au moins sensibles. Ce sont ceux du tissu cellulaire, qui est au-dessous d'elle, qui paroissent à travers cette membrane transparente.

Cette maladie est la suite de tout ce qui peut

irriter l'œil : un coup, un corps étranger introduit dans l'œil, la poussière, la fumée peuvent la produire. Quelquefois elle dépend de l'âcreté du sang et des humeurs ; d'autre fois d'un vice écrouelleux, dartreux, et assez souvent elle survient après une gonorrhée imprudemment supprimée.

Les enfans et les gens âgés y sont plus sujets que les adultes. Chez les premiers elle est assez fréquemment suivie de taies, ou bien elle rend les enfans louches : elle est plus fâcheuse encore chez les vieillards, auxquels elle fait quelquefois perdre la vue.

TRAITEMENT. Quoique l'inflammation des yeux ne soit pas mortelle, cependant comme elle attaque une partie bien délicate et bien nécessaire, et qu'elle peut être suivie d'accidens désagréables et fâcheux, on ne peut y apporter trop tôt remède. Ainsi on commencera par saigner du bras, puis du pied ; et si le mal est grave on fera succéder la saignée de la jugulaire, et on finira par appliquer quelques sangsues autour des paupières. Ces saignées seront plus ou moins répétées suivant le degré de la maladie, et suivant l'âge, la force et le tempérament du malade qu'il ne faut pas cependant trop affoiblir pour ne pas relâcher les vaisseaux et leur faire perdre la force et le ton nécessaires pour opérer la résolution dans une partie aussi délicate. Il en est de même des boissons, qui, dans le commencement, doivent être adoucissantes et rafraîchissantes, mais qu'il faut donner fréquemment

et à petits coups pour ne pas affoiblir et relâcher l'estomac. On fera donc user au malade ou de petit-lait, ou d'une limonade légère, ou d'une décoction de racines de guimauve, de nénuphar, etc; en un mot, des mêmes tisannes que nous avons conseillées dans les fièvres aiguës. Le régime doit être pareillement adoucissant et plus ou moins strict, suivant le degré de la maladie.

En même temps on prescrira des lavemens légèrement laxatifs, qui sont d'autant plus indiqués, que souvent la nature seule guérit l'ophtalmie par le moyen d'un cours de ventre. Les demi-bains, les bains des jambes et tout ce qui peut attirer le sang vers le bas ne sont pas moins utiles. Enfin, si le malade est sujet au flux hémorrhoïdal, il sera bon d'appliquer quelques sangsues au fondement. Quant à l'émétique il est dangereux dans cette maladie, et l'on ne doit même en venir aux purgatifs que lorsque l'inflammation est totalement calmée, sans quoi on risque de la réveiller et de la ranimer.

A ce traitement interne on doit joindre l'usage des topiques. Ces topiques, connus sous le nom de collyres, et dont on se sert pour bassiner les yeux, doivent varier suivant les différens temps de la maladie. Dans tout le commencement, lorsque l'inflammation n'est pas encore formée, on doit la prévenir par l'usage des collyres répercussifs, tels que l'eau froide, l'eau de plantain, de laitue, de pourpier, l'eau rose, le petit-lait, la décoction de

graine de plantain, un blanc d'œuf battu dans l'eau rose, etc. (nº. 24). Ces collyres s'appliqueront toujours froids. Mais lorsque l'inflammation est formée, et qu'elle est dans sa force; on ne doit se servir que de topiques émolliens, tels que la décoction de racines de guimauve, de feuilles de mauve, le mucilage de graine de lin ou de coings, la moëlle de casse, ou simplement la pulpe de pommes cuites. Enfin, quand l'inflammation commence à diminuer, on rendra les collyres ci-dessus un peu résolutifs, en y ajoutant une très-petite quantité de sucre de saturne, quelques grains de sel ammoniac, ou simplement quelques gouttes d'eau-de-vie, ou d'esprit-de-vin, (nº. 25).

CHAPITRE TROISIÈME.

De la Frénésie, ou Inflammation du cerveau et de ses méninges.

DESCRIPTION *de la Frénésie.* La frénésie est une des maladies les plus terribles; heureusement elle n'est pas commune. Dans cet état les malades ont un délire continuel et furieux avec une fièvre des plus aiguës, leur pouls est dur et serré et leur peau est ardente. Entièrement privés de raison, ils sont violens et furieux, leurs yeux sont fixes et brillans comme ceux d'un homme en colère, les

muscles de leur visage et de tout leur corps sont dans une agitation et une convulsion perpétuelles, ils ne reconnoissent personne, et dans leur fureur ils frappent et brisent tout ce qu'ils rencontrent. Cet état diffère de la manie ou folie, en ce qu'il est toujours accompagné d'une fièvre très-vive, qui manque absolument dans la manie.

La frénésie, telle que nous venons de la dépeindre, dépend de l'inflammation du cerveau, et sur-tout de ses membranes, comme le prouve l'ouverture des cadavres; mais quelquefois elle peut être symptomatique et accompagner l'inflammation de quelque viscère ou la fièvre ardente. On a donné à cette dernière espèce le nom de *parafrénésie*.

Diagnostic. Dans la frénésie le ventre est resserré, les urines d'abord crues et limpides, deviennent ensuite rouges et enflammées, et coulent en petite quantité, la peau est aride et brûlante, la langue sèche et noire, souvent il survient des hémorrhagies, soit par le nez, soit par les vaisseaux hémorrhoïdaux, crise heureuse et salutaire si elle est un peu abondante. Mais les signes les plus caractéristiques de cette maladie sont, 1°. le changement du pouls, qui de serré et fréquent qu'il étoit, devient tout-à-coup grand, dur et lent; 2°. la respiration lente et profonde.

Pronostic. Cette maladie est très-dangereuse, presque toujours mortelle, et fait ordinairement périr les malades le troisième, cinquième ou septième jour; s'ils passent ce dernier terme on

peut avoir quelque espérance. Outre les hémorrhagies qui sont d'un bon augure, comme je l'ai dit, la diarrhée, quand elle n'est pas trop forte, est encore une crise salutaire, ainsi qu'une métastase de l'humeur, qui du cerveau se porte sur quelque partie moins essentielle à la vie, à moins que ce ne soit sur le col, car alors l'engorgement du cerveau augmente loin de diminuer.

TRAITEMENT. La frénésie est une inflammation d'une partie bien essentielle à la vie, accompagnée d'une fièvre vive qui tue souvent le malade en peu de jours. Il faut donc employer promptement les remèdes propres à combattre la fièvre et l'inflammation. Ainsi on prescrira d'abord la diète la plus sévère, on ne donnera pour nourriture qu'une décoction d'orge, ou une eau de poulet très-légère et émulsionnée, et pour boisson une eau de chiendent nitrée, ou une décoction de plantes aigrelettes, telles que l'oseille, l'alléluya, etc. Lorsque la chaleur est vive et ardente, on peut employer les sucs de citron, de groseille, d'épine-vinette, et même quelques gouttes d'acides minéraux dans les boissons; mais si les spasmes et les convulsions sont considérables, il vaut mieux éviter les acides.

Quant aux remèdes, la saignée est très-indiquée dans cette maladie. On commence par une saignée du bras, puis on passe promptement aux saignées du pied plus ou moins répétées, suivant leur effet et le degré de force de la maladie, et enfin à la

saignée de la jugulaire lorsque la frénésie est sur son déclin. Les sangsues, posées au fondement, sont aussi très-utiles dans ce même cas. En même temps, après quelques saignées, on videra les premières voies par des minoratifs doux, tels que la manne, la casse, les tamarins, le jus de pruneaux, le petit-lait. Rarement l'émétique convient-il : les secousses qu'il excite font encore porter le sang à la tête ; on ne peut l'employer que lorsque la langue est fort chargée ou qu'il y a de l'assoupissement. Mais les lavemens répétés sont très-utiles, ainsi que les fomentations des parties inférieures, les bains des jambes, les demi-bains. Quant aux bains ils pourroient faire refluer le sang à la tête. Les narcotiques ne conviennent nullement dans cette maladie, ils sont même très-dangereux. Ainsi, lorsque l'agitation est violente, il vaut mieux chercher à la calmer par l'usage du nitre, du sel sédatif, de la poudre tempérante, de la liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, quoique ces remèdes soient moins efficaces que les saignées répétées. Les vésicatoires ne sont pas plus avantageux, ils irritent le genre nerveux ; on ne doit donc en faire aucun usage, à moins que le malade ne tombe dans l'assoupissement, quoi qu'en disent quelques médecins anglois, qui ont osé couvrir d'un grand vésicatoire toute la tête des frénétiques.

Je ne dis rien ici de quelques topiques accrédités parmi le peuple, tels que les cataplasmes, les animaux vivans appliqués sur la tête. Quoique

ces topiques ne puissent produire aucun effet, comme ils ne peuvent faire de mal, on peut les permettre pour contenter les assistans.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'Angine, ou Mal de Gorge.

DESCRIPTION de la Maladie. Le mal de gorge ou angine est cette inflammation de la gorge, dans laquelle le malade a de la peine à avaler ou à respirer, et quelquefois l'une et l'autre en même temps. Cette difficulté, lorsqu'elle est considérable, est accompagnée d'une fièvre aiguë, du gonflement et de la rougeur du visage, et d'autres symptômes effrayans.

On voit par ce détail, que le mal de gorge peut varier beaucoup, tant pour le siége de la maladie, que pour ses différens degrés depuis le plus léger engorgement, jusqu'à l'*esquinancie* ou l'inflammation la plus violente de cette partie. Tantôt c'est le larinx seul qui est enflammé, et pour lors le malade ne respire qu'avec la plus grande difficulté, tandis qu'il avale aisément. D'autres fois le pharinx seul est attaqué, et il est impossible d'avaler, sans que pour cela la respiration soit gênée; mais plus souvent l'une et l'autre partie souffre également, à cause du voisinage, et il y a difficulté d'avaler et de respirer. Alors l'esquinancie est des plus violentes

et des plus dangereuses : le malade étouffe, il est prêt à étrangler ; il ne peut avaler principalement les liquides qui reviennent par le nez, son visage est rouge et gonflé, ses yeux sont bouffis et saillans, sa voix est glapissante et entrecoupée, il éprouve une toux fréquente et importune ; et tous les symptômes de l'inflammation, tels que la fièvre vive, le pouls fréquent et serré, la chaleur de la peau, la soif, la sécheresse de la langue, l'ardeur et le feu des urines sont portés au plus haut degré. Quelquefois le mal se porte à l'extérieur, le col se gonfle et rougit, ce qui soulage les malades. D'autres fois au contraire il se fait une métastase de l'humeur vers la tête ou la poitrine, accident très-dangereux, qui est suivi de frénésie ou de péripneumonie. Telle est l'esquinancie portée au dernier degré, qui quelquefois fait promptement périr les malades.

Heureusement les maux de gorge ne sont pas tous aussi violens. Plus souvent l'engorgement est plus lympathique qu'inflammatoire, et a pour lors son siége dans les amygdales, la luette, le voile du palais, et les parties de l'arrière-bouche, ce qui forme l'angine bâtarde. Dans cette espèce, la déglutition se fait difficilement, mais la respiration est plus libre, le visage est gonflé, mais moins rouge que dans la véritable angine ; la fièvre est moindre, sur-tout le matin, mais elle redouble les soirs ; en un mot tous les accidens sont moins violens que dans l'autre espèce. Mais un symptôme

particulier de ce mal de gorge est une salivation visqueuse, qui gêne le malade, et l'oblige de cracher fréquemment. Cette dernière espèce tantôt se dissipe par la résolution, tantôt et plus souvent par un abcès, qui se forme sur l'une ou l'autre des amygdales, qui d'autres fois restent dures et squirrheuses. Les personnes qui sont dans ce dernier cas, sont sujettes aux maux de gorge, qui leur reviennent assez fréquemment.

TRAITEMENT. Comme l'angine peut être inflammatoire ou lymphatique, vraie ou fausse, nous commencerons par le traitement de l'angine inflammatoire ou véritable, soit qu'elle soit seule, soit qu'elle soit compliquée avec l'autre espèce, sur laquelle nous dirons ensuite quelque chose.

L'angine inflammatoire étant une maladie très-vive, qui parcourt promptement ses périodes, et qui peut faire périr en peu de jours les malades, s'il est un traitement où l'on doive apporter de prompts secours, c'est dans celui de l'esquinancie. Ainsi on commencera par mettre le malade à la diète la plus sévère : on ne le nourrira qu'avec l'eau de veau ou de poulet, qu'on peut émulsionner, et on interdira toute espèce de bouillon à la viande. Sa boisson sera une infusion de fleurs béchiques émollientes, telles que les fleurs de violette, de mauve, de bouillon-blanc, ou bien un amandé très-clair. Le malade n'en boira que peu à la fois, mais très-fréquemment. Les boissons acides ni le nitre ne conviennent pas dans cette maladie ; les premières

irritent la gorge déjà malade, et le dernier peut devenir répercussif. On peut aussi, pour toute boisson, donner le petit-lait, soit seul, soit émulsionné, ou coupé d'une légère eau d'orge ou de riz.

Après avoir établi le régime, on fera dès le premier jour trois ou quatre saignées, d'abord du bras, puis du pied, et même on pourra faire suivre une saignée de la jugulaire, si le mal est vif. Les saignées faites on videra les premières voies avec un purgatif un peu actif, qu'on fera précéder d'un vomitif, s'il y a beaucoup d'humeurs et que la langue soit chargée. Mais comme la secousse de ce remède irrite toujours un peu, on donnera le même jour le soir un léger calmant, comme deux ou trois gros de diacode, dont ensuite l'usage doit être interdit dans le cours de la maladie. Du reste, on aura soin d'entretenir toujours la liberté du ventre, en donnant tous les jours un lavement légèrement purgatif. On peut le faire avec la décoction de son ou de graine de lin, y délayant une once de lénitif fin, avec un gros de crystal minéral. Une autre précaution qui n'est pas moins avantageuse, c'est de faire prendre tous les jours un bain des jambes dans l'eau chaude.

A l'usage de ces remèdes, on joindra celui des gargarismes. Mais le malade ne fera que s'en humecter le gosier sans faire de mouvement du pharinx, dont les secousses pourroient augmenter l'inflammation. On les composera avec le petit-lait, la décoction de figues grasses dans le lait, et ce n'est

que sur le déclin de l'inflammation, qu'on les rendra résolutifs en les composant avec la décoction de mélilot, de camomille et de pervenche, ou bien avec la décoction d'orge et le miel rosat. Si l'ardeur et la sécheresse de la bouche tourmentent le malade, il peut humecter fréquemment sa langue avec du petit-lait, ou un peu de syrop de guimauve, ou tenir dans sa bouche des tablettes de guimauve ; mais il évitera les sirops acides, surtout si l'inflammation est considérable.

En même temps qu'on travaillera à combattre la maladie par ces remèdes internes, on emploiera à l'extérieur les cataplasmes que l'on appliquera sur le col. Dans le commencement et pendant le fort de la maladie, ces cataplasmes seront composés de mie de pain et de lait avec du jaune d'œuf, et de pulpes d'herbes émollientes. Vers le déclin on les rendra plus résolutifs avec la farine de fêves, ou les quatre farines résolutives. Le nid d'hirondelle, l'herbe-à-robert, et autres topiques vantés dans cette maladie, ont en général plus de réputation que de vertus. Mais un remède qui m'a bien réussi après les saignées faites, ce sont des frictions sur le col avec le savon volatil, composé d'huile d'amandes douces, et un huitième d'esprit volatil de sel ammoniac. Ce topique en petite quantité accélère la résolution, et attire au dehors l'humeur qui est sur la gorge.

Une dernière et nécessaire observation, c'est d'éviter l'usage des narcotiques dans l'esquinancie,

quelques douleurs qu'éprouve le malade. La maladie terminée, on aura l'attention de purger plusieurs fois.

Dans les maux de gorge légers, qui n'attaquent que les amygdales, la luette et le voile du palais, et qui sont moins inflammatoires que lymphatiques, ce qui forme l'angine bâtarde, comme le mal est plus léger, moins dangereux, et que les progrès n'en sont pas si prompts, le traitement peut être moins actif et moins précipité. Ainsi on se contentera de faire une ou deux saignées, et même, si la fièvre est très-légère, on pourra quelquefois s'en dispenser : on tiendra seulement le malade à la diète, on lui donnera les mêmes boissons proposées ci-dessus, et on entretiendra la liberté du ventre par les lavemens. Mais c'est dans cette espèce que les gargarismes sont les plus nécessaires et les plus utiles. Dans l'esquinancie inflammatoire et véritable, où le siége de la maladie est au larinx ou au pharinx, les gargarismes ont peine à parvenir jusqu'à l'endroit affecté; dans l'angine bâtarde ce sont les amygdales, la luette, etc., qui sont enflammées, et les gargarismes lavent et humectent toutes ces parties. On aura donc soin de faire gargariser fréquemment le malade. Cependant, malgré toutes ces attentions, cette espèce d'angine est plus sujette que l'autre à tourner en suppuration, il se forme des abcès ordinairement sur l'une ou l'autre amygdale, quelquefois sur toutes les deux, que leur blancheur fait reconnoître, et qui

s'apperçoivent à la vue. Ces abcès percent assez souvent d'eux-mêmes dans quelque effort de toux, ou bien en les touchant ; d'autres fois on est obligé de les ouvrir avec la pointe de la lancette, et il en sort une abondance de pus épais, et de mauvaise odeur. C'est pour lors que le malade est obligé de se gargariser souvent avec la décoction d'orge et le miel rosat ; mais il faut éviter les injections, qui poussées au fond de la gorge pourroient faire tousser. Du reste, le traitement de l'angine bâtarde est le même que celui de la véritable esquinancie, mais modifié et mitigé.

Il me reste une observation à faire : c'est que quelquefois dans ces maux de gorge, il se forme des suppurations dans des endroits autres que les amygdales, et qu'il est impossible de découvrir à la vue. On peut soupçonner ces sortes d'abcès, lorsque la fièvre et ses accidens diminuent, mais sans cesser tout-à-fait, qu'il reste des douleurs moins lancinantes, mais sourdes, des frissonnemens, et un goût désagréable dans la bouche. Alors quand on pense que l'abcès est mûr, il faut l'aider à s'ouvrir par les secousses de l'émétique en faisant vomir le malade, ou bien on introduit dans la gorge une petite bougie, ou un petit bâton flexible enduit d'huile rosat, ce qui aide la rupture de l'abcès. Dans ce cas le peuple se sert quelquefois avec succès d'un poireau, dont on a ôté avec soin les racines, et qu'on introduit après l'avoir trempé dans l'huile.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Du Mal de Gorge gangréneux.

QUOIQUE le mal de gorge gangréneux ne soit pas heureusement une maladie bien commune, ni fréquente dans ce pays-ci, cependant comme il a régné quelquefois épidémiquement, j'ai cru devoir en faire mention, dans le cas où il reparoîtroit. Cette espèce de mal de gorge attaque préférablement les enfans avant l'âge de puberté, les filles plutôt que les garçons, et parmi celles-là les enfans foibles et délicats.

DESCRIPTION de la Maladie. Lorsque cette maladie commence on ressent d'abord des alternatives de froid et de chaleur, jusqu'à ce que la fièvre s'établisse; mais malgré la chaleur de la fièvre le pouls reste petit, vif, sautillant, sans être dur, les urines sont claires et pâles, et les malades sont tourmentés par le vomissement ou la diarrhée, quelquefois ils éprouvent tous les deux ensemble. On sent une légère douleur à la gorge, une espèce de roideur dans le col; et si on examine l'intérieur du gosier, la luette et les amygdales paroissent gonflées et sont d'un rouge vif.

Ce premier état dure vingt-quatre heures ou deux jours au plus; pour lors le vomissement ou

la diarrhée cessent, mais le visage, le col, la poitrine, et les mains se gonflent et prennent une couleur rouge comme érésipélateuse, ou bien il se fait sur ces parties une éruption de petits boutons rouges: le mal-aise, l'abattement et la fièvre augmentent avec des redoublemens le soir sans que le pouls soit dur; la luette ou l'une des amygdales se couvre d'une tache blanche ou cendrée semblable à une aphte plate. Cette espèce d'aphte s'étendant gagne par degrés les parties voisines et l'intérieur des joues, et même elle se propage d'un côté jusqu'au larynx ou au pharynx, et de l'autre jusqu'à la membrane pituitaire. Alors la respiration est difficile, la voix devient rauque et enrouée, la peau est sèche et brûlante, les urines sont crues et limpides, et la bouche des malades exhale une odeur fétide insupportable.

Petit à petit cette escarre qui garnit la gorge s'épaissit, elle vacille, une partie tombe, tandis qu'en-dessous il s'en forme de nouvelles. Alors il coule par le nez quelques gouttes de sang, les malades crachent des matières muqueuses, purulentes, de mauvaise odeur, souvent sanguinolentes, et leurs narines enflammées laissent couler une sérosité âcre qui excorie le nez, les joues et même les mains des enfans. Si malheureusement ils avalent cette humeur âcre, elle corrode les intestins, excite des tranchées suivies de dyssenterie, et même excorie les fesses et le tour du fondement. Si au contraire l'humeur se porte du côté de la trachée-artère,

trachée-artère, elle attaque le poumon et amène la frénésie.

Les malades périssent de cette maladie le septième ou neuvième jour, rarement le cinquième. Lorsqu'ils guérissent, la crise de la maladie se fait par une diarrhée légère et par l'éruption érésypélateuse dont nous avons parlé, et qui paroît dès le troisième ou quatrième jour de la maladie; les escarres de la gorge se détachent sans qu'il en reparoisse beaucoup de nouveaux, et le malade entre en convalescense. Mais sa convalescence est longue, et pendant très-long-temps il ressent de la foiblesse.

Cette maladie paroît contagieuse, et lorsqu'elle prend dans un endroit où beaucoup d'enfans sont rassemblés, elle en attaque un grand nombre. Elle commence avec des symptômes qui paroissent annoncer un caractère inflammatoire; mais les accidens qui l'accompagnent démontrent tous qu'elle dépend de putridité et de décomposition des humeurs, ainsi que de l'atonie des parties solides. Aussi arrive-t-elle principalement lorsqu'à un hiver doux et humide succède un printemps froid et sec.

Il est difficile de reconnoître cette espèce de mal de gorge au moment de son invasion; mais dès le deuxième ou troisième jour les vomissemens, la diarrhée, et sur-tout la rougeur et le gonflement du col, et les gouttes de sang que rend le malade par le nez la font reconnoître. Lorsqu'on apperçoit les escarres, et que la bouche répand une mauvaise odeur, il n'y a plus de doute.

TRAITEMENT. Le mal de gorge sembleroit indiquer la saignée, mais l'état de putridité et de décomposition des humeurs, que démontrent les accidens qui accompagnent la maladie, font voir que loin d'être utile elle ne peut être que dangereuse : ainsi on évitera de saigner les malades. Les purgatifs ne conviennent pas davantage dans le commencement de la maladie, ils ne sont bons que sur la fin, donnés plutôt, ils diminueroient les forces de la nature et amèneroient la diarrhée, symptôme toujours dangereux dans cette maladie. Mais un remède essentiel, c'est un vomitif. Ainsi on fera vomir les malades, soit avec l'oxymel scillitique, soit avec le tartre stibié, soit avec l'ipécacuanha. En même temps on donnera quelques lavemens avec le lait, le sel et la cassonade, à moins que le ventre ne soit déjà un peu lâche; car dans ce cas il faut s'abstenir d'en donner. On prescrira un régime humectant et anti-putride. Les bouillons seront composés de veau ou de volaille, avec l'oseille, le pourpier, la chicorée, l'alléluya, etc. Pour boisson on donnera soit du thé, soit une décoction d'orge, soit une infusion de fleurs de sureau ou de camomille, et on y délayera quelque syrop acide, comme de limon, de groseille, d'épine-vinette, ou même de vinaigre. Enfin on peut faire usage d'une mixture saline, composée de suc de citron et de sel volatil de corne de cerf, qu'on étendra dans de l'eau de chardon-bénit ou de scabieuse, pour en donner de temps en

temps une cuillerée (n°. 26). Le régime ainsi établi, on appliquera un ou deux vésicatoires aux jambes, et on aura soin que le malade ne s'expose pas à l'air, sans cependant que la température de sa chambre soit trop chaude.

Il sembleroit que les sudorifiques seroient indiqués dans cette maladie, et quelques auteurs en effet les conseillent. Mais l'expérience a prouvé qu'ils sont trop actifs, et que souvent ils nuisent. Un remède qui réussit beaucoup mieux, c'est le camphre, qu'il faut donner dissous dans le jaune d'œuf, et non pas dans l'huile, de peur que celle-ci n'attire le dévoiement, qui passé le premier jour de la maladie, est dangereux dans ce mal de gorge. On étend le camphre ainsi dissout dans suffisante quantité d'eau distillée, ensorte que chaque prise de cette potion contienne un ou deux grains de camphre (n°. 27). Si malgré ces précautions il survenoit de la diarrhée, on tâcheroit de l'arrêter par l'usage de quelques cordiaux astringens. Le plus simple et le meilleur de tous pour les campagnes, est le diascordium ou la thériaque délayés dans du vin. La maladie une fois terminée, on finira par purger plusieurs fois les malades.

Tel est le plan de traitement qu'on doit observer dans cette maladie par rapport aux remèdes internes. Quant à l'extérieur on emploiera fréquemment les gargarismes. Il faut les composer avec la décoction d'orge et les syrops acides de cassis, de mûres, de limon, et même le jus de citron, et sur-tout

y ajouter le camphre dissous dans un peu d'esprit-de-vin (n°. 28). On appliquera aussi sur le col des cataplasmes un peu âcres et actifs, qui puissent attirer l'humeur au-dehors ; on peut les faire avec les farines résolutives, auxquelles on joindra la graine de moutarde.

Pour ce qui regarde le traitement local des escarres, qui se forment dans l'intérieur de la gorge, quelques auteurs ont proposé de les scarifier. Mais, comme l'ont judicieusement remarqué nombre d'autres, ces scarifications sont dangereuses en attirant une inflammation. Il vaut mieux se contenter de les toucher légèrement avec un pinceau trempé dans un mélange d'esprit-de-vin et de sel ammoniac, ou dans une teinture de myrrhe et d'aloës, et ensuite attendre qu'elles se détachent d'elles-mêmes.

Enfin, s'il survient des hémorrhagies un peu fortes par le nez, la bouche, etc., ainsi qu'il arrive quelquefois, il faût travailler à arrêter promptement ce dangereux accident, non par des saignées, mais par le moyen des topiques astringens, tels que l'oxycrat, qu'on emploiera en gargarisme ou qu'on fera attirer par le nez ; et si cela ne suffit pas, on aura recours à quelques prises d'une forte décoction de quinquina, l'un des plus puissans anti-putrides astringens.

CHAPITRE SIXIÈME.

Du Coryza, ou Rhume de cerveau.

DESCRIPTION *du Coryza.* Ce qu'on appelle improprement rhume de cerveau, est un engorgement plus ou moins catarral, ou inflammatoire de la membrane pituitaire, qui garnit tout l'intérieur du nez et de ses sinus tant frontaux que maxillaires. Lorsque cette maladie commence, surtout si cet engorgement est un peu inflammatoire, le malade ressent une douleur assez vive au front au-dessus des sourcils, et ses narines sont sèches, douloureuses et comme bouchées, il a de la peine à respirer par le nez. Bientôt après survient par les narines un écoulement d'une eau limpide et âcre, qui irrite et semble ronger le bord des narines et la lèvre supérieure. Sur la fin de la maladie cette matière s'épaissit, devient moins corrosive, et le malade est obligé de se moucher souvent. Tant que dure ce rhume on perd totalement l'odorat et même le goût, ou du moins on est dégoûté et sans appétit. Telle est cette maladie, qui dure ordinairement cinq à six jours plus ou moins, et qui, sans être dangereuse, ne laisse pas que d'incommoder, et qui est accompagnée pendant son cours, de pesanteur de tête, d'un peu de chaleur et de courbature par tout le corps, et même d'un

léger ressentiment de fièvre, lorsqu'elle est uu peu vive.

Le rhume de cerveau est toujours la suite de suppression de transpiration. On en est attaqué lorsqu'ayant chaud on s'expose à un air froid; lorsqu'on passe subitement à l'air en sortant d'un appartement fort chaud. C'est par la même raison que cette maladie est plus fréquente l'hiver et dans les saisons où la température du temps est variable, comme dans le commencement du printemps et la fin de l'automne. Enfin, les personnes délicates et cacochymes y sont plus sujettes que les autres, et elle devient, pour ainsi dire, habituelle chez elles : mais alors l'engorgement est plus catarral qu'inflammatoire, et le rhume de cerveau de ces gens catarreux est en général moins fatigant et moins douloureux.

Traitement. Quelquefois le rhume de cerveau est léger, sans fièvre, et c'est plutôt une incommodité qu'une maladie. Dans ce cas il suffit de tenir un régime un peu plus strict qu'à l'ordinaire, de manger moins, d'user d'alimens légers, et de faire usage d'une boisson un peu diaphorétique, telle qu'une infusion de fleurs de sureau avec le miel. On peut même faire quelque exercice pour provoquer la transpiration, évitant seulement de respirer un air froid. J'ai guéri nombre de ces maladies par ces légères précautions, et en donnant le soir, la digestion étant finie, un léger calmant de trois ou quatre grains de pillules de cynoglosse

et trente grains de thériaque. Mais c'est dès le commencement de la maladie, qu'il faut employer ce moyen, attendu que dans le fort du rhume les calmans ne réussissent pas également.

Si la maladie est plus vive et qu'il y ait un peu de fièvre, quelquefois, mais rarement, on est obligé d'en venir à la saignée, mais le régime doit être plus sévère. Le malade se tiendra au bouillon, il prendra au plus un potage à dîner. Tant que l'écoulement du nez sera clair et âcre, on ne lui donnera que des boissons émollientes légèrement apéritives, une infusion de fleurs de sureau, de coquelicoc, de chardon-bénit, de bourrache, ou buglosse, ou bien une décoction de racines de scorsonère, de bardane; mais on évitera le lait qui est trop épais et trop lourd. On peut et on doit même joindre à ces précautions l'usage des lavemens et celui des fumigations d'eau chaude, de bouillon gras, de lait, de décoction de plantes émollientes dont on fera recevoir la vapeur, et qu'on peut aussi faire respirer au malade. Quelques-uns conseillent de mettre du suif à la racine du nez, remède mal-propre et bien inutile.

Lorsque la maladie commencera à diminuer, et que la matière de l'écoulement sera moins âcre et plus épaisse, il faudra joindre aux adoucissans, qu'on avoit précédemment employés, quelques atténuans. C'est alors qu'il conviendra de faire usage de l'infusion de fleurs de safran, d'une décoction de squine ou de salse-pareille, qu'on peut

tempérer en y mêlant un peu de lait. On peut aussi faire respirer la vapeur de la décoction de quelques plantes aromatiques.

Quand le rhume de cerveau attaque les personnes pituiteuses et sujettes aux catarres, comme dans ces tempéramens il y a peu d'inflammation, mais plutôt relâchement des glandes et des vaisseaux de la membrane pituitaire, ni la saignée, ni les émolliens ne conviennent. Il faut employer les atténuans, les fortifians et les purgatifs. On purgera fréquemment ces sortes de personnes, même avec quelques résineux, tels que le jalap, la scammonée. On emploiera des diaphorétiques et des atténuans, tels que le kermès minéral dont on donnera un demi-grain répété trois ou quatre fois dans la journée, la décoction de squine, l'ipécacuanha à petites doses, et la thériaque qui réussit dans cette position; et enfin on fera respirer par le nez et la bouche les vapeurs aromatiques du succin, du benjoin et d'autres résines semblables, ou à leur défaut, dans les campagnes, la fumée de baies de genièvre. Enfin, il est utile d'employer quelques masticatoires, comme un morceau de racine de pyrèthre. L'usage de fumer du tabac est utile, et ne peut que faire du bien à ces sortes de tempéramens pituiteux.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Du Rhume de poitrine.

DESCRIPTION *de la maladie.* Le rhume, auquel le public donne assez souvent le nom de catarre, lorsqu'il est fort et violent, et que j'appelle rhume de poitrine pour le distinguer du rhume de cerveau ou coryza, est une maladie fréquente pendant l'hiver, principalement lorsque la saison est humide et froide, et qui quelquefois règne épidémiquement. Quand le rhume commence le malade ressent un peu de chaleur et de picotement dans la poitrine, quelque difficulté de respirer, quelquefois de la courbature, de la lassitude, un léger frissonnement, un petit mouvement de fièvre, et quelques points douloureux, vagues dans la poitrine, si le rhume est violent, mais il a toujours une toux sèche et importune, avec une espèce de barre au bas des côtes, à l'endroit de l'attache du diaphragme. Ensuite il rend des crachats clairs et séreux, souvent âcres, et par degrés la toux s'amollit, les crachats s'épaississent et l'expectoration devient plus aisée. Telle est la marche de cette maladie, quelquefois très-légère et peu dangereuse, d'autres fois beaucoup plus grave, et qui, étant négligée, dégénère en pulmonie, comme on en voit des exemples malheureusement trop fréquens.

D'après ce tableau, on peut conclure que le rhume dépend d'une légère phlogose du poulmon, moins forte que l'inflammation de ce viscère dans la fluxion de poitrine, mais qui cependant est un diminutif de cette maladie. Sa cause la plus ordinaire est la suppression de la transpiration par quelque cause que ce soit. Peut-être aussi dans les rhumes épidémiques y a-t-il dans l'air quelque miasme qui rend cette maladie générale.

TRAITEMENT. Le rhume peut être plus ou moins violent, il peut attaquer des gens forts, robustes et sanguins, ou des personnes foibles et délicates. Ces différentes circonstances demandent aussi quelques différences dans le traitement. Si le rhume est léger, il peut guérir sans la saignée, qui dans ce cas est inutile. Si la personne enrhumée est foible et cacochyme, la saignée peut être dangereuse, tant parce qu'elle affoiblit encore et ôte les forces nécessaires pour la coction et l'expectoration de l'humeur catarrale, que parce que chez ces sortes de malades les premières voies sont ordinairement farcies d'une humeur hétérogène et saburreuse. Mais si le rhume est considérable, la toux sèche et fréquente, si le malade est fort, et s'il y a un peu de fièvre, tous symptômes qui annoncent l'état de phlogose du poulmon, il n'y a pas de doute qu'il ne faille saigner, sans quoi le rhume pourroit dégénérer en fluxion de poitrine; seulement on insistera moins sur cette évacuation, et on ne la répetera pas autant que dans une

véritable inflammation. Ce sont probablement ces différens cas qui ont donné lieu au préjugé de bien des gens, qui prétendent que la saignée est toujours préjudiciable dans le rhume, tandis que dans nombre d'occasions elle est non-seulement utile mais nécessaire pour prévenir les suites des rhumes, qui ne deviennent que trop funestes pour avoir négligé cette précaution. En même temps on mettra le malade à un régime de vie plus ou moins strict, suivant le degré de la maladie. On interdira les crudités, les ragoûts, sur-tout on fera souper très-légèrement le malade, et s'il y a de la fièvre, on se contentera de lui donner du bouillon sans aucun aliment solide.

Dans les premiers jours il ne faut pas chercher à faire suer le malade en le couvrant beaucoup et en échauffant sa chambre. Ces sueurs forcées, avant que la coction de l'humeur soit faite, ne soulagent point, elles ne font que dessécher le sang et les humeurs, au lieu qu'une boisson délayante prise à petits coups mais répétés, entretient une température égale, et produit une détente qui amène une douce transpiration. Il y a mieux encore; si le malade n'a point du tout de fièvre, on fera bien de lui conseiller un peu d'exercice qui puisse entretenir cette transpiration, ayant soin seulement d'éviter le froid et l'humidité.

Tant que la toux est sèche et que l'irritation subsiste, la boisson ne doit être qu'adoucissante : l'eau de veau, l'eau de poulet, la décoction de

pommes, celle de racine de guimauve et autres semblables sont ce qui convient le mieux : mais à mesure que l'irritation se calme, il faut joindre aux tisannes quelques légers atténuans, comme les fleurs de tussilage, de coquelicoc, de pied-de-chat, les capillaires, etc. le tout édulcoré avec le sucre ou le syrop de guimauve : et même si les crachats sont fort épais, on passe à des incisifs plus actifs, et l'on donne avec succès une légère décoction de pareira-brava, le syrop d'érysimum, ou même le kermès minéral à petite dose étendu dans l'huile d'amandes douces, pour prendre par cuillerées (n°. 14).

Lorsque les moiteurs ou les sueurs, qui sont la crise de cette maladie, commencent à paroître, il faut les entretenir par une boisson diaphorétique. C'est alors qu'on prescrira pour tisanne une infusion de bourrache ou de buglosse, ou bien de fleurs de sureau édulcorée avec du miel.

Enfin lorsque l'irritation est tout-à-fait calmée, que les crachats épais et cuits sortent facilement, il s'agit de purger plus ou moins le malade avec des minoratifs doux, seulement on évitera ceux qui, par leur acidité, pourroient irriter la poitrine, tels que les tamarins et la crême de tartre.

Je ne parle point ici des tablettes de guimauve, du jus de reglisse et autres semblables petits remèdes, dont on fait usage de temps à autre dans les rhumes pour calmer l'irritation de la gorge, et qu'on peut employer sans danger ; mais il est un autre genre de remèdes recommandé par les uns,

condamné par les autres; ce sont les calmans sur lesquels il est bon de faire quelques observations. Quand le rhume ne fait que commencer à la suite d'une transpiration interceptée, s'il n'y a encore presque pas d'irritation, et si la langue n'est pas chargée, on peut donner un calmant. Dans ce cas la thériaque, soit seule, soit avec deux ou trois grains de pillules de cynoglosse, prise en se couchant sans avoir soupé, ou long-temps après un très-léger souper, et en buvant par-dessus une tasse un peu chaude d'infusion de fleurs de sureau ou de bourrache, rétablit la transpiration, le malade a une douce moiteur pendant son sommeil, au sortir duquel il crache facilement, et le rhume se trouve étouffé dans sa naissance. C'est ce que je puis assurer avoir éprouvé nombre de fois avec succès. Mais s'il y a déjà beaucoup de feu et d'irritation, s'il y a un peu de fièvre, ou que la langue chargée dénote un amas d'humeurs dans l'estomac, les calmans sont dangereux; ils peuvent augmenter l'inflammation, et il faut les éviter. Ils ne conviennent guère mieux dans le cours de la maladie; s'ils suspendent pour un temps la toux, ils empêchent la coction de l'humeur et l'expectoration. Ainsi on ne doit user de ces remèdes qu'avec la plus grande précaution.

CHAPITRE HUITIÈME.

De la Coqueluche, ou Toux convulsive des enfans.

DESCRIPTION *de la coqueluche.* La coqueluche est cette toux convulsive, qui se répète par quintes plus ou moins longues, plus ou moins violentes, plus ou moins fréquentes, dont les paroxysmes se succèdent sans intervalles. Dans ces quintes le malade paroît prêt à suffoquer, son visage devient rouge, souvent livide et violet; il a des mouvemens convulsifs, il ne peut respirer et sur-tout inspirer, son larinx resserré convulsivement empêche l'air d'entrer dans le poulmon, et l'inspiration ne se fait qu'avec un sifflement, une espèce de hurlement. Quelque violente que soit cette toux, elle est d'abord sèche, le malade n'expectore rien dans le commencement de la quinte, ce n'est qu'à la fin qu'il rend une matière visqueuse, si épaisse qu'il faut la lui tirer de la bouche avec les doigts ou un linge; quelquefois les crachats sont teints d'un peu de sang, et si la quinte prend peu de temps après que le malade a mangé, il rend les alimens qu'il a pris. Ordinairement cette maladie commence sans fièvre, souvent même il n'y en a pas pendant tout son cours, mais lorsqu'elle dure

long-temps il survient une fièvre lente, le poulmon s'engorge et le malade peut périr suffoqué, ou il tombe par degrés dans la phthisie et la consomption.

Cette maladie attaque ordinairement les enfans, plus rarement les adultes, et quelquefois elle règne épidémiquement. Elle paroît moins dépendre des vicissitudes de la saison, que d'une humeur âcre et épaisse, suite des mauvaises digestions et de l'état de l'estomac.

Traitement. Il est rare qu'on ait besoin de saigner dans la coqueluche, cette maladie se guérit souvent sans ce secours. Cependant si les accès de quintes étoient si violens qu'il y eût à craindre que le malade ne fût suffoqué, ou qu'il ne se rompît quelque vaisseau dans la poitrine, ou bien si les crachats étoient teints de sang, il seroit prudent de faire une saignée plus ou moins forte, suivant l'âge du malade. Mais la principale indication consiste à atténuer et à diviser la matière visqueuse dont l'âcreté irrite le larinx et à vider l'estomac, qui en est le foyer et comme le réservoir. Pour cet effet, on commencera par donner un vomitif, soit l'émétique à petite dose, soit l'ipécacuanha, qui est encore préférable au tartre émétique, en ce qu'il est atténuant et incisif. Ensuite on emploiera des petites doses répétées de remèdes incisifs et évacuans, tels que le kermès minéral, l'ipécacuanha, la racine d'arum sèche, la gomme ammoniac, le suc de cloportes, etc.; quelques praticiens

emploient avec succès dans cette maladie l'usage de tisannes légèrement aiguisées d'émétique, qui en très-petite dose devient fondant et laxatif.

Au reste, il est essentiel dans la coqueluche, pour peu qu'elle dure, de purger fréquemment les enfans, soit avec la rhubarbe, soit avec le syrop de chicorée composé, et de leur faire observer une diète exacte pour empêcher de nouvelle saburre de se former dans leur estomac. Les boissons doivent être atténuantes et toniques. Je me suis souvent servi avec succès d'une infusion de serpolet sucrée avec le miel. On peut également employer le pouliot, la menthe, ou quelque autre plante aromatique. Si la toux est si fréquente qu'elle ôte le sommeil, on peut donner le soir quelque léger narcotique, comme un ou deux gros de syrop de pavot.

Enfin les quintes étant appaisées et la maladie étant à sa fin, on fortifiera l'estomac par l'usage de huit à dix grains d'une poudre absorbante, comme la craie de Briançon, la poudre d'yeux d'écrevisses, le quinquina, et si ces absorbans ne suffisent pas, on donnera quelques stomachiques plus actifs, tels que la rhubarbe en poudre, la thériaque, la confection d'hyacinthe. En général les huileux et les émolliens qu'on ordonne dans les rhumes, ne conviennent nullement dans la coqueluche.

Si la coqueluche, après avoir duré long-temps, paroissoit avoir irrité le larinx ou le poulmon, et

que l'on craignît pour l'état de la poitrine du malade, il faudroit appliquer à la nuque un vésicatoire, dont on entretiendroit pendant quelque temps la suppuration, et mettre le malade à l'usage du lait.

Il est un cas où le traitement devient plus embarrassant, c'est lorsque l'enfant malade tette encore. Alors il faut examiner le lait de la nourrice, et s'il n'est pas bon, la changer : s'il est bon, on se contentera de donner à la nourrice une boisson fortifiante et atténuante, et quelques-uns des remèdes incisifs ci-dessus marqués.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De l'Asthme.

DESCRIPTION *de l'Asthme.* On donne le nom d'asthme à cette difficulté de respirer qu'éprouvent certaines personnes, qui revient par accès irréguliers plus ou moins fréquens, dans lesquels la respiration est laborieuse, et se fait avec un sifflement et quelquefois un râlement, sans qu'il y ait de fièvre, ou du moins avec fort peu de fièvre.

Les personnes sujettes à l'asthme ont en général et en tout temps la respiration gênée et un peu courte, et cette difficulté de respirer augmente pour peu qu'ils fassent un exercice un peu violent, ou bien lorsqu'ils montent ou marchent vîte. Mais

lorsque l'accès veut survenir, ils commencent par ressentir plus de peine à respirer, ils toussent, leur voix devient enrouée, ils sont tourmentés de vents, sur-tout par en haut, et pendant quelques jours ils ont des nuits inquiètes et agitées. Par degrés ces symptômes augmentent, ils sentent un poids sur la poitrine, une espèce de suffocation, la toux devient plus fréquente, mais ils ne rendent que des crachats clairs et écumeux. A mesure que l'accès augmente, leur visage pâlit, tandis que la pomette des joues est rouge, leurs yeux se gonflent, leur voix est sourde, ils ne respirent que courbés en-devant et étendant le col avec un sifflement et même un râlement du gosier, la sueur paroît sur leur front, et leur pouls est petit, vif, enfoncé, et quelquefois intermittent. Enfin, quand le paroxysme est au plus haut degré, les symptômes sont effrayans. Le visage et les lèvres deviennent livides, violets et presque noirs, le râlement est affreux; les yeux sortent de leur orbite, le front est couvert d'une sueur gluante, ils semblent suffoqués et étranglés.

Cet accès dure plus ou moins long-temps, tantôt quelques heures, quelquefois un ou deux jours, mais tous ne sont pas aussi violens; peu de malades les éprouvent aussi forts. Dès qu'ils commencent à diminuer, tout se relache, le malade rend beaucoup de crachats, quelquefois sanguinolens, le pouls se relève et devient moins fréquent, la voix reprend son ton naturel, le malade rend

abondamment des urines claires et limpides, et enfin il se fait souvent un écoulement d'humeurs par les yeux et les narines, et la respiration s'exécute facilement.

Cette maladie plus fréquente dans les pays du nord que vers le midi, dépend quelquefois d'une diſposition héréditaire, et pour lors elle est incurable. Elle peut aussi venir d'un vice de conformation du côté de la poitrine. Les bossus y sont plus sujets que d'autres, et en général ils ont presque tous la courte haleine. Enfin suivant les différentes espèces d'asthmes, la maladie reconnoît pour cause, tantôt une humeur épaisse et visqueuse, qui engorge les bronches, et c'est ce qu'on appelle *asthme humide*; tantôt un amas de sang dans les vaisseaux du poulmon, qui produit l'*asthme sec*, où l'on crache fort peu; quelquefois un resserrement convulsif et spasmodique des vésicules du poulmon, du diaphragme, et des autres parties qui servent à la respiration. Je ne parlerai pas de cette dernière espèce, qu'on nomme *asthme convulsif*, attendu qu'il n'est que symptomatique, et qu'il est l'effet d'autres maladies, dont il sera question par la suite. Nous allons examiner le traitement des deux autres espèces d'asthme, savoir l'asthme humide et l'asthme sec; mais auparavant nous indiquerons les moyens de soulager les asthmatiques pendant l'accès, ensorte que le traitement de l'asthme se trouvera divisé en trois parties.

1°. *Traitement de l'asthme pendant l'accès.*

TRAITEMENT. Tant que dure l'accès d'asthme, il ne faut donner au malade aucun aliment solide, sur-tout dans l'asthme sec, où le malade ne rend aucuns crachats : dans l'asthme humide où la poitrine semble pleine, on peut accorder du bouillon léger, et quelques cuillerées de vin pour soutenir les forces.

On ne laissera pas le malade au lit, on le fera tenir assis le corps penché en devant, on aërera la chambre, et on aura soin qu'il n'y ait pas trop de monde. Si l'accès est violent, le plus sûr et le plus prompt secours est la saignée, quoique le pouls soit petit ; seulement on la fera légère, sauf à la répéter plusieurs fois. C'est sur-tout dans l'asthme sec que les saignées réitérées sont nécessaires ; on les répétera moins dans l'asthme humide. Dans l'intervalle des saignées on évacuera les intestins avec des lavemens purgatifs, en ajoutant à une décoction émolliente un gros de séné, ou une once de lénitif, ou demi-once d'hiera-picra, ou même trois ou quatre gros de vin émétique. Mais on ne donnera qu'un demi-lavement à la fois, et comme le malade ne peut se coucher, il les recevra debout. En même temps on lui fera prendre par cuillerées quelque potion qui puisse détendre et faire cracher ; mais il faut éviter d'y faire entrer ni remèdes trop chauds et stimulans, ni narcotiques.

On peut les composer avec les eaux distillées de chardon-bénit, de scabieuse, ou de tussilage, l'eau de fleurs d'oranges ou de canelle, et un peu de sel ammoniac et le sirop violat ; et si le pouls est foible, on y fera entrer la thériaque ou la confection alkermes (n°. 30). Mais si l'asthme est convulsif et hystérique, on ajoutera aux potions la teinture de myrrhe, de castoreum, ou de safran à la dose de quelques gouttes (n°. 31). Si au contraire l'asthme est sec, on fera usage dans les potions de quelque sirop acide et de quelques gouttes d'esprit de soufre (n°. 32), et pour boisson le malade usera soit de petit-lait nitré, soit de lait d'amandes, soit de limonade légère. Enfin s'il y a amas dans les premières voies, et que la langue soit chargée, il sera bon, sur-tout dans l'asthme humide, de faire vomir le malade, soit avec l'oxymel scillitique, soit avec quelques grains d'ipécacuanha ou d'émétique. Il n'en est pas de même dans l'asthme sec, où il est plus prudent d'éviter le vomissement ; et si la plénitude d'estomac l'exige absolument, on ne le sollicitera qu'avec de l'eau tiède, ou seule, ou mêlée avec de l'huile.

2°. *Traitement de l'Asthme humide.*

Le traitement que je viens de proposer pendant l'accès de l'asthme n'est que palliatif, il ne tend qu'à soulager les malades en diminuant la longueur et la violence de leurs souffrances, mais il ne guérit

par le fonds de la maladie, et n'empêche pas le retour de nouveaux accès. Il s'agiroit donc de les prévenir, et de remédier aux causes de l'asthme, ce qui n'est pas aisé, et même souvent est impossible. En général on ne guérit point cette maladie lorsqu'elle est héréditaire. Il en est de même quand elle dépend d'une mauvaise conformation de la poitrine. Il est vrai que l'asthme et sur-tout l'asthme humide est rarement mortel, que plusieurs asthmatiques vivent long-temps, et que de-là est venu ce proverbe, qu'il faut assommer les asthmatiques pour qu'ils meurent. Mais outre que l'on peut être suffoqué dans l'asthme sec, combien n'est pas désagréable la position des asthmatiques, sans compter les différentes maladies que cette incommodité peut occasionner, telles que l'hydropisie de poitrine, le crachement de sang, la phthisie. Ainsi dans l'intervalle des accès on doit travailler à les diminuer, à les éloigner, et quand cela est possible, à guérir radicalement la maladie. Je vais commencer par le traitement qu'on doit employer dans les intervalles des accès de l'asthme humide, puis je détaillerai celui de l'asthme sec.

Comme l'asthme humide dépend d'une humeur épaisse et visqueuse, qui engorge les vésicules du poulmon, on commencera par *atténuer et diviser* cette humeur par l'usage des incisifs. Ces remèdes sont en grand nombre ; ceux dont j'ai éprouvé le plus de succès sont l'opiate (n°. 33), dont le malade doit prendre deux ou trois prises

par jour d'un demi-gros chacune, ou les pillules (n°. 34), qui se donnent à la dose de deux pillules trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Par-dessus les bols ou les pillules, le malade boira une tasse d'une tisanne également incisive, qu'on composera avec la décoction de racines de chardon-roland et de petit houx, et où l'on fera infuser quelques pincées d'hyssope, de véronique ou de lierre terrestre. On édulcorera chaque pinte de cette tisanne avec une once de sirop d'érysimum ou d'hyssope, mais après la dose de pillules ou d'opiate le matin, au lieu de ces sirops, le malade délayera dans sa tasse de tisanne un ou deux gros d'oxymel scillitique.

Pendant que ces remèdes fondent, il faut évacuer l'humeur qu'ils ont divisée; ainsi on aura soin de purger au moins tous les mois avec des purgatifs un peu actifs et irritans, tels que la racine de jalap à la dose de vingt-quatre ou trente grains, la scammonée à celle de douze ou quinze, l'un et l'autre triturés avec quantité égale de crême de tartre, la poudre de cornachine à trente-cinq ou quarante grains, les trochisques alhandal à sept ou huit grains. On peut aussi composer avec quelques-uns de ces résineux des bols plus ou moins forts, suivant la constitution du malade. Il sera encore très-avantageux d'établir un exutoire, soit vésicatoire, soit cautère, pour détourner au dehors et évacuer une partie de l'humeur, qui engorge la poitrine.

Enfin, lorsqu'on aura employé pendant un certain temps ces différens moyens, on aura soin d'entretenir toujours l'expectoration en faisant prendre habituellement soit quelques pastilles de soufre, soit un verre de vin d'aunée, (*enula campana*), ou une infusion de quelques grains de racine sèche d'arum dans une tasse de vin, ce qui fortifie en même temps l'estomac. Le malade aura aussi l'attention de se purger tous les deux ou trois mois, et il fera autant d'exercice que ses forces le lui permettront ; l'exercice du cheval est sur-tout très-bon pour les asthmatiques ; mais il évitera avec soin le froid, et sur-tout l'humidité froide. Il faut aussi qu'il ne charge jamais trop son estomac, principalement le soir, et qu'il retranche de son régime les crudités et les alimens difficiles à digérer.

3°. *Traitement de l'Asthme sec.*

Dans cette espèce d'asthme, où le sang trop *épais et visqueux* engorge les vaisseaux du poulmon, le principal remède est la saignée, qu'on répétera de temps en temps. En même temps on détrempera le sang en faisant boire abondamment soit du petit-lait, soit de l'eau de veau ou de poulet, soit en donnant des bouillons rafraîchissans avec les plantes chicoracées, la chicorée, le pissenlit, la bourrache, le cerfeuil, etc., toutes plantes légèrement atténuantes. On peut y joindre d'autres plantes un peu plus incisives, comme le lierre terrestre, la véronique, l'hyssope. Mais quant aux

incisifs secs et plus actifs, comme la gomme ammoniac, les martiaux, les cloportes, la scille, etc. il faut s'en abstenir de peur d'irriter la poitrine. Pour ce qui regarde les purgatifs, on n'en usera que rarement, et lorsqu'on les prescrira on évitera les résineux, et on s'en tiendra aux minoratifs, tels que la manne, la casse, les tamarins, etc.

Souvent l'ashtme sec est la suite des tubercules dans les poulmons. Alors il est très-difficile, même impossible de le guérir; il faut avoir recours au traitement des tubercules dont je parlerai dans la suite. J'ajouterai seulement ici que lorsqu'on est attaqué de cette espèce d'asthme, il faut observer la diète la plus exacte, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens, éviter les liqueurs spiritueuses, user du vin très-modérément, et de temps en temps faire usage de bains des jambes, de demi-bains: quant aux bains entiers, ils ne conviennent pas autant, le poids de l'eau comprimant et gênant la poitrine.

CHAPITRE DIXIÈME.

De la Péripneumonie, ou Fluxion de Poitrine.

DESCRIPTION *de la Maladie.* L'inflammation du poulmon, qu'on appelle aussi péripneumonie et fluxion de poitrine, est une maladie aiguë, qui

commence et s'annonce par un frisson plus ou moins vif, mais toujours accompagné d'un mal-aise considérable. A ce frisson succède une fièvre avec redoublement, pendant laquelle le malade éprouve de la difficulté de respirer, et une douleur sourde dans la poitrine. En même temps il est tourmenté par une toux tantôt sèche, tantôt plus humide, dans laquelle il rend des crachats, qui sont assez souvent sanguinolens. Dans cette maladie l'intérieur de la poitrine est dévoré par un feu brûlant, et à mesure qu'elle fait des progrès, le visage devient enflammé, les yeux semblent étincelans, il survient du délire, quelquefois même de la frénésie.

Telle est la marche de la péripneumonie lorsqu'elle est inflammatoire. Mais il peut arriver que l'inflammation soit beaucoup plus légère, et que la maladie dépende principalement d'un amas de matières épaisses et visqueuses, qui engorgent les vésicules du poulmon, ce qui forme une autre espèce de péripneumonie, qu'on appelle *fausse fluxion de poitrine*, ou péripneumonie bâtarde, dont je parlerai ensuite, qui diffère de la fluxion de poitrine vraie ou inflammatoire; distinction d'autant plus essentielle, que ces deux maladies exigent des traitemens très-différens.

Souvent la péripneumonie est compliquée avec la pleurésie, que j'examinerai ensuite, ce qui n'est pas étonnant, vu la connexité de la plèvre avec le poulmon. Aussi le public les confond-il souvent sous le nom général de fluxion de poitrine. D'autres

fois la péripneumonie se présente avec les symptômes de la fièvre maligne, ce qu'on observe surtout dans les fluxions de poitrine épidémiques, et alors le danger est très-grand.

Causes. La cause la plus ordinaire de cette maladie est le froid subit dont est saisie une personne après s'être échauffée de quelque manière que ce soit, tant par un exercice violent de tout le corps, que par une fatigue particulière de la poitrine, en parlant beaucoup, en chantant, en jouant de quelque instrument à vent. Les vicissitudes de la saison, lorsque l'air passe subitement du chaud au froid, donnent aussi lieu aux fluxions de poitrine; et c'est par cette raison que cette maladie est plus commune pendant l'hiver et au printemps. Enfin, un rhume long ou négligé dégénère aussi assez souvent en péripneumonie, dont il semble être le premier degré.

En général, les gens délicats, sur-tout ceux dont la poitrine est naturellement foible, sont plus sujets à cette maladie; mais lorsqu'à la suite de quelque imprudence, elle attaque les personnes d'un tempérament fort et vigoureux, elle est bien plus grave et plus violente.

Ordinairement cette maladie inflammatoire se termine par résolution du septième au neuvième jour, à moins que le malade ne périsse par la gangrène du poulmon du quatrième au septième. Mais si la maladie passe le neuvième ou dixième jour, sans que la résolution se fasse, il faut

s'attendre à un abcès au poulmon, maladie dont je parlerai quand il sera question des maladies chroniques.

TRAITEMENT. Dans le traitement de la péripneumonie véritable ou inflammatoire, la seule dont il s'agit actuellement, il faut se souvenir que dans les premiers jours la constriction et l'éréthisme des vaisseaux sécrétoires arrêtent toute expectoration, et que la toux est sèche, jusqu'à ce que ce resserrement venant à diminuer, il suinte une matière ténue et âcre, qui ne s'épaissit que lorsque les vaisseaux étant bien relâchés, la partie catarrale la plus épaisse puisse être évacuée, et qu'il se fasse une expectoration de crachats épais, cuits et parfaitement critiques. Ainsi dans le premier temps il faut humecter et relâcher; et ce n'est que lorsque l'éréthisme est tombé et que l'expectoration devient épaisse, que l'on doit avoir recours aux atténuans et aux incisifs, qui, donnés trop tôt, seroient préjudiciables et dangereux. D'après ces observations préliminaires, qui sont applicables à plusieurs autres maladies inflammatoires, je vais détailler le traitement de la péripneumonie.

Dès qu'un malade sera attaqué de cette maladie, on commencera par établir une diète sévère et un régime adoucissant et relâchant. Sa seule nourriture sera un bouillon de veau, et ses boissons seront faites avec la racine de guimauve, et les fleurs de mauve, guimauve, tussilage ou autres fleurs pectorales, auxquelles on ajoutera de la

réglisse et une petite quantité de nitre, environ à la dose d'un scrupule par pinte : ou bien on donnera une eau d'orge nitrée pour toute boisson. Il faut avoir soin que ces tisannes ne soient point froides. Le frisson fini et la chaleur de la fièvre établie, on procédera à la saignée. S'il est une maladie où elle est indiquée, c'est sûrement celle-ci, où il y a fièvre vive et inflammation dans une partie bien essentielle. Ainsi on fera trois ou quatre saignées dans les vingt-quatre heures, plus ou moins fortes suivant le tempérament du malade, et la violence de la maladie. Les saignées faites promptement et coup-sur-coup dans le commencement, épargnent souvent d'en faire d'autres et soulagent plus que huit ou neuf faites dans le cours de la maladie, comme je l'ai éprouvé bien des fois. Il y auroit même du danger d'en trop multiplier le nombre. J'ai vu des praticiens les continuer tant qu'il y avoit du sang dans les crachats, ou que le sang tiré dans les poilettes présentoit cette croûte blanche, qu'on voit dans les maladies inflammatoires. Les malades ainsi saignés douze ou quinze fois, n'avoient plus la force d'expectorer et périssoient suffoqués. Il faut penser que le sang des crachats, quand il n'est pas trop abondant, peut être salutaire. C'est une saignée locale, qui dégorge les vaisseaux de l'endroit affecté, et bien des malades ont parfaitement guéri, quoiqu'ils aient craché un peu de sang jusqu'à la fin de leur maladie. Quant à la croûte blanche du sang, c'est une suite de

l'inflammation, et l'on tireroit tout le sang des vaisseaux, qu'elle ne disparoîtroit pas. Ainsi les saignées continuées trop long-temps et dans un temps avancé de la maladie, loin de soulager le malade lui deviennent nuisibles, elles ôtent à la nature les forces nécessaires pour faire la coction de l'humeur et pour opérer la crise par l'expectoration qu'elles empêchent. C'est peut-être de-là qu'est venu le faux préjugé de certains empiriques, qui veulent bannir la saignée du traitement des fluxions de poitrine.

L'émétique et les évacuans sont en général contr'indiqués dans cette maladie, à cause de la fièvre et de l'inflammation. Si cependant la langue étoit fort chargée, et que le malade eût des nausées après trois ou quatre saignées qui auroient calmé le fort de l'érhétisme, on donneroit un léger vomitif qu'on joindroit à des laxatifs doux, tels que l'huile d'amandes douces ou une eau de casse, pour qu'il n'irritât point. Hors ce cas on évitera les évacuans qui doivent être prescrits pendant tout le cours de la maladie et ne s'employer qu'à la fin. Mais à leur place on peut donner des lavemens émolliens tièdes, ni trop chauds, ni trop froids. Dans ce premier temps de la maladie il est utile de faire respirer au malade la vapeur d'une décoction de plantes émollientes, de lui donner par cuillerées, lorsque la toux est trop importune et sèche, de l'huile d'amandes douces ou du looch blanc, de joindre à ces boissons quelques émulsions, mais

cuites, pour qu'elles ne pèsent pas sur l'estomac, de même que quelques cuillerées de sirop de guimauve. Quelques personnes, pour calmer la violence de la toux, conseillent l'usage des calmans. Ils peuvent convenir dans ce premier temps où l'éréthisme est dans le plus haut degré et où il ne se fait encore aucune sécrétion ni expectoration. Seulement il faut les donner avec la plus grande circonspection et à petite dose, n'employer que les plus doux, comme le sirop de pavot blanc : mais dès que l'éréthisme est tombé, que la peau est moins aride, et que l'expectoration commence à se faire, les calmans et les narcotiques seroient un vrai poison, il faut les bannir du traitement.

Au contraire c'est dans ce moment qu'il faut joindre de légers atténuans et incisifs aux humectans qu'on avoit jusqu'alors employés seuls. On commencera d'abord par les plus doux, tels que les apozêmes faits avec la bourrache, la buglosse, la pulmonaire, etc., ou bien on donnera quelques prises de sucs dépurés de ces mêmes plantes; et même, si on craint qu'il n'y ait un reste de chaleur ou d'irritation, on donnera ces sucs dans de l'eau de veau ou de poulet. Par la suite l'irritation étant totalement calmée, on peut employer des incisifs un peu plus actifs, pour faciliter l'expectoration, comme le sirop d'érysimum, l'oxymel simple ou scillitique, et le kermès minéral à petites doses étendu dans l'huile d'amandes douces, qui se prend par cuillerées. Enfin si l'humeur est

si épaisse, qu'elle ne puisse être expectorée qu'avec une grande difficulté, rien n'est plus utile que d'appliquer aux jambes des vésicatoires, qui attirent vers le bas par la suppuration une portion de l'humeur, tandis que le reste est atténué et divisé par l'action des cantharides. Souvent par l'usage des vésicatoires il s'établit une douce moiteur, crise naturelle, qui concourt avec l'expectoration, et qu'on entretient par le moyen de petites doses de kermès minéral, et par une ample boisson d'une infusion de fleurs de sureau ou de coquelicoc, de scabieuse, de chardon-bénit, de reine-des-prés, ou autres plantes sudorifiques. Mais ces sortes de remèdes ne conviennent que sur le déclin de la maladie, lorsque la détente est marquée, que la peau devient moite, et que l'expectoration est bien établie : plutôt et dans le fort de la maladie ils seroient dangereux.

On voit, par ce que je dis, ce qu'on doit penser de certains remèdes accrédités parmi le peuple comme spécifiques, tels que le sang de bouquetin, le bézoard, la thériaque et autres semblables, et combien est blâmable la conduite de certains empiriques et médicastres, qui dès le commencement et dans tout le cours de la maladie ne craignent pas de mettre en usage le kermès minéral, les incisifs et les sudorifiques.

La maladie une fois terminée favorablement, il ne s'agit plus que de purger plusieurs fois le malade, mais avec des minoratifs, tels que le séné, la casse,

casse, la manne et quelques sels neutres, tant pour emporter le reste de l'humeur catarrale, que l'expectoration ou les sueurs n'ont pas totalement évacuée, que pour ôter la saburre des premières voies, qui a pu se former pendant la maladie.

CHAPITRE ONZIÈME.

De la fausse Fluxion de Poitrine.

La fausse fluxion de poitrine ou péripneumonie catarrale a beaucoup de symptômes communs avec la véritable ou l'inflammatoire, ce qui fait qu'on les a souvent et pendant long-temps confondues. Cependant elles diffèrent par leur cause, et il est d'autant plus essentiel de les distinguer, que le traitement de l'une ne convient nullement à l'autre.

Description de la maladie. Celle-ci commence par des alternatives de froid ou de chaleur, qui quelquefois durent pendant le cours de la maladie; mais en général la fièvre n'est jamais bien considérable, le pouls est mollet et jamais serré, et la peau, loin d'être sèche, est toujours légèrement moite. Le malade à la vérité respire difficilement, il sent un poids sur la poitrine, et il éprouve une toux fréquente; mais cette toux n'est pas sèche, elle est suivie de crachats épais, visqueux, plus ou moins teints de sang, qui sortent sans beaucoup de difficulté. Enfin le visage est plutôt pâle que

rouge, les yeux sont battus, le malade a des angoisses, et sa langue est chargée d'une croûte sale et épaisse. Si la maladie est portée à un certain degré, il se joint à ces symptômes, du délire, mais un délire sourd et tranquille, sans que la fièvre soit plus forte. Du reste, les urines coulent facilement, seulement le ventre est souvent bouffi, et comme on dit, météorisé.

Quelles personnes y sont sujettes? On voit par ce détail que cette maladie dépend principalement d'une humeur épaisse, catarrale qui engorge les poulmons, à laquelle se joint une légère inflammation, au lieu que dans la vraie péripneumonie la cause principale de la maladie est l'inflammation du poulmon, et que les crachats épais, qui en sont la suite et l'effet, ne viennent que sur le déclin de la maladie. Aussi la fausse fluxion de poitrine attaque-t-elle principalement les gens catarreux et pituiteux, les vieillards, ceux qui habitent des pays frais et humides, ceux qui ayant l'estomac foible, font de mauvaises digestions et ont les premières voies chargées d'humeurs. Enfin cette maladie peu commune dans les pays méridionaux et secs, est plus fréquente dans les climats humides et froids, où quelquefois elle est épidémique, ce qui n'arrive pas à la fluxion de poitrine inflammatoire. Mais si cette dernière est accompagnée de symptômes plus vifs, la fausse péripneumonie est souvent beaucoup plus dangereuse, et paroît tenir du caractère des fièvres maligne et putride.

Traitement. Dans le commencement de cette maladie il y a de la fièvre, du sang dans les crachats, et quelques signes d'inflammation qui exigent quelques saignées; mais comme en même temps il y a un engorgement catarral dans le poulmon et amas dans les premières voies, il faut être très-réservé sur l'usage de ce premier moyen. Ainsi on ne fera qu'une ou deux saignées au plus, et tout de suite on passera à l'usage de l'émétique, malgré le sang dont les crachats sont teints, si d'ailleurs rien ne contr'indique ce remède. On soutient ensuite l'évacuation de l'émétique en donnant le lendemain un purgatif, mais doux et minoratif, et par l'usage journalier de lavemens, soit simples, soit purgatifs. En même temps on tiendra le malade à une diète aussi sévère que dans la vraie péripneumonie, de peur d'augmenter l'amas de saburre des premières voies, et l'épaisseur, ainsi que la quantité de l'humeur catarrale.

Dans tout le reste du traitement on insistera sur les atténuans et les incisifs, mais légers et adoucis à cause de la fièvre et de la toux. La boisson ordinaire sera une infusion de plantes capillaires, édulcorée avec les sirops de violette ou de guimauve, ou simplement de l'hydromel. On joindra à cette tisanne l'usage d'une prise le matin des sucs dépurés de bourrache, buglosse, cerfeuil, etc., auxquels on ajoutera quelques sels neutres, ou bien le rob de sureau, ou du jus de navets édulcoré de sucre. Si ces remèdes ne suffisent pas pour diviser

les crachats et faciliter l'expectoration, on pourra recourir à des atténuans plus actifs. Dans ce cas on peut écraser une trentaine de cloportes vivans dans un bouillon léger, qu'on fera avaler au malade; on peut également lui donner quelques cuillerées de miel scillitique, ou même d'oxymel scillitique. Mais dans ce cas un excellent remède est le kermès minéral, dont on donnera d'abord deux ou trois grains dans du suc de bourrache ou autre véhicule convenable, et dont on entretiendra ensuite l'effet en en donnant toutes les deux heures une petite dose d'un demi-grain ou un tiers de grains. Un topique également essentiel dans cette occasion, c'est l'application des cantharides soit entre les épaules, soit au gras des jambes. Leur suppuration donne issue à une partie de l'humeur, tandis que leur sel âcre atténue et divise le reste qui s'évacue par l'expectoration, en même temps que ce remède stimule et relève les forces languissantes.

Si, comme il arrive assez souvent, il survient du délire, on peut appliquer quelques sangsues aux tempes ou aux vaisseaux hémorrhoïdaux. Mais alors un excellent remède consiste à délayer quelques grains de camphre dans du jaune d'œuf, qu'on donnera étendu dans quelque potion antispasmodique (n°. 27).

Du reste, pendant tout le cours de cette maladie, il faut éviter les huileux et les mucilagineux, qui, en relâchant, augmentent la saburre des premières voies, et affoiblissent aussi le ressort du

poulmon. Enfin la maladie terminée, il est encore plus nécessaire, que dans la vraie fluxion de poitrine, de purger plusieurs fois les malades.

CHAPITRE DOUZIÈME.

De la Pleurésie.

DESCRIPTION *de la maladie.* Lorsqu'après un frisson considérable il survient une fièvre violente avec des redoublemens et tous les accidens qui accompagnent les fièvres aiguës, que le pouls est dur, tendu et serré, et que le malade ressent en même temps une douleur vive et piquante dans un des côtés de la poitrine, ce qu'on désigne sous le nom de *Point de côté;* si avec ses symptômes il y a une toux sèche, fréquente et importune jointe à une respiration plus douloureuse que difficile, principalement dans le temps de l'inspiration, cette maladie est désignée sous le nom de *Pleurésie.* On lui a donné ce nom parce qu'elle dépend ordinairement de l'inflammation de la plevre. Mais comme cette membrane tapisse non-seulement l'intérieur des côtés de la poitrine, mais qu'en se réfléchissant elle fournit aux poulmons la membrane extérieure qui les recouvre; il est rare que l'inflammation de la plevre ne se propage pas jusqu'aux poulmons, et que la pleurésie soit simple, et ne soit pas

compliquée avec la péripneumonie, ce qui fait que le public désigne souvent l'une et l'autre par le nom de fluxion de poitrine. Au reste, l'erreur n'est pas dangereuse, puisque le traitement de ces deux maladies inflammatoires est à-peu-près le même. Cependant quand la pleurésie est simple ou qu'elle prédomine sur la péripneumonie, on peut la distinguer de celle-ci à quelques signes particuliers, 1°. par le point de côté vif et douloureux, qui arrête la respiration et qui ne se fait pas sentir dans la péripneumonie, où la douleur est plus obtuse, à moins qu'elle ne soit compliquée avec la pleurésie, comme il arrive souvent ; 2°. par la scèheresse de la toux, qui n'amène ni sang, ni crachats, quand la pleurésie est seule ; 3°. par le serrement du pouls, qui dans la péripneumonie est plus gros et plus mol ; 4°. enfin par la couleur du visage, qui est moins enflammé que dans la vraie fluxion de poitrine.

Les personnes qui y sont sujettes. Cette maladie est une des plus vives, et ses symptômes sont encore plus violens que ceux de la péripneumonie. Elle est plus fréquente au printemps que dans toute autre saison, sur-tout lorsque le vent souffle du nord. Elle attaque plutôt les hommes que les femmes, les jeunes gens que les vieillards ; et les gens forts et vigoureux que ceux qui sont foibles et délicats. Elle survient souvent lorsqu'ayant chaud, on s'expose à un courant d'air froid, ou que l'on prend une boisson froide.

Outre cette inflammation, l'on éprouve quelquefois une autre espèce de point de côté beaucoup moins dangereux, une espèce de fausse pleurésie. Celle-ci est sans toux, très-souvent sans fièvre, et dépend seulement d'une humeur de rhumatisme fixée dans les muscles intercostaux, ce qui rend la respiration, et sur-tout l'inspiration très-douloureuse. De plus, comme le siége de la douleur est dans les parties extérieures, cette douleur augmente et se fait sentir plus vivement, lorsqu'on touche la partie affectée, ce qui n'arrive pas dans la vraie pleurésie.

TRAITEMENT. Comme la pleurésie approche beaucoup de la péripneumonie, que ces deux espèces d'inflammations ne diffèrent que par le siège du mal, et qu'elles ont beaucoup de symptômes et d'accidens communs; que d'ailleurs ces deux maladies sont souvent compliquées et réunies, leur traitement n'est pas fort différent; seulement, comme les symptômes de la pleurésie sont plus aigus, on doit insister davantage sur les moyens de les calmer, et de plus, le mal étant plus à l'extérieur, les topiques ont un effet plus avantageux.

Ainsi on répétera les saignées les premiers jours de la maladie, sur-tout si la pleurésie est très-inflammatoire, et on en fera trois, quatre, plus ou moins suivant la force du sujet, la violence de la fièvre, du point de côté et des autres accidens. Dans les intervalles des saignées on prescrira des lavemens avec la décoction des plantes émollientes,

ayant cependant l'attention de ne pas les prodiguer jusqu'à exciter la diarrhée qui peut être dangereuse dans la pleurésie. En même temps on donnera amplement une tisanne émolliente. On peut la composer avec la racine de guimauve, ou avec les figues grasses, les jujubes, la pomme de reinette et la réglisse, ou avec l'infusion de fleurs de tussillage, de mauve, de coquelicoc et autres fleurs pectorales. Ces remèdes d'abord employés, dès le second ou troisième jour on examinera si l'estomac n'est pas surchargé d'humeurs, si la langue n'est pas sale. Dans ce cas il faudra nettoyer les premières voies, non pas avec des vomitifs, dont les secousses augmenteroient les douleurs du point de côté, et par contre-coup la fièvre, mais au moyen d'un minoratif très-doux, tel que deux ou trois onces de manne. Si au contraire il n'y a aucune indication de purger, on différera les purgatifs jusqu'au déclin de la maladie. Dans les premiers jours de la maladie, comme la toux sèche fatigue beaucoup les malades, et que la douleur qu'elle excite augmente la fièvre, on cherchera à la calmer par des béchiques adoucissans ; on donnera par cuillerée soit le loock blanc, soit une potion composée d'huile d'amandes douces et de sirop de guimauve ; on édulcorera les tisannes avec les sirops de guimauve, de tussilage, de coquelicoc, etc., et si ces béchiques ne suffisent pas pour calmer la toux, on aura recours à quelques narcotiques, qui sont moins dangereux dans cette

maladie que dans la péripneumonie; seulement on les donnera à petite dose à cause de la fièvre. Ainsi on peut donner, principalement le soir, un gros ou deux de sirop diacode ou de karabé, trois ou quatre grains de pillules de cynoglosse, dix à douze gouttes de teinture anodyne, soit dans un julep, soit dans la tisanne; souvent l'usage des calmans est suivi d'un sédiment critique dans les urines. Enfin, lorsque l'éréthisme est sur son déclin, et que les accidens sont beaucoup calmés, on peut mettre en usage les sudorifiques, tels que l'infusion de bourrache, celle de fleurs de sureau, une eau de squine légère, adoucie par le sirop de guimauve, et même cinq à six grains d'encens mâle, l'arnica, le génépi, et le sang de bouquetin, etc. Mais ces derniers remèdes ne doivent être employés que tout à la fin de la maladie, quand les accidens étant calmés, la peau est souple et moite : plutôt ils seroient très-dangereux.

Tel est le traitement qu'on doit employer pendant les sept ou huit premiers jours de la pleurésie: si vers ce terme les accidens se calment, on a tout lieu d'espérer une parfaite guérison; mais s'ils se prolongent jusqu'au quatorze, il se fait probablement un dépôt, dont nous parlerons dans la suite. Quand au contraire l'inflammation tourne en gangrène, le malade périt souvent dès le troisième ou quatrième jour de la maladie. Lorsque celle-ci est terminée heureusement, on finit par purger le malade plus ou moins de fois suivant la nécessité.

TRAITEMENT extérienr. Jusqu'ici je n'ai parlé que du traitement interne de la pleurésie. Mais, comme dans cette maladie le siége du mal approche de l'extérieur, on peut et même on doit employer des topiques qui peuvent être beaucoup plus utiles ici que dans plusieurs autres maladies. Dans les premiers jours on n'emploiera que des topiques qui puissent relâcher et adoucir. Tels sont les cataplasmes de mie de pain cuite dans du lait, auxquels on ajoute un jaune d'œuf et l'huile d'amandes douces, et qu'on renouvelle toutes les cinq ou six heures; ceux faits avec la pulpe de racine de guimauve, les feuilles de mauve, guimauve, séneçon, pariétaire, l'oignon de lys, etc.; les fomentations avec la décoction des mêmes plantes émollientes; les onctions avec le populeum, l'onguent d'althæa, le cérat de Galien, le baume tranquille, les huiles de lin, de camomille, de mélilot, etc.; et même dans le principe de la maladie, avant que l'inflammation soit formée, un topique discussif, tel que la farine de seigle ou l'avoine cuits dans du vinaigre, empêche sa formation, et détourne l'humeur. C'est aussi dans ce temps qu'un vésicatoire appliqué sur le point de côté douloureux, attire l'humeur au dehors, et procure la résolution, ce qui calme cette vive douleur.

Sur la fin, lorsque la résolution se fait, on peut l'accélérer par ces mêmes moyens, et par un cataplasme encore plus actif, en mettant sur le côté un

morceau de flanelle imbibé d'huile de lys ou d'aneth, qu'on saupoudrera d'un peu de poivre en poudre fine. Mais il faut mettre fort peu de cette dernière huile, qui pourroit excorier et corroder la peau.

Si au contraire les accidens subsistent jusqu'au quatorzième jour, on a tout lieu de craindre un dépôt, comme je l'ai dit plus haut. Ce dépôt peut s'ouvrir vers l'intérieur, alors le pus s'épanche dans la cavité de la poitrine et produit un empyème dont je parlerai par la suite en traitant des maladies purulentes. Si le pus au contraire se porte vers l'extérieur, il forme un abcès prominent, qu'il faut promptement ouvrir, de peur que le séjour et l'âcreté du pus ne corrode les côtes.

Je ne parle pas ici de la fausse pleurésie, qui est produite par une humeur rhumatisante, et qui ne demande que les boissons légèrement sudorifiques, mentionnées ci-dessus, et dans laquelle un excellent topique consiste dans l'application d'un vésicatoire sur le point douloureux. Ce remède emporte quelquefois la douleur comme par enchantement.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'Inflammation de l'estomac.

DESCRIPTION *de la Maladie.* Lorsque l'inflammation de l'estomac est portée à un certain degré, cette maladie est une des plus violentes, des plus effrayantes, et le plus souvent mortelle. Le malade ressent d'abord à la région de l'estomac une douleur fixe et pungitive, qui augmente sitôt qu'il a pris quelques alimens, même des liquides. Cette douleur est accompagnée d'anxiétés, de hoquets, de nausées et même de vomissemens douloureux, et la boisson, quoique tiède et même chaude, semble froide dans l'estomac. En même temps on sent un feu brûlant dans l'intérieur, tandis que les extrémités sont froides, le pouls est petit, serré, inégal, et même intermittent, quoique la fièvre soit forte : c'est ce que les anciens ont appelé la fièvre lypirie, dont ils avoient fait une espèce particulière, mais qui n'est que symptomatique de l'inflammation des viscères, et principalement de celle de l'estomac. Enfin, le ventre est resserré et constipé, les urines coulent difficilement et en petite quantité, et l'on ne peut toucher, même légèrement, la région de l'estomac, sans causer une vive douleur au malade.

Si le mal augmente et parvient au dernier degré, les symptômes sont encore plus terribles ; le visage se décolore et devient terreux et cadavéreux, les yeux sont éteints, les narines se ressèrent, les lèvres se sèchent, la langue est noire et aride, et le malade tombe à tous momens en foiblesses. Enfin, dans les derniers instans de la maladie il se joint à ces symptômes une sueur froide et gluante, qui couvre le visage, le col et les parties supérieures, et le malade périt.

Tel est le tableau de cette triste et cruelle maladie, qui heureusement ne se rencontre pas fréquemment, puisque pendant le cours d'une nombreuse pratique je n'en ai vu que cinq ou six, dans l'espace de près de cinquante ans. Mais on voit souvent un diminutif de cet état. Bien des gens se plaignent de douleurs d'estomac, cette douleur devient plus sensible lorsqu'on touche cette partie déjà douloureuse, leur pouls est serré et quelquefois ils éprouvent quelques nausées. C'est alors une légère phlogose d'estomac, qui demande des adoucissans et des relâchans. Si le médecin se trompe sur la nature du mal, et qu'il ordonne des remèdes chauds et des purgatifs, ainsi que je l'ai vu faire plusieurs fois et qu'il m'est arrivé à moi-même étant jeune médecin, ou bien si le malade négligeant cet état, continue de charger son estomac et ne suit aucun régime, le mal augmente et peut dégénérer à la fin en véritable inflammation d'estomac.

TRAITEMENT. Cette maladie étant une

inflammation vive dans un viscère des plus sensible et en même temps très-essentiel pour le soutien de la vie, elle demande la saignée et les remèdes adoucissans et relâchans. D'un autre côté, la foiblesse du malade, la petitesse de son pouls, semblent s'opposer à l'usage de ces remèdes. Mais il est essentiel de faire attention que la foiblesse n'est qu'apparente, que le pouls ne paroît foible et petit, qu'à cause de la constriction des vaisseaux excitée par la violence de la douleur d'une partie aussi sensible et aussi nerveuse que l'estomac. Il est donc nécessaire d'employer la saignée; seulement on aura soin de la faire petite, mais de la répéter souvent. On tirera toutes les deux ou trois heures trois ou quatre onces de sang, et à mesure que l'on fera ces petites saignées, on verra le pouls se relever, le feu intérieur et les douleurs diminuer. J'ai vu une jeune personne dans le plus fort de ce triste et violent état, et malgré l'opposition de la famille et des assistans, je lui fis faire huit petites saignées en dix-huit heures, ce qui la tira des portes de la mort. Le régime qu'on prescrira doit être adoucissant, mais il faut que la boisson ne soit ni pesante ni mucilagineuse de peur de charger l'estomac. On ne donnera pas même de bouillon, qui seroit trop lourd, et le malade ne boira que des gorgées à la fois, mais souvent répétées, dans la crainte qu'une trop grande quantité de tisanne n'excite le vomissement en distendant l'estomac. Ces boissons seront une eau très-légère

d'orge, de riz, ou bien de veau ou de poulet, ou une infusion de fleurs pectorales, dont on donnera une ou deux gorgées tous les quarts d'heure. On peut aciduler très-peu ces boissons avec quelques gouttes d'esprit-de-nitre ou de celui de soufre dulcifiés. Mais il faut avoir soin qu'il n'y ait que très-peu de ces acides, qui pourroient devenir répercussifs. Si le malade paroît foible, au lieu de bouillon il prendra de temps en temps, dans l'intervalle des boissons, une cuillerée de gelée de veau, qu'il laissera fondre dans sa bouche, pour l'avaler lentement. Mais quelle que soit la foiblesse, on évitera tous les cordiaux, qui augmenteroient l'inflammation, et les huileux, qui ranciroient dans un estomac enflammé. En même temps on donnera matin et soir des lavemens; mais afin que le malade les puisse garder plus long-temps, et qu'ils fassent l'effet d'une fomentation ou d'un bain intérieur, on ne remplira la seringue qu'à moitié. Celui du matin pourra être laxatif, en le composant avec la décoction de feuilles de mercuriale, ou avec le lait et la cassonade, ou le petit-lait, ou bien en y délayant le miel commun, le miel mercurial, celui de nénuphar, ou enfin une décoction de casse. Mais le lavement du soir ne sera composé qu'avec une décoction de plantes émollientes, auxquelles on peut ajouter la moitié d'une tête de pavot brisée par morceaux.

Pendant l'usage de ces remèdes intérieurs on ne négligera pas les topiques. On peut mettre sur

le ventre une vessie remplie de lait chaud. Les cataplasmes sembleroient indiqués, mais il seroit à craindre que leur pesanteur n'excitât de la douleur. Il vaut mieux appliquer sur le ventre une flanelle ou autre morceau d'étoffe légère de laine, qu'on aura trempé dans une décoction d'herbes émollientes, mauve, guimauve, bette ou poirée, pariétaire, etc., et qu'on renouvellera et réchauffera souvent ; et même lorsque le malade commencera a être mieux et qu'il pourra supporter les demi-bains, il sera bon de les mettre en usage.

Pendant tout le temps de la maladie, il faut s'abstenir de donner aucun purgatif, et encore moins de vomitifs, quelque indication qu'il y ait de les employer ; ils irriteroient l'estomac, aggraveroient la maladie, ce seroit de vrais poisons ; les lavemens seuls peuvent être administrés. Mais dans le déclin de la maladie les laxatifs sont nécessaires. On commencera par les minoratifs les plus doux, comme une décoction de casse dans le petit-lait, ensuite on donnera de la manne, et dans la pleine convalescence des purgatifs un peu plus actifs, évitant cependant la rhubarbe et ses préparations. On aura de plus l'attention de donner ces purgatifs en plusieurs prises, pour ne pas trop charger l'estomac à la fois.

Je n'ai point parlé dans ce traitement des narcotiques, qui en général ne conviennent point dans les maladies aiguës, attendu qu'ils suspendent les évacuations. Mais dans l'inflammation de

l'estomac

l'estomac, où il n'y a guère de crise par cette voie, on ne doit pas craindre cet effet; le seul danger qu'il y auroit, ce seroit que les narcotiques, agissant comme répercussifs, n'attirassent la gangrène. D'un autre côté, dans cette maladie, les accidens les plus violens dépendent de l'irritation d'un viscère très-sensible; et cette irritation peut faire périr le malade. On peut donc employer quelques calmans, mais très-légers et en petite dose, comme un gros de sirop diacode qu'on donnera de temps à autre dans les vives douleurs; ce qui les calmera, et diminuera l'éréthisme universel.

Lorsque les malades se sont heureusement retirés de cette maladie, il faut que pendant long-temps ils s'observent et gardent un régime exact, sans quoi il est à craindre qu'ils n'éprouvent quelque rechûte. Quelquefois l'inflammation de l'estomac dégénère en squirrhe, dont je parlerai lorsqu'il sera question des maladies chroniques, ainsi que de l'abcès de ce viscère, autre suite malheureuse de l'inflammation.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

De l'Inflammation des intestins, et de la Colique inflammatoire.

Je réunis ici deux articles qui ne diffèrent que par le plus ou le moins d'intensité, la colique inflammatoire n'étant que le premier degré de l'inflammation des intestins. Cette maladie, à laquelle on donne aussi le nom général d'inflammation de bas-ventre, attendu que souvent elle se propage à la plupart des viscères du ventre, a le plus grand rapport avec l'inflammation d'estomac dont je viens de parler : sa nature est la même, la plupart des symptômes sont semblables, elle n'en diffère que par le siége du mal et par quelques accidens particuliers, et le traitement de ces deux maladies est à peu de chose près le même. Aussi je m'étendrai peu sur cet article.

Symptomes. En général, l'inflammation des intestins est plus commune que celle de l'estomac. Souvent elle est légère, il n'y a que phlogose de ces parties, et c'est alors qu'on la nomme *Colique inflammatoire*. Lorsqu'elle est portée à un degré considérable on l'appelle inflammation de bas-ventre. Alors elle est dangereuse, et souvent fait périr les malades en peu de jours. Dans cet état ils éprouvent à-peu-près les mêmes symptômes

que dans l'inflammation d'estomac, quoiqu'à un moindre degré : fièvre aiguë avec redoublemens, serrement du pouls, chaleur brûlante, sécheresse de bouche, soif, urines ardentes en petite quantité, douleur vive du ventre, qui augmente dans la toux et l'éternuement, ou quand on presse même légèrement la partie affectée, tension de tout le bas-ventre ; tels sont les symptômes de cette maladie, presque toujours communs à l'inflammation de l'estomac. Mais elle en a quelques-uns de particuliers qui la font distinguer ; 1°. la douleur qu'éprouve le malade se fait ressentir principalement vers le nombril, et non à la région épigastrique, comme dans l'inflammation d'estomac. 2°. Lorsque le siége de la maladie est dans les petits intestins, il survient des nausées, même des vomissemens, et le ventre est resserré et rentré, au lieu qu'il se tend et que le malade est tourmenté de ténesmes, de diarrhée et quelquefois de dyssenterie si ce sont les gros intestins qui sont enflammés.

Causes. Cette maladie dépend de tout ce qui peut irriter les intestins, soit que cette cause réside dans leur cavité, comme une bile âcre et échauffée, un purgatif drastique et trop violent, un poison, etc., soit que les intestins soient devenus plus sensibles, ou ayent été irrités par une cause extérieure, telle qu'un coup, une chûte, une blessure ou une trop forte compression, dernière cause pour laquelle les femmes qui portent des corps de

baleine trop durs et trop serrés sont sujettes aux coliques qui, quelquefois, dégénèrent en inflammation, soit enfin que ce mal se communique de quelque autre viscère jusqu'aux intestins, comme on le voit dans l'inflammation du foie, de la rate, etc.

Pronostic. Cette maladie est très-grave et très-dangereuse, et comme elle est vive, elle demande de prompts secours, sans quoi l'inflammation devenant des plus violentes, la fièvre prend le caractère de fièvre lypirie dont il a été fait mention à l'article de l'inflammation de l'estomac, le feu et l'ardeur à l'intérieur deviennent intolérables, quoique les extrémités soient froides, le visage devient pâle et livide, il survient une sueur froide et gluante aux parties supérieures, les syncopes sont fréquentes, le pouls est foible et intermittent, et le malade périt de gangrène aux intestins vers le septième ou huitième jour. Au contraire, si par un traitement prompt et convenable on parvient à calmer la violence de l'inflammation, la résolution se fait vers le cinquième ou sixième jour. Quelquefois cette maladie se prolonge et se termine par un abcès dans les intestins, dont je parlerai dans la suite.

Traitement. Le traitement de l'inflammation des intestins ne diffère pas de celui de l'inflammation de l'estomac; ce sont les mêmes indications et les mêmes remèdes, à quelques légères différences près. Ainsi on commencera par mettre

le malade à une diète aussi sévère que dans l'inflammation d'estomac; on ne le nourrira qu'avec une eau de veau ou de poulet, ou une légère décoction d'orge ou de riz, et pour boisson on prescrira soit le petit-lait, soit une infusion émolliente de fleurs de mauve, guimauve, tussilage, bouillon-blanc, etc. Enfin, dans les intervalles des boissons on donnera quelques cuillerées d'une potion huileuse faite avec l'huile d'amandes douces et le sirop de guimauve ou de nénuphar. L'huile est moins exposée à rancir dans cette maladie que dans la précédente où le siège du mal est dans l'estomac. Enfin, on donne fréquemment des lavemens, qui sont plus indiqués dans cette maladie que dans toute autre. Si ce sont les gros intestins qui sont enflammés, ces remèdes agissent immédiatement sur le siége du mal; si ce sont les petits, ils ne parviennent pas, à la vérité, jusqu'à eux, mais ils font l'office de fomentations, dont la vapeur pénètre jusqu'aux parties voisines. Ces lavemens se donneront toutes les deux ou trois heures en ne remplissant la seringue qu'à moitié, de peur de distendre les intestins. On les composera avec l'eau de trippes, la décoction de fraise de veau, ou la décoction de pariétaire, mauve, bouillon-blanc, et la moitié d'une tête de pavot, pour calmer les douleurs si elles sont trop vives : mais on évitera les premiers jours de les rendre purgatifs; on peut seulement y ajouter un peu d'huile qui est adoucissante et laxative : ce n'est que lorsque

les accidens seront calmés, qu'on pourra ajouter aux lavemens le miel ou la pulpe de casse.

Mais le principal et le plus essentiel de tous les remèdes est la saignée, qu'on doit employer promptement et fréquemment les premiers jours. On peut la faire un peu plus forte que dans l'inflammation de l'estomac. Ainsi on tirera d'abord sept à huit onces de sang plus ou moins, suivant les forces du malade et la violence des accidens, et on répétera cette saignée plus ou moins fréquemment.

En même temps on ne négligera pas l'usage des topiques; on fera sur tout le ventre des onctions avec l'huile de millepertuis, et on emploiera les mêmes fomentations recommandées ci-dessus dans l'inflammation de l'estomac.

Quand les douleurs sont insupportables, beaucoup de praticiens recommandent les narcotiques; mais si on les donne trop tôt ou en trop forte dose ils peuvent attirer la gangrène : il ne faut les employer qu'après avoir détendu par plusieurs saignées et ne les donner encore que très-légers, tels que le sirop diacode, la décoction de pavot, ou tout au plus quelques gouttes de teinture anodyne.

Comme dans cette maladie les entrailles sont toujours farcies d'une saburre, qui souvent a donné lieu à l'inflammation, ou au moins s'est accumulée pendant le cours de la maladie, les purgatifs semblent indiqués. Mais tant que dure l'inflammation, tout

purgatif irriteroit et augmenteroit le mal : il faut attendre que les accidens soient cessés et que la maladie soit à sa fin pour les donner, encore ne faut-il choisir que les plus doux et les prescrire en grand lavage, tels que l'eau de pruneaux, l'eau de casse, la manne, et ne passer que par gradation à l'usage de quelques autres un peu plus actifs. L'huile d'amandes douces est le seul laxatif qu'on puisse mettre en usage pendant la maladie, pourvu toutefois qu'elle ne rancisse pas, qu'elle ne pèse pas sur l'estomac, et que le malade n'ait pas trop de répugnance pour ce remède.

CHAPITRE QUINZIÈME.

De la Passion iliaque, ou Colique de Miséréré.

LA passion iliaque à laquelle le vulgaire a donné le nom ridicule de colique de *Miséréré*, est une maladie des plus vives et des plus cruelles, qui emporte quelquefois les malades en vingt-quatre heures, mais au moins les fait périr dès le second ou troisième jour, si on ne lui donne pas les secours les plus prompts et les plus efficaces.

DESCRIPTION de la maladie. Cette maladie commence par une douleur de colique avec constipation et beaucoup de vents par en haut. Bientôt après cette douleur augmente, elle devient fixe

dans un endroit particulier, ordinairement autour du nombril ; le ventre se resserre et rentre en dedans, le pouls devient petit, vif et serré, et il survient des vomissemens de phlegmes, qui sont bientôt suivis de bile et de matières fétides. Enfin la maladie augmentant et étant portée au plus haut degré, la douleur devient intolérable, rien ne sort par en bas, les urines sont en petite quantité et fétides, souvent le malade a des convulsions, il vomit fréquemment, et les matières qu'il rejette ont une odeur stercorale et même cadavéreuse. Ce ne sont pas cependant les excrémens qu'il rend par en haut, encore moins les lavemens et les suppositoires, comme l'ont assuré quelques auteurs. L'anatomie fait voir qu'un pareil effet est impossible, et la valvule du colon empêche les matières de remonter des gros intestins dans les petits. Dans ce triste état le visage du malade devient pâle et décoloré, ses yeux enfoncés perdent leur éclat et leur vivacité, son pouls est petit, inégal et intermittent, ses extrémités sont froides, tandis que son intérieur est brûlant, une sueur glaciale et gluante arrose son visage et son col, le hoquet survient et la mort suit de près.

On voit par ce détail que dans cette colique il y a une inflammation aiguë dans les intestins, mais concentrée dans un endroit particulier, en quoi elle diffère de l'inflammation de bas-ventre, que ce point d'irritation occasionne le resserrement de l'intestin au point d'oblitérer sa cavité, ensorte que

les matières, ne pouvant plus passer par en bas, sont obligées de refluer vers le haut. Cette irritation a souvent son siége dans l'intestin *ileum*, ce qui a fait donner à cette maladie le nom de passion iliaque. Elle peut cependant attaquer aussi d'autres intestins, et il est rare qu'en général les autres ne se ressentent plus ou moins du mal qu'éprouve l'ileum.

Causes. Tout ce qui irrite fortement quelque intestin peut occasionner cette maladie. Ainsi elle peut être causée par une bile âcre et mordicante, par des purgatifs violens et drastiques, sur-tout par des résineux, dont les molécules s'attachent aux parois des intestins. Souvent elle dépend de l'étranglement de l'intestin dans les hernies, parce qu'alors outre l'irritation occasionnée par le pincement de ses parois, sa cavité se trouve oblitérée et le passage des matières fermé.

Traitement. Il n'y a pas de temps à perdre dans le traitement d'une maladie qui peut faire périr le malade dans les vingt-quatre heures. On commencera donc par faire une saignée de sept à huit onces seulement, à cause de la foiblesse du pouls, mais comme l'inflammation est très-aiguë, et que la foiblesse n'est qu'apparente et dépend de la grande irritation, on répetera cette saignée au moins toutes les deux heures. La boisson sera du petit-lait, de l'eau de veau ou de poulet, ou bien une décoction de graine de lin. Mais ces boissons doivent être très-légères et données souvent et en petite quantité

à-la-fois, à cause du vomissement. Dans l'intervalle des saignées on donnera des demi-lavemens, soit avec la décoction de trippes ou de fraise de veau, soit avec une décoction de plantes émollientes, à laquelle on ajoutera de l'huile. En même temps on mettra en usage quelques narcotiques. Il est vrai qu'en général cette sorte de remèdes ne convient pas dans les maladies inflammatoires où elle peut déterminer la gangrène. Mais ici les douleurs sont si atroces, et peuvent tellement aggraver le mal, qu'il faut chercher à les calmer. Seulement on aura l'attention de ne les donner qu'à petite dose : un gros de sirop diacode, ou un demi-grain de laudanum donné de deux en deux heures suffit. On tâchera également de modérer les douleurs et l'irritation par les onctions sur le ventre, les fomentations et les cataplasmes émolliens recommandés ci-dessus dans l'inflammation du bas-ventre. Mais un excellent calmant, c'est le bain ou le demi-bain quand le malade peut le supporter.

On sent que dans cette maladie, où les intestins sont extraordinairement irrités, on ne doit prescrire aucuns purgatifs, même les minoratifs les plus doux, et encore moins les émétiques, quoiqu'il y ait de l'humeur dans les entrailles. L'huile bien fraîche et récente est le seul laxatif qu'il soit permis de donner, elle relâche en adoucissant. Mais lorsque la maladie sera guérie, on donnera des minoratifs, d'abord les plus doux, qu'il faudra répéter plusieurs fois dans la convalescence, pour éviter

l'amas de nouvelle saburre, qui occasionneroit des rechûtes.

Il ne me reste plus à parler que de deux moyens recommandés par quelques personnes, et qui consistent à faire avaler au malade quelques balles de plomb, ou une certaine quantité de mercure coulant, pour que le poids de ces matières puisse vaincre l'obstacle qui bouche le passage des intestins. Ces deux singuliers remèdes ne peuvent que blesser l'intestin : en le distendant par leur pesanteur, ils augmentent l'irritation, aggravent la maladie et deviennent dangereux et même mortels; on doit les proscrire absolument.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Du Cholera-morbus ou Trousse-galant.

DESCRIPTION. Le *Cholera-morbus* prend subitement et se déclare d'abord par des rapports aigres ou d'une odeur putride, avec des points douloureux et aigus dans les intestins et dans l'estomac. Bientôt surviennent les vomissemens et la diarrhée : le malade rend d'abord par haut des alimens, s'il y en a dans l'estomac, et ensuite une bile tantôt verte, tantôt jaune, quelquefois noirâtre, tandis qu'il évacue par les selles une quantité prodigieuse de bile. Ces selles accompagnées de

tranchées sont si fréquentes, qu'elles se succèdent à chaque instant, quelquefois au nombre de cent dans la journée : aussi affoiblissent-elles le malade à un tel point, qu'en quelques heures il paroît maigri et changé. A ces accidens se joint la fièvre. D'abord le pouls est gros et fort, en peu de momens il s'affoiblit, devient petit, vif et serré, les angoisses, les syncopes surviennent, les extrémités sont froides, tandis que le malade brûle intérieurement, souvent il arrive des crampes et des convulsions dans les membres.

Cette maladie, comme on le voit par cette description, a beaucoup de rapport avec l'inflammation de bas-ventre et la colique de miséréré ; un grand nombre de symptômes lui sont communs avec ces deux maladies. Elle en diffère cependant en ce que le ventre n'est pas tendu et que les évacuations se font continuellement par bas, au lieu que dans l'inflammation de bas-ventre il ne se fait guère d'évacuations, et que le ventre est boursoufflé. Dans le miséréré la douleur est fixe dans un seul endroit et circonscrite, et d'ailleurs il ne se fait aucune évacuation par bas. Au reste, dans toutes ces maladies il y a phlogose, locale dans le miséréré, étendue à tous les intestins dans l'inflammation de bas-ventre, un peu moins étendue mais se propageant jusqu'à l'estomac dans le cholera-morbus.

DIAGNOSTIC. Les signes auxquels on peut reconnoître cette maladie sont les évacuations

prodigieuses par haut et par bas, avec les autres accidens, la fièvre presque lypirique, le feu et la douleur des entrailles, les angoisses, les syncopes, les convulsions et les sueurs froides.

Le cholera-morbus est plus ordinaire dans les pays méridionaux, que dans le nord; il prend plus fréquemment à la fin de l'été, lorsque les chaleurs de la canicule ont été vives, et dans les années fort abondantes en fruits. Quelquefois il est la suite de quelque purgatif drastique et résineux.

Traitement. S'il y a une maladie dans le traitement de laquelle les contr'indications soient dans le cas d'embarrasser l'officier de santé, c'est sur-tout dans celle-ci. L'inflammation des intestins paroît devoir indiquer la saignée, la foiblesse du malade, les syncopes et les évacuations prodigieuses s'y opposent. D'un autre côté, cette foiblesse et les syncopes semblent indiquer l'usage des cordiaux, mais ils sont dangereux à cause de l'inflammation. Enfin les déjections énormes et les douleurs qui les accompagnent demanderoient l'usage des calmans, mais la foiblesse d'un côté et l'inflammation de l'autre contr'indiquent les calmans, et d'ailleurs il seroit dangereux d'arrêter ces évacuations qui emportent une partie de la cause de la maladie. Il faut donc prendre un milieu et agir avec beaucoup de circonspection dans le traitement du cholera-morbus.

Ainsi, à moins que le pouls ne soit dur et plein, et que le malade ne soit fort et sanguin, on ne fera

point de saignées; sinon, on en fera une ou deux très-légères et petites dans tout le commencement de la maladie. Mais on prescrira une boisson délayante et adoucissante, qu'on donnera très-fréquemment, à très-petits coups. On peut prescrire le petit-lait, l'eau de veau ou de poulet, l'eau de riz, l'eau panée qui se donneront par gorgées tous les demi-quarts d'heure, et si les douleurs sont atroces, comme il arrive quelquefois, on les modérera par quelques prises de thériaque, à la dose seulement de dix à douze grains : et même si la maladie prenoit d'une manière si violente, et que les douleurs fussent si excessives, que dès l'invasion il y eût des convulsions, des syncopes, du froid aux extrémités, avec un pouls petit et intermittent, on pourroit, dès le commencement, donner quelques cuillerées d'une potion un peu cordiale et calmante (n°. 35), où l'on feroit entrer quelques gouttes de teinture anodyne et un demi-gros d'eau de canelle.

En même temps on donnera de deux en deux heures des demi-lavemens émolliens, tels que je les ai marqués dans la colique de miséréré, et on aura soin que le malade ne prenne aucun aliment, tout au plus quelques bouillons coupés. On emploiera aussi les onctions, les fomentations émollientes sur le ventre, comme dans l'inflammation du bas-ventre, et même le demi-bain tiède, si le malade a assez de forces pour le supporter.

Par ce traitement, au bout de quelques jours les

douleurs s'appaisent, la fièvre et l'inflammation cessent; il n'y a plus que des évacuations moins fréquentes d'une bile de bonne qualité. C'est alors, mais pas plutôt, qu'on doit employer quelques laxatifs pour emporter les restes de la maladie. Mais il faut commencer par les plus doux, tels qu'une décoction de pruneaux, une eau de casse ou de tamarins, et l'on réitère plusieurs fois ces minoratifs en y ajoutant par la suite la manne et quelque sel neutre, soit d'epsom, soit de duobus.

Enfin lorsque le malade est parfaitement rétabli, il est bon de fortifier son estomac par l'usage de quelque eau minérale ferrugineuse, ou à son défaut par l'eau rouillée, dont on lui fera prendre trois ou quatre verres tous les matins, pendant trois semaines environ.

Quoique les purgatifs et encore plus les vomitifs soient en général dangereux et même mortels dans le cholera-morbus, ainsi que je l'ai dit, il est cependant une circonstance où l'on est forcé de recourir à ces derniers. Si on est appelé auprès d'un malade, dont la maladie commence par une violente indigestion, causée pour avoir trop mangé de fruits, et sur-tout par une indigestion de melon ou de concombres, il faut dans le premier abord vider l'estomac de ces matières indigestes par un vomitif léger, tel que l'huile, l'oxymel scillitique, ou un grain de tartre émétique, après quoi on reviendra promptement aux boissons adoucissantes et aux lavemens

émolliens très-fréquens, pour évacuer par bas le reste de ces mêmes matières, qui sont encore dans les intestins.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

De la Colique bilieuse.

La colique bilieuse est un diminutif des coliques précédentes et principalement du cholera-morbus dans lequel elle peut dégénérer, si elle devient très-violente.

Rarement dans cette maladie le malade a-t-il de la fièvre, mais il ressent des douleurs vagues, aiguës, et des tranchées dans différentes parties du ventre, sans que celui-ci soit tendu. Il a un dégoût pour les alimens, la langue chargée, la bouche amère, des nausées, quelquefois des vomissemens, de la soif et une grande chaleur dans les entrailles. Son ventre est quelquefois resserré, mais plus souvent il a des déjections d'une bile jaune, verte, porracée, âcre et corrosive, et ses urines sont fort jaunes, souvent troubles. Enfin cet état est accompagné d'une prostration des forces, et lorsque les tranchées sont vives, il survient des syncopes et des sueurs froides.

Cette maladie est plus fréquente l'été et au commencement de l'automne, après les grandes chaleurs de la canicule. Elle attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud et bilieux, et particulièrement

particulièrement ceux qui mangent beaucoup de viandes grasses et succulentes, qui tournent aisément à la putréfaction.

TRAITEMENT. Comme cette colique ne dépend que d'une surabondance de bile âcre et échauffée, on ne doit point saigner, à moins que la dureté, la plénitude du pouls, et un peu de fièvre n'exigent ce remède; autrement il faut s'en abstenir. Mais on détrempera la bile par une abondante boisson de petit-lait, d'eau de veau ou de poulet, de quelque tisanne émolliente, ou même d'eau fraîche. On calmera les tranchées par quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, et si elles sont violentes, on donnera également par cuillerées une potion huileuse, avec les sirops de guimauve et de pavot, et l'eau de laitue (n°. 36). On fera prendre fréquemment des lavemens avec la décoction des herbes émollientes, et les fleurs de camomille, et si les douleurs des tranchées sont fort vives, on y fera bouillir la moitié d'une tête de pavot blanc brisée par morceaux. Il ne faut pas non plus négliger les onctions, les fomentations sur le ventre et les autres topiques que j'ai conseillés dans les chapitres précédens. Enfin quand les tranchées seront calmées, on ajoutera aux lavemens quelques laxatifs, tels que le miel mercurial, le miel violat, avec le crystal minéral.

Mais il faut, dans cette maladie, comme dans les précédentes, éviter les vomitifs et les purgatifs qui aggraveroient le mal. Ce n'est que lorsque tout

sera calmé, qu'il faudra en venir aux purgatifs, en ne donnant que les plus doux, la casse, les tamarins, la manne, la crême de tartre, etc.

Souvent cette maladie revient, et quelques tempéramens y sont plus sujets. Ils doivent observer un régime exact, user plutôt de végétaux que de viandes, et éviter sur-tout le lait et les graisses.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

De la Colique venteuse.

Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé quelquefois des coliques de vents. Cette espèce de colique produit des douleurs quelquefois fixes, plus souvent vagues, changeant de place et formant des espèces de poches en différens endroits. Ces douleurs sont moins vives, quand elles ont leur siége dans les gros intestins, plus aiguës quand ce sont les petits où réside le mal; elles sont accompagnées de mal-aise, de bâillemens, et même de quelques nausées. Le ventre en même temps est tendu, mais mol et sans dureté. Cette incommodité qui survient toujours sans fièvre, dépend de vents qui sont accumulés en quantité dans l'estomac ou dans les intestins, et qui ne pouvant s'échapper à cause du resserrement de ces parties, se dilatent à raison de la chaleur intérieure, et distendent douloureusement les membranes et les parois de ses viscères.

Aussi cette colique est-elle souvent la suite de l'usage d'alimens ou de boissons qui contiennent beaucoup d'air, comme les graines légumineuses, le vin doux, la bierre, etc. On la distingue des autres coliques tant par les grouillemens et les borborismes, qui se font entendre dans le ventre, que parce que le malade est soulagé lorsqu'il rend quelques vents, soit par haut, soit par bas.

Traitement. Comme cette colique peut avoir son siége dans les intestins ou dans l'estomac, suivant ces différentes circonstances on doit apporter quelque léger changement dans le traitement.

Si les vents sont dans les intestins, les remèdes les plus sûrs sont les lavemens. On en donnera d'abord quelques-uns avec la décoction des herbes émollientes, telles que la mauve, la bette, la pariétaire, le bouillon-blanc, etc; puis on les rendra carminatifs avec les fleurs de mélilot, de camomille, ou les graines de fenouil, d'anis, de coriandre, etc.; et quand la douleur commencera à se calmer, on finira par des lavemens purgatifs, en y délayant du lénitif, ou même du catholicon double, qui donnera plus de ton et de ressort aux intestins. Quant à l'intérieur on prescrira une boisson adoucissante, comme dans les autres coliques ci-dessus, mais on l'entremêlera de quelques cuillerées d'une potion carminative, telle que celle du (n°. 37).

Si au contraire les vents résident dans l'estomac, on commencera par les mêmes boissons adoucissantes, mais bientôt on les rendra propres à

fortifier l'estomac, en y ajoutant de l'eau de canelle simple et quelques pincées d'anis ou de coriandre, et si cela ne suffit pas encore, on aura recours à une ou deux cuillerées d'elixir de garus, ou de celui des propriétés. En même temps on appliquera sur le creux de l'estomac des linges chauds, ou même des fomentations émollientes un peu chaudes.

Les personnes sujettes à ces coliques doivent éviter les alimens venteux, se bien couvrir l'estomac, et boire un peu de vin pur. Elles auront aussi soin de se purger de temps en temps pour vider les premières voies, dont la saburre amassée fermentant dans les viscères, est souvent la cause et la source des coliques de vents.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

De la Colique d'indigestion.

On peut avoir une indigestion, soit pour avoir chargé son estomac d'une trop grande quantité d'alimens qu'il ne peut digérer, soit pour avoir usé d'alimens lourds et par eux-mêmes indigestes, sans que leur quantité soit trop grande. Dans l'un et l'autre cas le malade éprouve une colique accompagnée de mal-aise, de nausées, il est prêt à se trouver mal, son visage est pâle, son nez et ses

mains sont froids, et si le mal est violent, il perd connoissance et a une sueur froide sur le front et le visage.

Dans cet état les assistans ont souvent recours aux liqueurs spiritueuses, à la thériaque et autres médicamens chauds, méthode dangereuse, et qui loin de soulager augmente le mal. Il ne s'agit que de détremper les matières indigestes, qui sont dans l'estomac, pour qu'il s'en débarrasse, soit par le vomissement, soit en les poussant dans les intestins. L'eau tiède souvent suffit; en la buvant amplement elle provoque le vomissement. On peut, si on veut, y faire infuser quelques pincées de fleurs de camomille ou de sureau. On appliquera sur l'estomac des linges chauds, et si les intestins souffrent, on donnera quelques lavemens soit d'eau de son, soit de décoction de graine de lin, où l'on fera fondre quelques pincées de sel. Mais si le mal est violent et s'il y a des nausées fréquentes, qui ne soient pas suivies de vomissemens, on peut aider la nature en donnant un grain ou deux d'émétique dans la boisson. Dès que le malade aura rendu les matières contenues dans l'estomac, il sera soulagé.

CHAPITRE VINGTIÈME.

De la Colique des Peintres, ou de Poitou.

DESCRIPTION. La colique des Peintres, ainsi appelée parce que les Peintres y sont principalement sujets, et que d'autres ont nommée colique de Poitou, parce qu'elle a été observée épidémiquement dans cette province, est une maladie dans laquelle on éprouve une douleur aiguë dans l'estomac, les intestins, les hypocondres et les reins, avec de vives agitations, des nausées, des vomissemens, un hoquet continuel, une soif ardente et une difficulté d'uriner et d'aller à la selle. Souvent il survient des convulsions et même des accidens épileptiques, et le tout est suivi de paralysie qui entreprend les pieds, les jambes, et les extrémités supérieures. Tels sont en gros les accidens qui s'observent dans cette cruelle maladie, sur laquelle les médecins ont été partagés d'opinions, sur-tout par rapport au traitement, les uns proscrivant la saignée et n'employant que des remèdes drastiques et très-violens, les autres recommandant la saignée et les émolliens.

On ne sera pas étonné de cette diversité de sentimens aussi opposés, si on fait attention que sous le nom général de colique des Peintres, on a

confondu deux maladies totalement différentes quant à la cause, quoique beaucoup d'accidens soient communs à l'une et à l'autre.

DESCRIPTION de la première espèce, ou de la colique métallique. La première prend tout d'un coup et se dénote par un poids douloureux tantôt vague, tantôt fixe vers la région de l'estomac, qui devenant plus aigu, lancinant et intolérable, se répand par degrés dans toute la capacité du ventre, et se propage aux reins, à la poitrine et aux épaules. En même temps surviennent les hoquets, les nausées et les vomissemens d'une bile verte et porracée, avec une constipation totale. Cependant il n'y a pas de fièvre, le ventre, quoique douloureux, n'est pas tendu, il est plutôt retiré et renfoncé, et on peut le comprimer sans augmenter les douleurs. Mais le malade est pâle et agité, ses extrémités sont froides, tandis qu'il brûle intérieurement; il est abattu, il tombe fréquemment en syncopes, et ses urines ne coulent qu'avec peine. A la longue ces accidens paroissent se calmer, mais ils sont remplacés par la paralysie, qui augmente à mesure que les douleurs diminuent, et qui entreprend d'abord les extrémités supérieures, puis les inférieures, qui sont privées de tout mouvement sans perdre leur sensibilité. Quelquefois cette paralysie est précédée de convulsions et d'accès épileptiques, beaucoup plus longs que dans la véritable épilepsie.

Cette première espèce de colique est ordinaire aux Peintres qui font usage de la céruse, et aux

ouvriers qui emploient pour leurs ouvrages le plomb ou l'alquifoux, tels que les Potiers de terre et autres; enfin elle survient aux personnes qui font usage de vins, que les marchands ont adoucis et frélatés avec la litharge et autres préparations de plomb, ainsi qu'on l'observe malheureusement trop souvent. Il paroît donc que cette colique ne dépend que de molécules métalliques et vénéneuses, qui, s'attachant aux parois de l'estomac et des intestins, irritent, piquent et déchirent leurs fibrilles nerveuses, soit que ces molécules aient été avalées avec la boisson, soit qu'elles aient été reçues par le nez ou par la bouche sous la forme de poussière ou de vapeurs avec l'air que les malades respirent. Cette première espèce peut se distinguer par le nom de *Colique minérale* ou *métallique*.

DESCRIPTION de la Colique végétale. La seconde espèce ne prend pas aussi subitement que la première, elle ne se déclare que par degrés. Les malades commencent par être languissans, avec un visage pâle, livide et comme cachectique. Ils sentent un poids sur l'estomac, auquel succèdent bientôt des nausées, de fréquentes éructations et des douleurs vagues dans les intestins, avec foiblesse dans les jambes et les genoux, et leur pouls est foible et inégal. Tel est le commencement de la maladie. Bientôt surviennent des vomissemens de matières vertes, souvent aigres et acides, leur langue est chargée d'un limon blanchâtre; le hoquet est fréquent, les douleurs aiguës du ventre se fixent au

nombril, et la constipation est des plus opiniâtres. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le ventre, loin d'être enfoncé et retiré en dedans, comme dans la colique minérale, est au contraire tendu et tuméfié, et si sensible qu'on ne peut le toucher sans exciter de vives douleurs. Par degrés le mal se communique d'abord aux jambes, puis aux extrémités supérieures et même aux reins, la sécrétion des urines se fait difficilement, et tout le corps souffre d'une espèce de frémissement; souvent il y a un délire obscur, et des mouvemens convulsifs, même épileptiques. Enfin à mesure que les douleurs diminuent, elles se changent en engourdissement, lequel est suivi de paralysie, d'abord des bras, et quelquefois ensuite des parties inférieures. Ces différentes parties sont privées de mouvement, mais conservent leur sensibilité. Il semble que cette paralysie soit la crise de cette maladie. Quelquefois pendant tout son cours il y a aveuglement, une espèce de goutte-sereine accidentelle qui se dissipe avec la colique.

Cette seconde espèce de colique est due à l'usage de vins verts, de cidre, et autres liqueurs fermentées, qui, par laps de temps, tournent à l'aigre et à la fermentation acide. Elle attaque ceux qui font usage de ces boissons, et si après avoir été guéris, ils en recommencent l'usage, ils ne tardent pas à avoir des rechûtes. Elle paroît donc dépendre de particules d'acide tartareux, qui irritent les intestins, moins vivement cependant que dans la

colique minérale, épaississent la bile, et passant ensuite dans le sang, se mêlent avec la lymphe et attaquent principalement les parties nerveuses et ligamenteuses. Cette seconde espèce de colique se distingue par le nom de *Colique végétale*.

DIFFÉRENCES. Il est aisé de distinguer ces deux espèces différentes de coliques, quoiqu'elles aient beaucoup d'accidens semblables, 1°. la minérale survient principalement aux ouvriers qui font usage du plomb dans leurs travaux, ou à ceux qui ont bu du vin lithargiré : la végétale est la suite de la boisson de vins verts ou aigres; 2°. la première prend tout d'un coup ; l'invasion de la seconde est plus lente et se fait par degrés; 3°. la première est sans fièvre et sans soif; dans la seconde il y a de la fièvre avec un pouls d'abord foible, puis plus fort. 4°. Dans la minérale le ventre est serré et comme rentré en dedans ; dans la végétale il est tendu, tuméfié et douloureux au tact, ce qui n'existe pas dans l'autre. Telles sont les différences qui distinguent ces deux maladies.

L'une et l'autre sont dangereuses et demandent un prompt secours. En général les femmes y sont moins sujettes que les hommes, mais lorsqu'elles en sont attaquées, leur maladie est plus grave : les vieillards courent plus de danger que les gens moins âgés.

TRAITEMENT. La colique minérale et la végétale, différant l'une de l'autre, tant par leur cause, que par plusieurs de leurs symptômes, leur

traitement doit être aussi différent; aussi traiterai-je de l'une et de l'autre séparément.

TRAITEMENT de la Colique minérale. Dans le traitement de la colique minérale, dans laquelle il n'y a ni fièvre ni inflammation, la saignée ne convient et ne réussit pas, mais comme il y a des molécules métalliques vénéneuses attachées aux parois de l'estomac et des intestins qu'elles irritent, il faut d'abord les expulser par une méthode active et prompte, telle que celle que l'on emploie avec succès à l'hôpital de la Charité de Paris. Ainsi on commencera par donner, dès le premier jour, un lavement fortement purgatif composé d'une décoction d'herbes émollientes et de deux gros de pulpe de coloquinte, ou d'une once de vin émétique trouble. On peut même, si le malade est fort et robuste, y joindre le diaphénic, le diaprun ou autre purgatif semblable. Sept ou huit heures après on en donnera un second calmant et fortifiant composé d'huile de noix et de vin. Le lendemain on fera prendre un vomitif de quelques grains d'émétique plus ou moins suivant la force et le tempérament du malade, et le soir du même jour un calmant, tel qu'un demi-gros de thériaque avec un grain de laudanum, ou bien un julep calmant avec le sirop diacode. Le jour d'après on réitérera le lavement mochlique le matin, l'après-midi celui de vin et d'huile, et le soir le calmant de la veille. En même temps on prescrira dans la journée une décoction des bois sudorifiques pour boisson ordinaire. Enfin si le malade sent

quelques engourdissemens dans les jointures, et quelques menaces de paralysie, on finira par mettre en usage quelques cordiaux. Par ce traitement prompt et actif on prévient la paralysie et souvent le malade est guéri en sept ou huit jours. Si cependant il restoit encore quelques accidens, ce qui est rare quand on n'a pas tardé à employer ce traitement, pour lors après deux jours de repos on recommencera ces mêmes remèdes qui ne manquent pas de réussir.

TRAITEMENT de la Colique végétale. Le cours de la colique végétale étant plus lent et moins rapide que celui de la colique minérale, et les différens temps de cette maladie exigeant du changement dans la nature des remèdes, je distinguerai trois temps ou trois périodes dans cette maladie.

Ier. *PÉRIODE.* Dans le premier période ou dans l'invasion le traitement diffère peu de celui de la colique minérale. Il s'agit d'évacuer des particules tartareuses et acides, qui piquent et irritent l'estomac et les intestins. Ainsi la saignée ne convient pas plus que dans l'espèce précédente, à moins que le tempérament fort et pléthorique du malade n'exige absolument une ou deux légères saignées. Mais dès le premier instant on donnera l'émétique à plus ou moins forte dose, suivant l'âge et la force du malade; et après le vomissement on entretiendra son effet par bas en n'en donnant que de très-petites doses répétées. Si même le malade étoit foible et qu'il ressentît déjà des douleurs vives dans la région

épigastrique, on tempéreroit l'effet de l'émétique en le mêlant avec la manne. Quant aux délayans, aux relâchans, aux huileux et aux narcotiques, ils ne conviennent pas dans ce premier période non plus que les purgatifs qui seroient rejetés par le vomissement. L'émétique fait ordinairement cesser ce vomissement, mais quelquefois les nausées subsistent, et même le malade rejette non plus une matière gluante et visqueuse, comme il la rendoit d'abord, mais une sérosité verdâtre. Alors on peut calmer l'irritation de l'estomac, soit par le moyen de la potion anti-émétique de rivière, soit par quelque léger calmant. En même temps on ne négligera pas les lavemens, simplement émolliens et huileux les premiers jours, puis après l'effet des vomitifs et laxatifs, on en donnera d'autres plus actifs et purgatifs moyennant l'addition de l'hiera-picra, du diaprun, du diaphenic, etc. Mais dans la crainte qu'ils n'irritent, on les fera suivre d'un autre simplement émollient et huileux.

Lorsque le vomitif aura fait son effet; on prescrira le lendemain une médecine ni forte ni foible, assez forte cependant pour évacuer les molécules acides et irritantes logées dans les intestins. Mais de peur que la médecine ne laisse de l'irritation, on donnera le soir un léger calmant, ce que l'on réitétera les jours suivans. En même temps on prescrira une boisson délayante, l'eau de veau, l'infusion des plantes émollientes, quelques huiles douces et fraîches, et on tiendra le malade à la plus sévère

diète, ne lui donnant que du bouillon de veau ou de poulet. Par ce traitement suivi, quelquefois la maladie ne passe pas le premier période et se termine en sept ou huit jours.

II^d. *PÉRIODE.* Mais si elle continue, alors commence le deuxième période, qui dure tantôt jusqu'au quatorzième jour, et quelquefois beaucoup au-delà. Dans ce temps la maladie a un caractère différent; il existe de la fièvre, des douleurs, des spasmes, qu'il faut calmer par des boissons délayantes et émollientes, et d'un autre côté la nature cherche à se débarrasser des particules âcres qui l'irritent, tant par les évacuations que par la transpiration, et elle demande à être aidée. Ainsi on donnera une ample boisson de petit-lait, d'eau de veau, ou d'infusion de fleurs de mauve ou de violettes. On mettra en usage des onctions, des fomentations émollientes sur le ventre, même les demi-bains et bains tièdes; des lavemens de décoction de fraise de veau ou de plantes émollientes avec le beurre ou l'huile, qu'on rendra de temps en temps laxatifs, en y délayant du miel mercurial ou violat, de la casse, du diaprun, etc., et lorsque l'irritation sera calmée, et que le malade aura été bien préparé par ces remèdes, on en viendra aux purgatifs, mais doux et répétés. Enfin sur la fin de ce période, le malade étant mieux, on finira par prescrire quelque boisson sudorifique, comme une eau de squine faite avec deux gros de cette racine légèrement bouillis dans

chaque pinte d'eau, ou une infusion de fleurs de sureau.

Dans ce période il y a quelquefois des douleurs et des spasmes, qui indiquent l'usage des calmans; mais alors même il ne faut les donner qu'à petite dose, de peur d'arrêter les évacuations, qui sont la crise salutaire de cette maladie. Ainsi il suffit de donner un demi-gros de thériaque avec un grain de laudanum, ou un demi-grain d'opium. D'autres fois les douleurs vives des entrailles augmentent la fièvre qui accompagne toujours ce période : alors si le pouls est dur, serré et fréquent avec une douleur fixe dans le ventre, le meilleur remède est la saignée et une ample boisson adoucissante; les purgatifs et les remèdes violens seroient de véritables poisons.

IIIe. *Période.* Assez fréquemment après le deuxième période, sur-tout s'il se prolonge, les malades éprouvent une suite fâcheuse de cette maladie; c'est la paralysie qui constitue le troisième et dernier période de cette colique. A mesure que les douleurs du ventre diminuent, on en ressent de vives dans les membres, accompagnées de stupeur et d'engourdissement, qui dégénèrent en paralysie. Cette dernière, différente de la paralysie ordinaire, ne doit point être combattue par les purgatifs et les forts sudorifiques. Il ne faut employer que les délayans, de légers diaphorétiques, tels que l'infusion de fleurs de sureau et de camomille, au printemps l'usage interne des eaux minérales

ferrugineuses, et à l'extérieur celui des bains, des douches, principalement des eaux thermales, si cela est poſsible. Dans ce cas souvent l'électricité est très-utile.

Enfin, la maladie étant terminée, le malade reste assez souvent maigre et miné par une fièvre lente. Le meilleur remède à cet état est l'usage du lait d'ânesse, ou à son défaut, celui du lait de vache coupé d'une infusion stomachique de camomille ou de petite centaurée.

Du reste, il faut pendant long-temps vivre de régime, éviter les alimens et les boissons acides, faire de l'exercice, sur-tout à cheval, et respirer un air pur à la campagne.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

De l'Inflammation du Foie, et de la Colique hépatique.

DESCRIPTION *de la Maladie.* Lorsque le foie est attaqué d'inflammation, le malade ressent une tension, une rénitence et une tumeur dans l'hypocondre droit, avec une fièvre aiguë et de la difficulté de respirer. Ses urines sont en petite quantité, troubles, rouges, et déposent un sédiment semblable à la poussière de briques. Quelquefois il est tourmenté de vomissemens et même de toux, son

son ventre est resserré, et le peu de matières qu'il rend est de couleur grise ou blanchâtre. La douleur, qu'il éprouve dans la région du foie, redouble par la pression de cette partie, par la toux, l'éternuement, mais cette douleur est sourde et obscure, à moins qu'on ne comprime le petit lobe du foie, le seul qui déborde les côtes dans l'état naturel; et pour lors, quand on examine le mal, il faut, pour réveiller la douleur, ne pas presser cette partie avec le plat de la main, mais enfoncer les doigts réunis sous le cartilage xyphoïde. Enfin, si ce mal dure un peu de temps, la couleur du teint et sur-tout du blanc des yeux s'altère, prend une teinte jaune; en un mot, la jaunisse survient, et le foie s'engorgeant de plus en plus, le malade ne peut plus se coucher sur le côté gauche, et par degrés ses extrémités inférieures deviennent œdémateuses.

Telle est l'inflammation du foie portée à un haut degré, maladie assez rare dans nos régions tempérées, et commune dans les pays chauds, sur-tout dans l'Inde. Mais on observe souvent ici une légère inflammation ou plutôt une congestion inflammatoire du foie, qui souvent dure des années, se réveille par accès, produit la colique hépatique, et est suivie de la jaunisse.

DESCRIPTION *de la Colique hépatique*. Dans ces coliques la douleur se fait sentir, il survient des vomissemens, le ventre est constipé, les matières sont grises ou blanchâtres, les urines

s'arrêtent, et le peu qu'on en rend est épais, trouble, et dépose un sédiment considérable rougeâtre.

CAUSES. Les personnes bilieuses et d'un tempérament sensible sont plus sujettes à cette maladie, elle est la suite de passions vives, et sur-tout de chagrins, de suppression de quelque évacuation, comme de la transpiration, du flux hémorrhoïdal, des règles chez les femmes, d'engorgement et d'obstruction au foie et souvent d'indigestions. Cette espèce d'engorgement inflammatoire est plus difficile à reconnoître que la véritable inflammation du foie. Souvent les personnes portent long-temps cette maladie sans s'en douter, et ce n'est que lorsque les coliques hépatiques surviennent avec les accidens que je viens de décrire, qu'on reconnoît son existence.

TRAITEMENT. L'inflammation du foie étant une maladie vive et aiguë, elle exige la saignée, même répétée, moins fréquemment cependant que dans la fluxion de poitrine ou la pleurésie. Quant à la simple congestion inflammatoire de ce viscère, elle demande moins de saignées; mais celle qui dans ce cas réussit le mieux, est l'évacuation du sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux, au moyen de l'application des sangsues. La diète doit être très-exacte dans cette maladie : il ne faut donner au malade que du bouillon très-léger, où l'on aura fait ajouter quelques plantes apéritives, telles que la chicorée, le pissenlit, la bourrache, la buglosse, etc. La tisanne ou boisson ordinaire sera une infusion

des mêmes plantes, ainsi que d'aigremoine, de scolopendre, de pimprenelle, etc., à laquelle on ajoutera dix-huit à vingt-quatre grains de nitre par pinte. Dans l'intervalle des bouillons et des boissons, on donnera toutes les trois heures deux ou trois onces de sucs dépurés de chiendent, pissenlit, chicorée, bourrache, cerfeuil et autres semblables plantes apéritives, édulcorées de sirop des cinq racines apéritives. Si les douleurs étoient vives, on donneroit des émulsions cuites, ou un julep rafraîchissant (n°. 37 bis), évitant les narcotiques qui sont dangereux dans cet état. En même temps on prescrira des lavemens émolliens très-fréquens, qui sont bien indiqués dans cette maladie.

Quant à l'extérieur, il est nécessaire d'employer sur la région du foie des linimens, des fomentations, des cataplasmes émolliens, tels que ceux que j'ai indiqués dans le traitement de l'inflammation de l'estomac et du bas-ventre.

Les nausées qu'éprouvent les malades sembleroient indiquer les vomitifs, mais dans cette maladie l'émétique seroit très-dangereux. On ne peut aider le vomissement qu'avec de l'eau tiède, de l'eau de chardon-bénit, ou de l'huile d'amandes douces mêlée avec de l'eau. Il en est de même des purgatifs, qu'on ne doit point mettre en uſage dans le cours de la maladie; ce n'est que vers la fin, lorsque la détente est arrivée et que la bile commence à couler à l'aide des lavemens, qu'on peut commencer à purger, encore ne donnera-t-on d'abord

que des laxatifs très-doux, une eau de tamarins, de la casse dans du petit-lait, pour passer ensuite par degrés à des purgatifs un peu plus forts, qu'on ne doit jamais employer qu'après le septième jour de la maladie.

Enfin, comme après l'inflammation il reste souvent des engorgemens au foie, il sera bon, la maladie étant terminée, de mettre pendant quelque temps les convalescens à l'usage de bouillons ou apozêmes apéritifs (n°. 4), et de finir par leur faire prendre, dans la saison, quelques eaux minérales.

La crise de cette maladie se fait fréquemment par les selles, d'autres fois par les urines, quelquefois par les sueurs. Le médecin doit examiner avec attention la marche de la nature, afin de l'aider dans la crise qu'elle paroît préparer, soit par les laxatifs, soit par les diurétiques, soit enfin par les diaphorétiques et les sudorifiques.

Au reste, comme certaines personnes sont sujettes aux coliques hépatiques, suites d'un engorgement habituel du foie, elles doivent user de précautions tant pour prévenir le retour de ces coliques, que pour détruire l'engorgement qui en est la cause. Ainsi, outre un régime exact, elles feront bien d'user, aux changemens de saisons, soit d'apozêmes, soit de sucs d'herbes apéritives indiqués ci-dessus, et dans l'été de faire usage des eaux minérales ferrugineuses. Si elles sont sanguines, elles se feront appliquer de loin en loin les sangsues

aux vaisseaux hémorrhoïdaux. L'exercice, sur-tout celui du cheval, leur convient; et un remède qui leur est fort utile consiste à faire un fréquent usage des pilules de savon à la dose de vingt-quatre à trente grains.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

De la Jaunisse.

LA jaunisse ou l'ictère, que le public appelle aussi *bile répandue*, et qui souvent est la suite de l'engorgement ou de l'inflammation du foie, est cet état où toute la peau du corps, mais sur-tout celle du visage, et la conjonctive ou le blanc des yeux sont teints d'une couleur jaune, avec dégoût, amertume de la bouche, démangeaisons, urines jaunes, même rouges et quelquefois noirâtres, qui sont troubles et *déposent un sédiment couleur de briques*, et enfin où les déjections sont blanchâtres.

Quelquefois la jaunisse est accompagnée de chaleur, de soif, de rapports, de vomissemens bilieux et d'un peu de fièvre, avec un pouls vif et dur, et alors on lui a donné le nom d'*ictère chaud*, qui dépend de quelque passion vive, d'autres fois d'exercice trop violent, d'excès de liqueurs spiritueuses, d'un purgatif trop fort, quelquefois enfin de la suppression du flux hémorrhoïdal ou menstruel. On a appelé au contraire *ictère froid* l'espèce de

jaunisse où le malade est sans fièvre, et où son pouls, loin d'être dur, est plutôt mol et relâché. Dans cette espèce, la peau est sèche et aride, il y a constipation, et le peu de matières que rend le malade est blanchâtre, semblable aux crottes de chien. Celle-ci est la suite de chagrins, de mélancolie, d'une vie trop sédentaire : elle succède assez souvent aux fièvres intermittentes, et en général elle dépend de toutes les causes qui peuvent engorger le foie et arrêter la sécrétion de la bile.

TRAITEMENT. D'après cette distinction on voit que le traitement de la jaunisse doit être différent suivant sa nature et les causes qui l'ont produite.

Dans l'ictère chaud, qui est accompagné de fièvre, de chaleur, de soif, où le foie est dans un état inflammatoire, le traitement doit approcher de celui qui a été prescrit en parlant de l'inflammation de ce viscère. Ainsi, quoiqu'en général la saignée ne convienne pas dans la jaunisse, que même elle soit plutôt nuisible et qu'elle augmente la maladie, si cependant les signes d'inflammation sont bien marqués, si la fièvre est portée à un certain degré, et si la jaunisse est la suite d'une suppression des règles ou du flux hémorrhoïdal, il est bon de détendre par une légère saignée. Celle qui convient le mieux dans cette circonstance est une saignée locale des vaisseaux hémorrhoidaux, par l'application des sangsues. Dans cette espèce de jaunisse il faut long-temps délayer et détremper la bile

épaisse et échauffée, avant que d'administrer les purgatifs, qui, donnés trop tôt, feroient beaucoup de mal. Ainsi, on prescrira une ample boisson, soit de limonade, soit de petit-lait ferré, soit de chiendent ou de pariétaire, légèrement aiguisée d'un grain ou d'un demi-grain d'émétique sur chaque pinte. On emploiera des apozêmes faits avec les racines de patience sauvage, de fraisier, la laitue, l'oseille, la chicorée, auxquels on joindra le nitre ou le crystal minéral (n°. 38). Ce ne sera qu'après avoir ainsi détrempé pendant plusieurs jours, lorsque le pouls sera ramolli, que la chaleur et la soif seront calmés, et que la bile commencera à couler, qu'on en viendra aux laxatifs. On commencera d'abord par les plus légers et les moins échauffans, tels que l'eau de casse, celle de tamarins, la manne, la rhubarbe, et enfin on en viendra par degrés à quelques autres plus actifs, tels que la racine de jalap, la scammonée, ou même l'aloës (n°. 39), ayant soin dans l'intervalle d'y joindre toujours une boisson délayante, qui puisse corriger l'irritation que ces remèdes pourroient exciter. Enfin, après avoir évacué la bile et dissipé la jaunisse, on terminera le traitement par l'usage des eaux minérales ferrugineuses de Forges, de Passy, de Vals, ou à leur défaut, tout simplement par l'usage d'une eau rouillée avec des cloux, afin de rétablir le ton des vaisseaux du foie et de rendre la bile plus fluide et plus coulante.

Le traitement de l'ictère froid est différent. La

saignée, dans cette espèce de jaunisse, seroit très-dangereuse. On commencera par employer des délayans légèrement atténuans. Dans une tisanne de polypode ou de scolopendre, on fera fondre par chaque pinte deux ou trois gros de sel de glauber, d'epsom, ou de saignette, ou tout autre sel neutre semblable, qu'on fera boire abondamment au malade. Bientôt après on passera aux apéritifs et principalement à ceux qu'on appelle hépatiques, parce qu'ils paroissent agir particulièrement sur le foie. Tels sont l'aigremoine, la racine de grande-chélidoine, celle de chicorée sauvage, de patience sauvage, dont on composera des apozêmes auxquels on ajoutera quelques sels neutres, ou le tartre martial soluble (n°. 41); et si la maladie est rebelle, on peut y faire entrer quelques préparations martiales, et donner aussi quelques préparations mercurielles. Au lieu d'apozêmes on emploie également avec succès les sucs dépurés de chicorée, cerfeuil, cresson de fontaine, qu'on donne à la dose de trois onces deux ou trois fois par jour, faisant fondre dans chaque prise vingt-quatre grains de terre foliée de tartre, ou douze grains de tartre martial soluble.

La maladie étant terminée, le malade doit encore user de précautions; cet ictère est sujet à des retours qu'il faut prévenir. Rien ne convient mieux pour cet effet, que l'usage des eaux de Vichy, de Balaruc et autres thermales, et celui des pilules de savon continué pendant long-temps. Mais

comme quelques personnes ont de la répugnance pour le savon, et que d'autres, sur-tout les jeunes personnes, avalent difficilement des pilules, j'y ai plusieurs fois suppléé avec succès, en faisant boire le matin trois ou quatre verres d'eau de Vichy, où je faisois mêler une petite dose d'huile de tartre *per deliquium*. Vingt-quatre ou trente gouttes de cet alkali suffisent pour une pinte d'eau. Par le seul usage de cette boisson continuée pendant long-temps, je suis parvenu non-seulement à guérir des jaunisses invétérées, mais encore à faire rendre à une malade un nombre de calculs biliaires, les uns gros comme de petites noix, les autres plus petits, ou divisés en fragmens.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

De l'Inflammation des reins, & de la Colique néphrétique.

Je réunis ici l'inflammation des reins et la colique néphrétique, attendu que ces deux maladies se ressemblent, qu'elles dépendent souvent de la même cause, que leurs symptômes sont les mêmes, et que le même traitement convient également à l'une et à l'autre. Elles ne diffèrent qu'en ce que l'inflammation des reins ou la néphrétique est une maladie aiguë, toujours accompagnée de fièvre,

plus ou moins forte; et que la colique néphrétique existe sans fièvre, mais revient par accès chez les personnes qui y sont sujettes.

SYMPTOMES. On reconnoît ces maladies par les accidens suivans, qui sont communs à l'une et à l'autre. D'abord, outre la douleur dans les reins, qui augmente quand le malade se courbe en devant, on observe chez les hommes une rétraction douloureuse du testicule, et chez les femmes celle de l'aîne et de la vulve du côté du rein malade, et en même temps un engourdissement pareillement douloureux de la cuisse et de la jambe du même côté. Il survient des vents par en haut, des hoquets, des nausées, et des vomissemens d'une eau salée et urineuse. Le ventre est resserré, les lavemens sont sans effet, et les urines sont supprimées ou ne coulent qu'en petite quantité.

Outre ces accidens l'inflammation des reins est toujours accompagnée de fièvre; les urines, au commencement de la maladie, sont rouges et enflammées, dans le fort de la maladie elles sont ou totalement supprimées ou en petite quantité, et vers le déclin elles coulent plus abondamment, mais elles sont troubles et sédimenteuses. En général, le malade éprouve de fréquentes envies d'uriner, sans pouvoir rien rendre. Lorsque les urines sont totalement supprimées, tantôt le malade a un vomissement qui a l'odeur et le goût de l'urine, tantôt il tombe dans un assoupissement léthargique, et quelquefois la maladie dégénère

en hydropisie de poitrine, ou hydropisie ascite.

Ainsi les symptômes essentiels de ces maladies sont la rétraction du testicule, ou d'une des lèvres de la vulve, l'engourdissement de la cuisse et de la jambe, que beaucoup d'auteurs ont regardé comme signes univoques et pathognomoniques du calcul dans les reins, mais qui peuvent survenir sympatiquement par la seule irritation des reins, sans la présence d'aucun gravier.

Causes. Les causes qui produisent la néphrétique sont en général toutes celles qui peuvent irriter les reins assez fortement pour y attirer un engorgement inflammatoire; tels sont un calcul ou gravier, des glaires visqueux et épais, du sang épanché à la suite d'une chûte, d'un coup, d'une contusion, enfin des urines âcres ou devenues caustiques par l'usage d'alimens salés et irritans, ou de certains poisons qui portent principalement leur effet sur les voies urinaires, tel qu'est l'usage intérieur et imprudent des cantharides, ou même quelquefois leur application extérieure trop forte ou trop long-temps continuée.

L'inflammation des reins, portée au plus haut degré, peut se terminer par la gangrène et la mort du malade; d'autres fois elle dégénère en squirrhe ou bien en abcès des reins; souvent la colique néphrétique conduit à la pierre de la vessie, dont le calcul des reins devient le principe et comme le noyau.

Traitement. L'inflammation des reins et

la colique néphrétique étant des maladies aiguës, très-douloureuses et dangereuses, il faut se hâter d'y apporter remède. Ainsi, on commencera par saigner promptement du bras, plus ou moins souvent, suivant les forces et l'âge du malade, et la violence de la maladie. On fera boire abondamment une tisanne adoucissante et délayante, telle que la décoction de graine de lin, de racine de guimauve, de nénuphar, de grande consoude, de l'eau d'orge ou de riz, ou bien une eau légère de veau ou de poulet; les émulsions cuites conviennent aussi dans cette maladie. Si cependant les urines étoient tout-à-fait supprimées, on ne donneroit ces boissons qu'à très-petits coups, mais souvent répetés. Enfin, l'huile d'amandes douces est aussi très-bonne, pourvu qu'elle n'augmente pas les nausées. Ainsi on peut composer une potion huileuse (n°. 42), dont on donnera une cuillerée d'heure en heure, dans l'intervalle des boissons. Quant aux diurétiques il faut s'en abstenir dans le commencement de la maladie, temps où la vivacité de l'irritation arrête le cours des urines; on ne les emploiera que quand le spasme des reins commencera à diminuer, et pour lors il ne faudra avoir recours qu'à ceux qui ne peuvent produire aucune chaleur. Tels sont le petit-lait nitré, l'eau de pariétaire, les émulsions, les sirops acides de limon, de verjus, d'épine-vinette. En même temps, pour calmer les douleurs, on mettra en usage à l'extérieur les demi-bains tempérés, ni trop chauds ni

trop froids, soit d'eau simple, soit de décoction de plantes émollientes, mauve, guimauve, bouillon-blanc, poirée, etc ; et quant à l'intérieur, s'il n'y a point ou que peu de fièvre, on donnera des narcotiques légers, qui souvent, en diminuant le spasme des reins, procurent une abondante évacuation d'urines. On n'oubliera pas non plus de faire prendre toutes les deux ou trois heures des demi-lavemens adoucissans, soit de décoction de plantes émollientes, soit d'eau de trippes ou de fraise de veau avec addition d'un peu de miel ou de beurre.

Malgré les nausées et les vomissemens qu'éprouve le malade, il faut se garder dans cette maladie de donner l'émétique ; les purgatifs même ne conviennent pas mieux avant le déclin de la maladie, lorsque l'irritation est diminuée et que les urines coulent plus facilement. Alors même il ne faut commencer que par les minoratifs les plus doux, une solution de manne ou de casse dans du petit-lait suffisent, et on les donnera en grand lavage; ce n'est que par degrés qu'on passera à des purgatifs plus actifs.

Enfin, l'inflammation terminée, il sera bon de faire user d'eaux minérales ferrugineuses de Passy, de Vals, de Cransac, dans lesquelles on fera dissoudre quelques gros de sels neutres sur chaque pinte. Au défaut de ces eaux, on y suppléera par une décoction de pariétaire, de graine de lin, de baies d'alkekenge, puis on passera petit-à-petit

à des diurétiques plus forts, tels que ceux dont je vais parler.

Mais il ne suffit pas de guérir la maladie, il faut encore en prévenir les retours; la colique néphrétique sur-tout est sujette à des récidives et revient par accès. Dans ce cas, il faut observer un régime exact, s'abstenir des alimens âcres, salés, ou épais et visqueux, ainsi que des liqueurs spiritueuses et de l'excès du vin; éviter les passions vives, et user de boissons un peu incisives, telles que la décoction de racine de chardon-roland, de chausse-trappe, d'aunée, l'infusion de pariétaire, de turquette, de verge d'or, de millefeuille, etc.; on peut choisir entre ces boissons. Il est utile d'user aussi de temps en temps en bol ou en pilules de douze ou quinze grains de baume de tolu, de copahu ou de Canada, ou à leur défaut de bonne térébenthine bien pure. Enfin, s'il y a des graviers dans les reins, l'usage des pilules de savon à la dose de quinze ou vingt grains tous les jours, joint à celui du lait est excellent, pourvu que l'estomac puisse s'en accommoder.

CHAPITRE VINGT - QUATRIÈME.

De l'Inflammation de la Vessie.

DESCRIPTION *de la maladie et ses symptômes.* Lorsque la vessie est enflammée, les malades ont une fièvre plus ou moins vive, accompagnée de tension douloureuse à la région hypogastrique, et même au périnée, les urines ne viennent qu'avec peine et douleur et en petite quantité, quoique les envies d'uriner soient presque perpétuelles, quelquefois même elles sont totalement arrêtées, et le malade a des hoquets, des nausées et des vomissemens, par lesquels il rend des eaux qui ont l'odeur et le goût de l'urine. Si l'inflammation est portée à un degré considérable, le pouls devient petit et serré, les extrémités sont froides, la fièvre prend le caractère de fièvre lypirie, dont il a été question en traitant de l'inflammation de l'estomac, et les hommes sont tourmentés de priapismes violens.

Cette inflammation peut être la suite d'une cause externe, comme d'un coup sur la région de la vessie; elle peut dépendre de quelque corps étranger contenu dans la vessie, qui irrite son col et ses parois, ou qui bouche le passage des urines, comme d'une pierre dans la vessie, d'une balle qui y aura

pénétré, etc., ce qui se reconnoît par un poids qui se fait sentir sur le fondement. Enfin, elle peut être causée par l'âcreté seule des urines, soit que cette âcreté provienne de l'usage d'alimens âcres et salés, ou qu'elle soit l'effet de quelque poison particulier, sur-tout des cantharides, que quelques malheureux osent prendre intérieurement pour s'exciter plus puissamment aux combats amoureux. J'ai vu quelques jeunes gens qui ont été victimes de cette folle imprudence.

Cette maladie est des plus dangereuses. Si l'urine est totalement arrêtée, le malade périt en deux ou trois jours s'il n'est secouru par le moyen de la sonde, opération difficile et dangereuse dans cette circonstance, où les parties que l'instrument doit parcourir sont irritées et enflammées.

TRAITEMENT. Le traitement de cette maladie a bien des rapports avec celui de l'inflammation des reins. On commencera donc par saigner promptement et plusieurs fois du bras, plus ou moins, suivant l'urgence de la maladie et les forces du malade. On lui fera boire fréquemment d'une tisanne diurétique, mais on évitera les diurétiques chauds. Ceux qui conviennent dans cette occasion sont l'eau de veau, le petit-lait nitré, l'eau de graine de lin, les émulsions légères, et les sirops acides. On choisira parmi ces boissons celles qu'on aura le plus promptement sous la main, mais on ne les donnera qu'à très-petits coups souvent répétés, dans la crainte de trop distendre la vessie,

qui

qui est déjà assez tendue et remplie. On ne donnera, par la même raison, que des demi-lavemens à-la-fois, mais on les répétera toutes les trois ou quatre heures, et ils seront composés avec une décoction émolliente. Enfin on appliquera, sur la région de la vessie, une flanelle imbibée de la même décoction chaude, qu'on renouvellera souvent; les cataplasmes qui d'ailleurs conviendroient, pourroient surcharger par leur poids la vessie déjà sensible et douloureuse. Mais le principal remède et le plus essentiel après les saignées, sont les bains ou les demi-bains tièdes, soit simples, soit avec une décoction émolliente, coupée de lait. On y mettra le malade plusieurs heures par jour, et on aidera la détente qu'ils procureront par l'usage de cuillerées répétées de temps en temps, de quelque julep calmant avec le sirop diacode, ou les gouttes anodynes (n°. 43) : on en proportionnera les doses à la vivacité des douleurs.

Si malgré ce traitement les urines ne couloient pas, et que la vessie fût très-distendue, il n'y auroit d'autre ressource que l'introduction de la sonde. Dans ce cas, il ne faut la poser qu'avec beaucoup de prudence, pour ne pas blesser des parties déjà irritées, et éviter de faire une fausse route, qui feroit périr le malade. Si on trouve trop d'obstacles, il vaut mieux introduire pendant quelque temps, dans le canal de l'urètre des bougies qui puissent préparer le chemin à la sonde, et lorsque celle-ci sera une fois introduite, on la

laissera en place, pour ne pas fatiguer le malade et ne pas irriter la vessie, en l'ôtant et la remettant à chaque fois qu'il aura besoin d'uriner.

Quelquefois l'introduction de la sonde est absolument impossible, et le malade est prêt à périr si l'on n'évacue pas promptement la quantité d'urines, qui distend fortement la vessie. Dans un cas aussi urgent, il ne reste de ressource que dans la ponction de la vessie par le troiscart. On fait cette opération dans les adultes, en plongeant l'instrument entre l'anus et la tubérosité de l'os *ischium*; et dans les enfans, on se sert d'un troiscart courbe, qu'on plonge dans leur vessie, au-dessus des os pubis, attendu que la vessie, plus ample dans l'enfance, déborde les os du bassin.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

De l'Inflammation de la Matrice.

SYMPTOMES *de la Maladie.* Dans l'inflammation de la matrice, outre une fièvre aiguë avec soif, chaleur brûlante de la peau, et les autres symptômes de la fièvre, les femmes éprouvent un feu et une tension douloureuse de la matrice et de toute la région hypogastrique, et même souvent de tout le bas-ventre. Ces douleurs se rapportent principalement au pubis, à l'anus,

aux aînes, aux cuisses, aux reins, et se propagent même au dos, et jusqu'aux épaules, lorsque la malade fait quelque mouvement ou qu'elle se tourne sur le côté. Mais non-seulement le mal se fait sentir à l'intérieur, les parties génitales externes sont également douloureuses, brûlantes et arides, les seins eux-mêmes sont douloureux et tendus, à raison de la sympathie qu'ont ces parties avec la matrice. Lorsque cette inflammation est portée à un certain degré, il se joint à cet état des spasmes, des convulsions, et les femmes ressentent une douleur vive au front, qui se communique au fond de l'orbite de l'œil, le ténesme se met de la partie, le ventre est constipé et les urines se suppriment, ou du moins ne coulent qu'en petite quantité et avec douleurs.

CAUSES. Tout ce qui peut irriter la matrice peut causer l'inflammation de ce viscère, soit les causes externes, telles qu'un coup, une chûte sur cette partie, sa contusion, ou sa dilacération dans l'accouchement, soit les causes internes, qui peuvent être très-nombreuses. Parmi ces dernières une des plus fréquentes est la suppression subite des règles produites par le froid, ou pour s'être mis imprudemment les jambes dans l'eau froide, au moment de ce temps critique.

Cette inflammation est très-grave et très-dangereuse : souvent elle tourne en gangrène, ou au moins en suppuration et en ulcère qui est également mortel. D'autres fois elle se termine par un

squirrhe, qui dégénère facilement en cancer, terminaison longue, douloureuse et enfin mortelle. Il faut donc tâcher d'amener la résolution de cette inflammation, seul moyen de sauver la vie de la malade.

TRAITEMENT. Le premier et le principal remède dans cette maladie, ainsi que dans toutes les inflammations, est la saignée. Ainsi on saignera la malade du bras trois ou quatre fois dès le premier jour, plus ou moins, suivant sa force, son âge, et la violence plus ou moins grande de la maladie. Quelquefois cette inflammation survient pendant le cours des règles ou des vidanges, qui se suppriment tout-à-coup. Quelques praticiens croient dans ce cas devoir employer la saignée du pied. C'est une erreur; cette saignée peut augmenter l'engorgement inflammatoire de la matrice: on doit faire la saignée du bras, et la répéter plusieurs fois; ce n'est que sur le déclin de la maladie, lorsque la fièvre et les accidens sont bien diminués, qu'on peut tenter la saignée du pied pour rappeler les règles ou les vidanges: encore est-il plus sûr d'appliquer quelques sangsues au fondement ou à la vulve pour déterminer le cours du sang vers le bas. Les foiblesses et les spasmes que les malades éprouvent quelquefois au commencement de la maladie, ne doivent point empêcher de saigner; elles ne sont que l'effet de la douleur et des contractions spasmodiques, que la saignée ne manque pas de calmer.

Outre les saignées on prescrira à la malade la diète la plus sévère : l'eau de veau ou de poulet sera sa seule nourriture, et on lui fera boire abondamment quelque tisanne adoucissante, telle qu'une légère décoction de racine de guimauve, de nénuphar, de feuilles de bourrache, de chicorée, une eau légère de graine de lin nitrée et émulsionnée, et dans les intervalles de quelques-unes de ces boissons on lui donnera de temps en temps une cuillerée d'une potion composée d'huile d'amandes douces, avec le sirop de limon, ou ceux de violette, de coquelicoc, de guimauve, etc. (n°. 42).

En même temps, toutes les trois ou quatre heures, on fera prendre un demi-lavement également émollient, soit avec la décoction de trippes, soit avec celle de quelques plantes émollientes, comme feuilles de mauve, guimauve, bette, laitue, morelle, graine de lin ou de pavot, et où l'on ajoutera de l'huile, ou du beurre frais.

Enfin si les douleurs sont très-vives, on peut donner, sur-tout le soir, quelque narcotique léger, tel que la décoction de la moitié d'une tête de pavot, avec du sucre ou du miel, trois ou quatre gros de sirop diacode, un demi-grain de laudanum, douze ou quinze goutes de teinture anodyne, plus ou moins suivant la violence des douleurs.

Tel est le traitement intérieur qui convient dans cette maladie. Quant aux remèdes externes, on emploiera les mêmes fomentations émollientes, qui

ont été prescrites dans l'inflammation du bas-ventre, ou bien on appliquera sur le pubis une vessie à moitié remplie d'un mélange d'eau et de lait tiède; on fera des injections dans le vagin avec les mêmes décoctions tièdes. Enfin lorsque les plus grands accidens seront diminués, les bains ou les demi-bains, soit d'eau simple, soit d'une décoction d'herbes émollientes sont excellens.

Il ne reste plus que deux remarques essentielles à faire sur cette maladie, la première c'est qu'on ne doit jamais employer dans son traitement ni les émétiques ni les purgatifs. Ces derniers ne conviennent que tout à la fin de la maladie, encore ne faut-il d'abord employer que les plus doux, ainsi que je l'ai recommandé ci-dessus dans les autres inflammations. Alors ils deviennent nécessaires.

La seconde regarde la pratique meurtrière de quelques charlatans, qui cherchent par l'usage des emménagogues à rappeler les règles ou les vidanges que l'inflammation a supprimées. Par cette pratique ils augmentent la maladie et tuent les malades. Ce n'est jamais qu'après les accidens bien finis et l'inflammation calmée, qu'on peut tenter de rappeler ces évacuations par de légers anti-hystériques, tels qu'une infusion de matricaire ou d'armoise, ou de fleurs de safran, ou de vulnéraires suisses, ou enfin par une légère décoction de canelle, si la malade est foible et d'un tempérament lâche, et s'il ne reste plus de chaleur ni d'irritation.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

DES MALADIES CHRONIQUES.

SECTION PREMIÈRE.

Des Maladies par amas de sérosités, ou Hydropisies.

CHAPITRE PREMIER.

De la Cachexie.

DESCRIPTION *et symptômes de la maladie.* On donne le nom de cachexie à cette indisposition, où il semble que la sérosité surabondante pénètre et relâche toutes les parties du corps, en même temps qu'il existe une légère fièvre lente. Dans cet état les malades sont pâles, ils dépérissent, ils manquent de forces, tous les mouvemens les fatiguent, ils ne cherchent qu'à se reposer et à dormir, la respiration même est laborieuse et difficile, et cette difficulté de respirer augmente par le moindre mouvement, mais sur-tout quand il faut monter. Alors leur cœur palpite, leurs artères battent fortement, sur-tout celles du col, et ils sentent un poids sur la région

épigastrique. Mais ce qui caractériſe principalement cet état, c'est un léger gonflement des pieds et des parties inférieures que les malades éprouvent les soirs, tandis que le matin, c'est leur visage et surtout leurs paupières, qui sont bouffis. En même temps leur ventre est relâché, leurs urines sont pâles, crues et en petite quantité, et si ce fâcheux état dure long-temps, il est suivi, soit d'obstructions dans quelque viscère, soit d'hydropisie.

Cette maladie dépend d'une abondance de sérosité qui change de place dans le tissu cellulaire. C'est le premier degré de l'hydropisie. Le deuxième est l'anasarque ou leucophlegmatie qui diffère de la cachexie, en ce que la bouffissure est générale par tout le corps, et ne change point de place, comme dans celle-ci, et l'une et l'autre conduisent à la véritable hydropise, qui est le troisième et dernier degré de cet état.

La cachexie survient plus ordinairement aux personnes délicates, qui mènent une vie sédentaire et oisive, dont les digestions se font mal par quelque cause que ce soit; elle est souvent la suite d'évacuations trop fortes, qui ont épuisé, et quelquefois aussi elle survient après la suppression de quelques évacuations.

Bien des gens la confondent avec les pâles couleurs des jeunes filles, qui sont bien une espèce particulière de cachexie, mais dépendante de causes différentes, comme on le verra dans le chapitre suivant.

Traitement. Dans le traitement de cette maladie, on commencera par établir un régime, sans lequel les remèdes deviendroient inutiles. Ainsi on enverra, s'il est possible, le malade à la campagne, dans un pays sec, bien à l'abri de l'humidité, où il fera autant d'exercice que ses forces le lui permettront. On le nourrira principalement de viandes bouillies, rôties, et grillées, évitant les bouillons, la soupe, les sauces et tous les alimens aqueux. Enfin pour boisson il usera de vin vieux coupé soit avec quelque eau minérale ferrugineuse, soit, à leur défaut, avec une légère infusion de quelque plante aromatique.

Le régime établi, il s'agira de passer à l'usage des remèdes. On donnera d'abord des médicamens purgatifs légèrement hydragogues, tels que le séné, le jalap, le diagrede, le mercure doux, le sirop de noirprun. On en composera des bols purgatifs, qui dans ce cas, conviennent mieux que les médecines liquides (n°. 44). Après avoir ainsi purgé deux ou trois le malade, plus ou moins suivant l'effet, et suivant ses forces, on passera aux remèdes altérans, principalement à ceux qui sont amers et apéritifs. Ainsi pendant quelque temps on prescrira des bouillons ou des apozêmes avec les racines de chardon-roland, d'anonis, de garence, de persil, de chicorée, d'enula-campana, ou aunée, etc. On choisit deux ou trois de ces racines, celles qu'on a sous sa main, on y joint les feuilles de scolopendre, cerfeuil, chicorée, cresson de fontaine, etc. On ajoute à

ces apozêmes ou bouillons quelques sels neutres, comme ceux d'epsom, de glauber, de duobus, ou du tartre martial soluble, ou bien quelque sel lixiviel, comme celui d'absinthe, de genêt, et enfin on peut faire écraser dans chaque bouillon vingt ou trente cloportes vivans et lavés (n°. 45).

Au reste on n'insistera pas long-temps sur ces médicamens liquides, et on se hâtera d'en venir aux opiates amères, toniques et un peu laxatives qu'on composera avec quelques préparations martiales ou mercurielles, la conserve d'aulnée, l'extrait d'absinthe, le scordium, la rhubarbe, le quinquina et quelques purgatifs résineux, comme le jalap, le séné, le mechoacan, etc., remèdes qu'on continuera jusqu'à ce que l'enflure soit disparue et que les forces soient rétablies (n°. 46).

On voit qu'il n'est pas ici question de la saignée qui seroit dangereuse dans le traitement de la cachexie. L'émétique ne convient guère mieux, il affoibliroit encore le ton de l'estomac, qui est déjà assez foible et languissant.

CHAPITRE SECOND.

Des Pâles-couleurs.

La chlorose, connue du public sous le nom de pâles-couleurs, est cet état languissant et maladif, qui survient assez souvent aux jeunes filles à l'âge

de puberté avant que leurs règles paroissent, ou aux jeunes femmes et filles, lorsque leurs règles sont supprimées par quelque cause que ce soit. Le même accident arrive aussi quelquefois aux jeunes veuves qui sont sevrées tout-à-coup de l'usage du mariage auquel elles étoient habituées.

SYMPTOMES de la maladie. Lorsque ces jeunes personnes sont attaquées de cette maladie, leur teint, auparavant éclatant et fleuri, devient pâle, décoloré, même livide, plombé, et quelquefois verdâtre. Elles sont pesantes, paresseuses, évitant le mouvement et l'exercice, elles aiment à dormir, et sont tristes sans sujet. Si on examine leur pouls, il n'est pas naturel, elles ont une légère fièvre lente. Elles se plaignent de pesanteur de tête, d'un poids sur les reins, de chaleurs d'entrailles, de constipation, de difficulté de respirer et souvent de palpitation. Leurs jambes sont légèrement enflées le soir, et le matin leur visage et leurs yeux paroissent bouffis. Enfin elles ont du dégoût ou bien un goût dépravé; on en voit qui mangent avec avidité du plâtre, des charbons et autres choses aussi absurdes et extraordinaires. Quelques-unes dans cet état sont affligées de fleurs blanches, qui les font encore plus maigrir et dessécher.

Malgré tous ces symptômes, les pâles-couleurs en général ne sont pas dangereuses, et dès que les régles paroissent, ces accidens se dissipent, et la santé ne tarde pas à revenir. Cependant si cet état dure long-temps, comme il arrive quelquefois, il

peut donner naissance à des engorgemens et des obstructions dans les viscères, ou bien conduire à l'hydropisie.

TRAITEMENT. Dans le traitement de cette maladie on doit se proposer deux vues principales, l'une de donner un peu plus d'action aux vaisseaux par le moyen des apéritifs et des emménagogues, l'autre de relâcher et détendre les vaisseaux particuliers de la matrice.

Quant aux apéritifs, on commencera par les plus doux. L'eau de clouds rouillés, ou le petit-lait ferré, l'eau de rhubarbe, le vin d'absinthe, l'extrait de genièvre, l'élixir des propriétés et autres amers semblables suffisent quelquefois, en faisant prendre en même temps des demi-bains, des bains des jambes, des bains de vapeurs, qui se prennent en faisant asseoir le malade sur une chaise percée, remplie, soit d'eau bien chaude, soit d'une décoction de plantes emménagogues, armoise, rhue, matricaire, également chaude. On engagera de plus la malade à faire autant d'exercice qu'elle pourra.

Si ces premiers remèdes n'ont pas le succès qu'on en attend, on passera à l'usage de bouillons ou d'apozêmes un peu plus actifs : on y fera entrer deux ou trois des racines apéritives suivantes, à la dose d'une demi-once, savoir des racines d'aristoloche, de garence, d'arrête-bœuf, de petit houx, d'asperges, de persil, d'aunée, de chardon-roland, etc. On y joindra une poignée d'une ou deux des plantes suivantes, armoise, matricaire, pouliot

origan, marrube, chamædrys, etc., et enfin sur chaque prise de ces bouillons ou apozêmes, on ajoutera quelque sel neutre, comme le tartre vitriolé ou le tartre martial soluble depuis quinze jusqu'à vingt-quatre grains, le sel d'epsom depuis demi-gros jusqu'à un gros. Mais il ne faut pas que les apozêmes ou les bouillons soient trop chargés et trop épais, pour ne pas peser sur l'estomac.

Après avoir ainsi préparé par des apéritifs en lavage, on aura recours à des remèdes encore plus actifs et plus efficaces, s'il est nécessaire, tels que les tablettes martiales (n°. 69), dont on donnera une prise tous les jours, faisant boire par-dessus une tasse des boissons que je viens de proposer. Pour lors si l'on voit que la malade commence à reprendre des forces, et que les règles se disposent à reparoître, on les déterminera par une saignée du pied, à moins que le ventre ne soit tendu et douloureux.

Souvent un des meilleurs remèdes pour cet état est le mariage, qui dans ce moment remplit les vœux de la nature, et produit le retour de l'évacuation menstruel. Au reste le traitement de cette maladie a plus de succès au printemps que dans toute autre saison.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'Hydropisie universelle, ou Anasarque ou Leucophlegmatie.

SYMPTOMES *de la maladie.* L'anasarque ou leucophlegmatie est une espèce d'œdême, une bouffissure ou hydropisie universelle, dans laquelle la sérosité est épanchée sous la peau, dans le tissu cellulaire de tout le corps. Dans cet état, outre la bouffissure, la peau est pâle, froide et mollasse, et si on la comprime, l'impression du doigt reste sur l'endroit qu'on a touché, sans se relever : le malade est sans forces, il ne fait qu'avec peine les mouvemens nécessaires, sa respiration est laborieuse, et souvent il éprouve des palpitations. En même temps ses urines sont pâles, crues et en petite quantité ; sa langue est sèche, il est tourmenté de la soif, son ventre est resserré, à moins que sur la fin il ne vienne un dévoiement colliquatif, qui joint à la fièvre hétique, termine ses souffrances, sa maladie et ses jours. Ordinairement cette bouffissure commence par les parties inférieures; des pieds et des jambes elle monte par degrés aux cuisses, aux reins, où elle forme un bourrelet, aux bourses, qui deviennent souvent d'un volume énorme, et enfin elle finit par gagner les extrémités supérieures.

Cette maladie est plus ordinaire aux personnes

d'un tempérament foible et puituiteux : le séjour dans des endroits humides et aquatiques y contribue beaucoup; elle dépend souvent d'un mauvais régime et de l'excès des boissons; les humeurs de la peau rentrées ou répercutées peuvent y donner lieu : mais une des causes les plus fréquentes sont les évacuations excessives. Ainsi le grand nombre de saignées et les purgatifs trop violens ou trop répétés attirent volontiers l'anasarque. C'est par cette raison que les convalescens de maladies vives éprouvent souvent cette enflure, qui pour lors est moins dangereuse, et se dissipe à mesure qu'ils reprennent des forces. Au contraire elle est souvent funeste pour les gens âgés, dont toutes les parties ont perdu leur ressort.

TRAITEMENT. Il est d'abord important dans le traitement de cette maladie, que le malade habite un endroit sec, où l'air soit un peu vif, son régime doit être de même sec, il ne doit vivre que de pain bien cuit, de viandes rôties ou grillées, de poissons cuits à l'eau ou grillés, évitant les ragoûts et les légumes aqueux. Sa boisson sera du vin vieux trempé avec une infusion de canelle, ou de quelque plante aromatique. Si cependant il y avoit de la fièvre, on feroit observer un régime plus strict. Mais il faut que le malade boive peu, et s'il est tourmenté par la soif, il l'appaisera en tenant dans sa bouche quelques tranches de citron, ou en se gargarisant avec de l'oxicrat. Du reste il fera autant d'exercice qu'il pourra, évitant le froid et l'humidité,

et il tâchera de ne point se laisser aller trop au sommeil.

Quant aux médicamens on commencera par évacuer le malade avec des purgatifs hydragogues, tels que le jalap, la scammonée, et même quelques grains de gomme gutte, dont on formera des bols purgatifs avec le sirop de noirprun (n°. 47). On peut aussi donner l'eau-de-vie allemande, que l'on prépare avec le jalap, à la dose d'une ou deux onces (n°. 48), ou l'infusion de la seconde écorce de sureau à la dose d'une once infusée dans une pinte de vin blanc. En général on choisit parmi les hydragogues ceux qui sont en même temps diurétiques. Un remède que j'ai souvent employé avec succès, c'est le suc dépuré de cerfeuil à la dose de trois ou quatre onces pour chaque prise, dans laquelle on écrase vingt-quatre ou vingt-cinq cloportes vivans, et où l'on ajoute trois ou quatre gros de vin ou d'oxymel scillitique. Deux ou trois de ces prises par jour font souvent évacuer les eaux par les selles et les urines.

Mais si la bouffissure est entretenue par des obstructions, il faut travailler à détruire cette cause, sans quoi les purgatifs et les diurétiques deviennent inutiles. Ainsi on donnera des apozêmes ou des bouillons avec les racines d'anonis, d'asperges, de petit houx, de persil, d'aunée, de patience sauvage, etc., ainsi que je l'ai détaillé en parlant de la cachexie. On ajoutera aux apozêmes le tartre martial, l'arcanum duplicatum, la terre foliée du

tartre,

tartre, ou autre sel neutre, et on insistera sur ces apéritifs, jusqu'à ce que les obstructions soient levées.

Pour ce qui regarde les remèdes externes, comme il s'élève quelquefois des cloches ou vessies sur les jambes de ces malades, par le moyen desquelles il s'évacue une grande quantité d'eau, plusieurs médecins ont voulu imiter la nature en faisant des scarifications au bas des jambes, ou en y appliquant des vésicatoires. Je n'ai presque jamais vu réussir ces moyens, qui le plus souvent déterminent une gangrène difficile à arrêter, à cause du défaut de ressort de la peau, qui est abreuvée d'eau chez ces malades.

Quant à la bouffissure qui survient à la suite des maladies vives et aiguës, elle se dissipe aisément par le régime et par l'usage de quelques amers stomachiques. Huit ou dix grains de quinquina et autant de rhubarbe donnés pendant quelques jours en poudre, soit dans une cuillerée de soupe, soit dans une cuillerée de vin, suffisent souvent pour la faire disparoître. Si ce premier moyen ne réussit pas assez promptement, on peut y joindre sept ou huit grains de limaille de fer bien pur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'Hydropisie ascite, ou du Bas-ventre.

SIGNES *diagnostiques.* Lorsque le ventre est distendu par une quantité d'eaux ou de sérosités épanchées dans sa cavité, on donne le nom d'ascite à cette espèce particulière d'hydropisie. La tumeur du ventre, que forme cet épanchement, est molle, elle cède à la pression, et si on frappe légèrement sur un des côtés du ventre en tenant le plat de la main appliqué sur l'autre côté, on sent vers ce dernier une fluctuation, une espèce de contre-coup. D'ailleurs l'eau contenue dans le bas-ventre change de place suivant la position du malade, et s'il se couche à droite ou à gauche, la tumeur paroît plus considérable du côté sur lequel il est couché. Ce sont là les signes auxquels on reconnoît l'hydropisie du bas-ventre. Mais de plus cette maladie est accompagnée d'une fièvre plus ou moins marquée, le malade sent un feu dans l'intérieur, il est tourmenté par une soif que la boisson ne peut appaiser, ses urines sont épaisses, rouges et en petite quantité, il respire avec peine, et ses extrémités inférieures ainsi que les bourses deviennent œdémateuses et bouffies, tandis que ses extrémités supérieures

maigrissent et se desséchent. Enfin à mesure que la maladie augmente, le nombril auparavant rentré, devient prominent, la peau du ventre est luisante et tendue, et elle se gerce et se fend, comme celle de la plupart des femmes dans leurs grossesses.

Causes. Cette maladie reconnoît pour causes les mêmes qui occasionnent la cachexie, dont j'ai déjà parlé ci-dessus, et sur-tout un tempérament lâche et pituiteux, l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses : beaucoup de buveurs terminent leurs jours par l'hydropisie. Mais une des causes les plus fréquentes de l'ascite est l'obstruction ou le squirrhe de quelque viscère du bas-ventre, et principalement du foie. Quelquefois l'ascite succède à l'anasarque, et assez souvent il est compliqué avec lui.

Pronostic. En général cette maladie est très-dangereuse. On peut parvenir à la guérir dans son commencement, lorsque les viscères sont encore sains et intacts et n'ont pas été macérés par l'eau. Alors le cours des urines peut être rappelé par les remèdes, ou bien la nature excite un cours de ventre, qui dans le premier période est salutaire en évacuant les eaux, tandis que dans le fort de la maladie et sur la fin, la diarrhée est colliquative et mortelle. Mais si la maladie est ancienne, si les viscères sont altérés pour avoir séjourné long-temps dans l'eau, ou bien si quelque viscère est obstrué ou squirrheux, la maladie est mortelle, la cause qui la produit et qui l'entretient étant incurable; et quand on parviendroit à vider les eaux,

elles ne tarderoient pas à revenir et à remplir de nouveau la capacité du ventre.

Avant que de passer au traitement, je crois nécessaire de dire encore un mot sur le diagnostic de cette maladie, d'autant plus important que j'ai vu plusieurs fois des filles vouloir cacher les suites d'un mauvais commerce sous le voile d'une feinte hydropisie. Dans ces deux états le ventre est tendu et le nombril saillant, mais on distingue l'un d'avec l'autre par les signes suivans. D'abord dans la grossesse les seins sont fermes et plus gros, au lieu qu'ils sont flasques et flétris dans l'ascite. Dans l'hydropisie les extrémités supérieures sont maigres et les urines sont rouges et en petite quantité, ce qui ne s'observe pas dans la grossesse. Dans l'ascite le gonflement du ventre est général et universel; dans la grossesse c'est la partie inférieure du ventre qui est gonflée. Enfin si la grossesse est déjà avancée on peut sentir les mouvemens de l'enfant en appliquant la main sur le bas-ventre, sur-tout après l'avoir bien chauffée, épreuve qu'il est bon de répéter deux ou trois fois, attendu que les filles un peu rusées ont l'adresse de tousser dans ce moment, pour empêcher qu'on n'apperçoive les mouvemens que peut faire l'enfant.

TRAITEMENT. Il s'agit dans le traitement de l'ascite d'évacuer les eaux dont est inondé le bas-ventre, et d'empêcher qu'il ne s'en épanche de nouvelles. La nature nous offre trois voies pour évacuer les eaux, sans parler de la ponction, dont

il sera question en particulier. La première par les sudorifiques, la seconde par les diurétiques, et la troisième par les purgatifs. La première par les sudorifiques ne convient guère dans l'ascite. Outre que les malades dans cet état ne sont point disposés à suer, et que leur peau est toujours sèche, ces remèdes portent de la chaleur, qui peut augmenter la fièvre, le feu intérieur, et la soif extrême dont ces malades sont tourmentés. Les purgatifs sont plus convenables, mais comme les entrailles abreuvées d'eau sont insensibles, il faut employer des purgatifs un peu forts, des hydragogues qui puissent solliciter puissamment l'évacuation des eaux. D'un autre côté, comme ces drastiques sont en général échauffans et irritans, il est bon de tempérer leur action par des boissons diurétiques, d'autant que l'évacuation par les urines est la voie la plus sûre pour guérir l'hydropisie. Cependant comme l'eau surabonde déjà dans cette maladie, on ne donnera pas en grande dose les boissons même les plus diurétiques. Enfin, comme les obstructions des viscères se rencontrent toujours dans l'ascite, soit qu'elles en soient la cause, ainsi que cela arrive souvent, soit qu'elles en soient l'effet, on aura l'attention que les purgatifs et les diurétiques, que l'on emploiera, soient en même temps apéritifs et fondans. D'après ces réflexions, voyons quel doit être le traitement de l'ascite.

Dès le commencement de la maladie on prescrira un régime sec, mais plus ou moins strict, suivant

que la fièvre sera plus ou moins marquée. Si elle est légère, le malade usera de viandes grillées et rôties, et de pain bien cuit et un peu grillé. Il boira le moins possible, et sa boisson sera diurétique et apéritive, telle qu'une décoction de racine d'âche, de persil, de chardon-rolland, de petit houx, etc., qu'on aura soin de nitrer avec vingt-quatre ou vingt-cinq grains de nitre par pinte, et à laquelle on peut ajouter un gros de cendres de genêt, et un peu de vin blanc, comme tonique; mais il faut boire peu à la fois. On a quelquefois tenté d'interdire entièrement la boisson à ces malades, et de guérir par ce moyen l'ascite. Mais cette méthode que j'ai vu employer par quelques médecins est dangereuse; elle dessèche le sang, qui n'est déjà que trop sec, elle augmente le feu intérieur et la fièvre, et elle s'oppose à la résolution des obstructions, qui ont besoin d'être détrempées. Ainsi on accordera de la boisson, mais modérément, et si la soif est trop pressante, on la calmera avec quelques tranches de citron ou de pommes, que le malade tiendra dans sa bouche, ou en le faisant gargariser avec de l'oxycrat, ou quelque autre acide. En même temps tous les trois ou quatre jours on donnera un purgatif hydragogue, méthode utile sur-tout dans les premiers temps de la maladie. Ces purgatifs peuvent varier à l'infini suivant l'âge et la force du malade et le degré de l'ascite : tels sont la racine de jalap depuis dix-huit jusqu'à vingt-cinq et trente grains, le diagrède en substance depuis

dix jusqu'à vingt grains, la poudre de tribus, depuis quinze grains jusqu'à vingt-quatre et trente, le méchoacan à la dose de huit grains en substance ou en infusion, la gomme gutte depuis deux grains jusqu'à six délayée dans un jaune d'œuf, le suc d'iris des prés à la dose d'une once ou une once et demie avec autant de manne, un gros de la seconde écorce de sureau ou d'yeble en infusion ou en décoction, les pilules hydragogues de Bontius depuis huit à dix grains jusqu'à vingt-quatre et trente. On compose avec ces substances des opiates, des teintures, des élixirs, etc. (n°. 49), suivant les circonstances et le goût du malade. J'ai souvent employé avec succès l'infusion d'une once de seconde écorce de sureau dans une chopine de bonne eau-de-vie, à laquelle je faisois ajouter un gros de sel de genêt, et même quelques grains de gomme gutte. Deux petites tasses de ce mélange tous les jours évacuoient puissamment les eaux. Mais parmi les hydragogues on évitera la coloquinte et les trochisques alhandal, qui sont des drastiques trop violens et dangereux.

Si ces hydragogues ne réussissent pas, comme on le desireroit, il ne faut pas insister trop sur leur usage. Alors on s'en tiendra aux diurétiques, dont j'ai parlé plus haut, et sur-tout aux préparations de scille. Un des diurétiques dont j'ai obtenu les meilleurs effets consiste à prendre quatre onces des sucs dépurés de cerfeuil et de pariétaire, dans lesquels on écrase trente cloportes vivans et bien lavés; puis après avoir passé ces sucs, on y ajoute

dix grains de sel de genêt et une demi-once ou une cuillerée à bouche soit de vin scillitique, soit d'oxymel scillitique. On donne tous les jours deux ou trois prises pareilles, continuant l'usage des tisannes apéritives et diurétiques. Souvent en peu de jours les urines coulent abondamment et l'enflure disparoît.

Fréquemment dans cette maladie les bourses sont considérablement enflées et même deviennent d'une couleur livide, qui menace de gangrène. Pour prévenir cet accident on aura soin de les bassiner continuellement avec une éponge imbibée d'un mélange d'eau seconde de chaux et d'eau-de-vie ou d'esprit de vin. Quelquefois aussi il survient dans l'ascite des hémorragies. Ce n'est pas le cas de les arrêter par la saignée, mais on peut donner quelques gouttes d'eau de Rabel, dans une potion astringente et diurétique, que le malade prendra par cuillerées (n°. 50).

Enfin si les remèdes proposés n'ont aucun succès, il ne reste de ressource que dans la paracenthèse ou ponction. Ce moyen ne guérit pas la maladie, mais il soulage le malade et donne lieu aux remèdes de faire plus d'effet. Seulement il ne faut pas faire trop tard cette opération et attendre que les viscères soient tellement macérés par leur séjour dans l'eau, qu'ils n'aient plus aucun ressort; car alors la ponction ne procure presque aucun soulagement, elle peut même accélérer la fin des malades. En la faisant de bonne heure, lorsque les viscères sont encore sains et entiers, le malade peut guérir, sur-tout

s'il est encore jeune. Quelquefois il faut y revenir au bout de quelque temps, ce qui n'empêche pas que je n'aie vu des malades à qui on l'a faite deux et trois fois, et qui ont ensuite été parfaitement gueris.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la Tête.

L'HYDROCÉPHALE ou hydropisie de la tête est un amas de sérosités dans la tête, qui se reconnoît par le volume considérable qu'acquiert cette partie. On en distingue deux sortes, l'une externe et l'autre interne, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre, tant par leur siége, leurs symptômes et les accidens qui les accompagnent, que par le danger.

DESCRIPTION de l'Hydrocéphale externe. Dans l'hydrocéphale externe il y a une collection d'eaux ou de sérosités sous les tégumens de la tête, entre ces tégumens et le crâne. Alors le tissu cellulaire qui est au-dessous de la peau est gonflé, la peau paroît élevée sans aucun changement dans sa couleur, mais si on comprime cette partie, l'impression du doigt reste empreinte, moins cependant que dans les autres parties du corps ; en un mot c'est un véritable œdême produit par l'infiltration du tissu cellulaire.

Description de l'Hydrocéphale interne. Dans l'hydrocéphale interne les eaux sont épanchées dans l'intérieur même du crâne et ordinairement dans les ventricules du cerveau. Cette maladie très-rare dans les adultes, mais qu'on observe plutôt chez les enfans, se reconnoît aux signes suivans. Outre le volume considérable de la tête, quelquefois si énorme que les enfans ne la peuvent soutenir, les os du crâne sont amincis, leurs sutures écartées, toutes les fonctions animales sont dérangées, les petits malades sont stupides et hébêtés, ils ont des convulsions, leurs membres engourdis finissent par devenir paralytiques, la prunelle de leurs yeux est dilatée, enfin ces enfans cessent de voir et périssent.

Causes. L'hydrocéphale externe beaucoup moins dangereux que l'interne, peut survenir aux adultes comme aux enfans. Il est toujours symptômatique et dépend d'une chûte ou d'un coup sur la tête, ou bien de la compression qu'éprouve la tête d'un enfant dans un accouchement laborieux.

L'hydrocéphale interne peut devoir son origine à une infinité de causes, telles que le tempérament séreux et pituiteux soit de l'enfant, soit de sa mère, soit de sa nourrice, quelque chûte de l'enfant ou de la mère pendant sa grossesse, la mauvaise nourriture de l'enfant, son séjour dans un endroit humide, en un mot tout ce qui peut faire abonder la sérosité et la déterminer à se porter sur le cerveau.

Traitement. L'hydrocéphale externe n'étant

qu'un œdême, une bouffissure des parties extérieures de la tête, est susceptible de guérison. On emploiera les mêmes remèdes proposés ci-dessus, dans le traitement de l'anasarque, les apéritifs et les hydragogues. Mais à cause de la délicatesse des enfans on choisira parmi ces remèdes les plus doux, les plus faciles à prendre et en petite dose. Ainsi on donnera deux prises par jour d'une décoction apéritive de racines de chardon-rolland, d'anonis, de persil, etc., dans laquelle on ajoutera quelques grains de nitre, et un sirop qui soit agréable. La boisson ordinaire sera une décoction d'un gros de squine par chopine d'eau, et tous les quatre jours on purgera légèrement suivant l'âge de l'enfant. Les plus petits ne prendront que du sirop de fleurs de pêcher; s'ils sont un peu plus âgés, on leur donnera celui de chicorée composé de rhubarbe; enfin à ceux qui sont plus forts, on pourra prescrire une infusion de séné avec quelques grains de jalap.

Mais c'est sur-tout dans cette espèce que conviennent les topiques discussifs et résolutifs, qu'on peut employer de diverses manières. Ainsi on appliquera sur la tête des cataplasmes faits avec les quatre farines résolutives, ou des feuilles de sureau macérées dans l'eau-de-vie, ou des fomentations de plantes aromatiques ou simplement d'eau vulnéraire mêlée avec l'eau de chaux, ou enfin on fera des embrocations avec les huiles de laurier, de camomille, etc. Il est nécessaire en même temps de pratiquer à la nuque un séton pour évacuer les sérosités.

Il n'en est pas de même de l'hydrocéphale interne : cette maladie est ordinairement incurable ; les enfans qui naissent en cet état, périssent en vingt-quatre ou trente-six heures, et ceux à qui elle survient plus tard, ne vivent pas long-temps. Tout ce qu'on peut faire est de chercher à soulager l'enfant, et à prolonger un peu sa vie par un cautère ou par un séton à la nuque du col. Quelquefois on a réussi à guérir cette maladie, en employant intérieurement les préparations mercurielles, tels que le calomélas, et en faisant des frictions mercurielles sur la colonne vertébrale.

CHAPITRE SIXIÈME.

De l'Hydropisie de Poitrine.

Symptomes. Il peut s'épancher de l'eau dans la cavité de la poitrine, ainsi que dans les autres cavités du corps, ce qui forme l'hydropise de poitrine, maladie fâcheuse et presque toujours incurable. Lorsque cette hydropisie commence, la respiration devient difficile ; cette difficulté augmente ensuite de plus en plus, principalement la nuit. Les malades dans cet état ne peuvent se coucher sur le côté, ils sont tourmentés d'une toux importune, ils ont une fièvre aiguë, leurs urines sont troubles, en petite quantité, et déposent un sédiment

rouge, souvent leurs jambes sont œdémateuses, et la suffocation augmentant de jour en jour ils périssent tout-à-coup.

Cette maladie est souvent la suite d'un asthme humide, d'une pleurésie, de squirrhes, de tubercules dans le poulmon, et elle n'est pas facile à connoître, sur-tout dans les commencemens, attendu qu'on ne peut appercevoir de fluctuation dans l'hydropisie de poitrine comme dans celle du bas-ventre. On a cependant lieu de la soupçonner lorsque les urines diminuant depuis quelque temps et devenant sédimenteuses, la difficulté de respirer augmente à proportion. Plus elle avance et fait du progrès, moins on a lieu d'en douter par les autres accidens qui s'y joignent et qui viennent d'être rapportés.

Pronostic. L'hydropisie de poitrine est très-dangereuse, on n'en guérit guère, à moins qu'on n'y porte remède dans tout le commencement, et on ne peut malheureusement la reconnoître le plus souvent que lorsqu'elle est déjà avancée. D'ailleurs la plupart du temps elle dépend de causes qui sont incurables.

Traitement. Les remèdes qui conviennent dans cette maladie sont les mêmes que nous avons indiqués dans les autres espèces d'hydropisies ; savoir : les purgatifs, les diurétiques et les apéritifs. Mais comme dans l'hydropisie de poitrine le poulmon est en souffrance, et que les malades toussent beaucoup, il faut choisir entre ces médicamens les plus doux, et les joindre avec quelques adoucissans

pectoraux. Ainsi on purgera avec la manne et dix-huit à vingt-quatre grains de racine de jalap en poudre, ou bien avec une décoction de casse à laquelle on ajoutera huit à dix grains de diagrède. Puis on donnera des apozêmes ou des tisannes avec la racine de petit houx, le cresson de fontaine et le cerfeuil, dans une pinte desquels on pilera vingt-cinq ou trente cloportes, et après l'avoir passée, on y fera fondre quelque sel neutre, comme de glauber, ou d'arcanum duplicatum à la dose d'un gros, ou bien une once de miel scillitique. On donnera un verre de ces apozêmes toutes les trois heures, et dans les intervalles une boisson de petit-lait ou d'eau de veau, ou de mou de veau, pour en tempérer l'action. Au bout de peu de jours on rëitérera la purgation, et on donnera ensuite des apéritifs en substance et en opiate, en y mêlant toujours des adoucissans comme le blanc de baleine. On peut, de cette manière, donner tous les jours un bol de quinze grains d'æthiops minéral et quatre grains de blanc de baleine incorporés dans la conserve de roses; ou bien vingt grains soit d'antimoine diaphorétique, soit d'antihectique de Poterius, avec douze ou quinze grains de poudre de cloportes dans la conserve de tussilage. Mais un remède bien indiqué dans cette maladie, qui dépend souvent de tubercules au poulmon, ce sont les pilules balsamiques de Morton à la dose de cinq grains, prises deux ou trois fois par jour, buvant par-dessus un verre d'infusion légère de bourrache et de scolopendre.

Enfin si ces remèdes opèrent peu, on doit encore tenter un moyen qui quelquefois a réussi ; il consiste à appliquer deux emplâtres vésicatoires, un au-dessus de chaque genou, par le moyen desquels on a vu des malades évacuer une grande quantité d'eau et être promptement soulagés. Mais il faut avoir attention que la gangrène ne survienne pas aux plaies des vésicatoires.

Malgré tous ces moyens souvent l'hydropisie de poitrine ne fait qu'augmenter, les accidens deviennent pressans, et il ne reste de ressource que dans la paracenthèse de la poitrine, opération la plupart du temps inutile, parce qu'on s'y décide trop tard, et qui peut-être auroit plus de succès si la maladie étoit moins avancée, et que le malade n'eût pas perdu ses forces.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'Hydropisie de Matrice.

DESCRIPTION *et symptômes de la Maladie.* Lorsqu'une femme est attaquée de l'hydropisie de matrice, elle ne se sent pas malade au commencement et ses fonctions ne sont point dérangées, seulement il paroît dans la région hypogastrique une tumeur uniforme peu considérable, rénitente et circonscrite. Par degrés cette tumeur augmente et devient quelquefois si énorme, qu'elle semble

occuper toute la capacité du bas-ventre. Alors la malade ressent à l'hypogastre un poids qui retombe sur le côté sur lequel elle se couche. Enfin lorsque la maladie est portée au dernier degré, les parties naturelles et les extrémités inférieures deviennent œdémateuses; la malade marche avec peine, elle se couche difficilement sur le côté, elle est tourmentée par la fièvre, l'altération, la difficulté de respirer, et les autres accidens rapportés ci-devant, et qui accompagnent les autres espèces d'hydropisies.

CAUSES. Cette maladie dépend des mêmes causes générales, qui produisent les autres hydropisies, mais dans celle-ci il y en a encore une qui lui est propre et particulière, c'est l'occlusion de l'orifice de la matrice, sans quoi les eaux s'écouleroient et ne pourroient s'accumuler dans sa cavité. Plusieurs causes peuvent contribuer à boucher cet orifice, soit une matière épaisse et mucilagineuse qui l'obstrue, soit une cicatrice, suite de l'inflammation de ce viscère, soit un squirrhe ou une tumeur quelconque, soit enfin un resserrement convulsif des fibres musculaires de cet orifice. Ainsi l'hydropisie de matrice peut survenir à la suite des squirrhes de cette partie, à la suite des fleurs blanches anciennes et âcres, ou à la suite d'une suppression des règles.

Il est important de ne pas confondre cette maladie avec la grossesse, d'autant qu'il y a plusieurs symptômes semblables dans ces deux états. En effet, dans

dans l'un et l'autre, le ventre présente une tumeur rénitente et circonscrite ; dans tous les deux les règles sont supprimées, et cette suppression est suivie de dégoûts, de langueur et autres accidens qui accompagnent le défaut des règles et la grossesse. Mais, 1°. dans la grossesse le volume des seins augmente, ils sont durs et rénitens, au lieu que dans l'hydropisie ils se sèchent et se flétrissent; 2°. les femmes grosses ne maigrissent pas autant que les hydropiques ; 3°. à mesure que la grossesse avance, on voit diminuer les accidens qui s'accroissent de plus en plus dans l'hydropisie; 4°. enfin vers le quatrième ou cinquième mois le mouvement de l'enfant rend certain de la grossesse, et lève tout doute à cet égard.

TRAITEMENT. L'hydropisie de matrice peut survenir à une femme dans deux circonstances différentes. Elle peut arriver à une femme qui n'est pas grosse, elle peut aussi attaquer dans le temps de la grossesse. Dans ce dernier cas il n'y a presque rien à faire, à l'exception de quelques tisannes diurétiques, en attendant le moment de la couche où les eaux de la matrice s'écouleront d'abord, et ensuite celles de l'accouchement succèderont. Seulement après la couche on rétablira le ressort des vaisseaux de la matrice par quelques apéritifs et toniques, pour empêcher de nouvelles eaux de s'épancher dans la cavité de ce viscère, et prévenir le retour de la maladie. Un bon remède dans ce cas est l'usage du vin d'absinthe chalybé, dont la personne

prendra trois ou quatre onces avant dîner et avant souper.

Il n'est est pas de même lorsqu'une femme est attaquée d'hydropisie de matrice hors le temps de la grossesse. Alors on emploiera les tisannes diurétiques et apéritives, que j'ai indiquées dans les autres hydropisies, et on la purgera fréquemment avec des hydragogues plus ou moins forts, suivant son tempérament. Mais souvent ces remèdes seuls ne suffisent pas pour évacuer les eaux renfermées dans la matrice; il faut faciliter l'ouverture de son orifice pour que ces eaux puissent s'écouler. Ainsi on fera prendre à la malade des demi-bains, soit d'eau tiède seule, soit de décoctions émollientes. On fera faire des injections dans le vagin avec ces mêmes décoctions; on lui fera recevoir sur une chaise percée les vapeurs de pareilles décoctions chaudes. Si ces premiers moyens ne suffisent pas, après avoir ainsi relâché l'orifice de la matrice, on cherchera à l'irriter en ajoutant aux injections quelques pincées de sel ordinaire, ou en introduisant un pessaire de savon, et en même temps on fera faire du mouvement à la malade, ou on excitera l'éternument par le tabac ou quelque poudre sternutatoire de bétoine, de fleurs de muguet. Enfin si malgré ces secours les eaux ne s'évacuent pas, on fera usage d'une sonde creuse un peu courbe, dont le bout soit lisse et doux, et qui soit percée sur les côtés, qu'on introduira dans l'orifice de la matrice, et par laquelle on fera écouler les eaux.

Après quoi la matrice étant vidée, on fera par la sonde des injections détersives dans sa cavité, avec la décoction de véronique, de sanicle, de verge d'or, et autres plantes détersives et vulnéraires. Puis pour empêcher un nouvel épanchement, on fera faire usage du vin chalybé comme ci-dessus, et pendant quelque temps on purgera fréquemment la malade.

CHAPITRE HUITIÈME.

De l'Hydrocèle, ou Hydropisie des Bourses.

Dans l'hydropisie des bourses tout le scrotum est distendu par l'amas d'eau qu'il renferme; la peau de cette partie ordinairement vidée, devient lisse, claire et transparente, et le malade sent une espèce de pesanteur qui tire le cordon, sans cependant grande incommodité.

Cette maladie est de deux espèces. Dans la première l'eau est épanchée dans le tissu cellulaire du scrotum; c'est une véritable *hydropisie des bourses*, qui est plus fréquente dans les enfans, dont le scrotum est souvent macéré par le séjour des urines, dont leurs langes sont imbibés. Dans la deuxième espèce plus ordinaire aux adultes, l'eau est amassée sous la tunique vaginale du testicule, c'est un véritable *Hydrocèle*. Comme le traitement de ces espèces

est différent, il est essentiel de les distinguer par les signes propres à chacune.

Dans la première espèce tout le scrotum est également tendu, tant à droite qu'à gauche; il forme une tumeur ronde, sa peau est lisse, luisante et un peu transparente, et si on la comprime, l'impression du doigt reste marquée dessus. Dans l'hydrocèle la tumeur moins volumineuse se porte d'un côté, suivant que l'un ou l'autre testicule est affecté. Cette tumeur n'est pas ronde, mais ovale, un peu rénitente, la peau est moins lisse, elle ne conserve pas l'impression du doigt si on la comprime, mais en tendant et serrant les bourses, si on place une lumière de l'autre côté, la tumeur paroît transparente. On ne pourroit confondre cette maladie qu'avec le sarcocèle, qu'il est aisé de distinguer, attendu que dans celui-ci la tumeur est inégale, raboteuse et dure, au lieu que dans l'hydrocèle elle est égale et médiocrement rénitente.

Traitement. Quoique cet état ne soit point une maladie grave ni dangereuse, cependant, comme il est incommode, il est à propos d'y porter remède.

Dans la première espèce ou hydropisie des bourses, on commencera par faire tenir l'enfant à sec, en changeant ses couches chaque fois qu'il sera mouillé. En même temps on enveloppera les bourses de compresses imbibées d'un mélange de parties égales d'eau vulnéraire et d'eau seconde de chaux; ou à son défaut, on trempera les compresses dans

du vin, où l'on aura fait infuser de l'écorce de grenade, des feuilles de pervenche, des roses de Provins, ou quelques plantes aromatiques. Ces légers remèdes suffisent pour les enfans, mais ils ne sont pas toujours assez efficaces, lorsque cette incommodité arrive aux adultes. Pour lors, après leur avoir appliqué les topiques ci-dessus et leur avoir prescrit la diète, si la tumeur subsiste, on fera aux bourses des scarifications, et après l'évacuation des eaux, on couvrira les petites plaies avec l'onguent basilicum, appliquant sur le tout une compresse imbibée d'eau-de-vie camphrée.

Lorsque les adultes sont attaqués de l'hydrocèle, ou deuxième espèce de l'hydropisie des bourses, on commencera par leur prescrire les tisannes diurétiques citées ci-dessus dans le traitement des autres hydropisies, on les purgera souvent avec des hydragogues, et on enveloppera les bourses avec les mêmes fomentations que l'on vient de proposer, ou avec des cataplasmes de même nature. Mais souvent ces remèdes ne peuvent suffire pour dissiper l'hydrocèle, et on est obligé d'en venir à la ponction de cette partie. Cette ponction se pratique dans l'endroit le plus déclive de la tumeur avec un troiscarts plus court que dans la paracenthèse du bas-ventre, et en ayant soin de ne pas blesser le testicule. L'opération faite et l'eau étant évacuée, on applique sur la partie des compresses imbibées des fomentations fortifiantes ci-dessus, pour tâcher d'empêcher un nouvel épanchement. Malgré cela les eaux

reviennent souvent au bout de quelque temps, et la plupart des malades sont obligés de recourir de temps en temps à la ponction.

« Il n'y auroit qu'un moyen d'éviter le retour de » cette maladie, ce seroit d'employer la cure radi- » cale, telle qu'elle est décrite dans plusieurs traités » modernes de chirurgie. Cette opération, qui » consiste à exciter, par le moyen de l'esprit-de- » vin ou autres irritans, une légère inflammation » de ces parties, pour qu'il se fasse adhérence de » la tunique vaginale avec le corps du testicule, » est très-délicate, demande beaucoup de connois- » sances et de dextérité de la part du chirurgien, » sans quoi elle peut devenir très-dangereuse et » même mortelle. Ainsi je ne conseille pas aux » officiers de santé des campagnes de l'entreprendre, » et il est plus prudent de s'en tenir à la cure pallia- » tive que je propose ».

Les femmes, sans être sujettes à la même maladie, éprouvent quelquefois une espèce d'hydropisie des lèvres de la vulve. C'est sur la fin de la grossesse, lorsque le volume du ventre et de l'enfant est considérable, que ces parties s'infiltrent d'eau et quelquefois deviennent d'un volume énorme, tandis que la peau de ces mêmes endroits est lisse, tendue et transparente. Dans ce cas il faut bassiner les parties tuméfiées avec des fomentations toniques et astringentes, ainsi qu'on le fait dans l'hydrocèle, et attendre le moment de l'accouchement, où toutes ces parties se dégorgeront. Si cependant le

gonflement des endroits tuméfiés étoit si volumineux, que la femme en fût trop gênée, on feroit aux lèvres de la partie quelques mouchetures ou scarifications, qu'on bassineroit ensuite avec l'eau vulnéraire.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la Tympanite, ou fausse Hydropisie.

QUOIQUE la tympanite ne soit point une véritable hydropisie, puisque la tuméfaction du bas-ventre dans cette maladie ne dépend pas d'une collection d'eau dans sa cavité, mais qu'elle est la suite d'un engorgement de vents et de flatuosités, cependant comme elle a beaucoup de ressemblance avec l'hydropisie ascite, qu'elle occupe également le ventre, et que beaucoup de symptômes sont les mêmes dans l'une et l'autre maladie, j'ai cru devoir en faire mention à la suite des hydropisies, quand ce ne seroit que pour empêcher de la confondre avec elles.

La tympanite est un amas de vents, d'air raréfié, ordinairement dans la cavité des intestins, et principalement dans les gros, qui distend tellement le ventre, que le malade a de la peine à respirer, et que les urines ne sortent qu'en petite quantité. On la distingue de l'ascite en ce qu'on n'apperçoit

aucune fluctuation dans le ventre, qui au contraire raisonne comme un tambour lorsqu'on frappe dessus. D'ailleurs dans l'ascite le malade respire plus aisément debout que couché; au lieu que dans la tympanite il éprouve la même difficulté de respirer quelle que soit sa situation; enfin le malade éprouve moins de pesanteur de ventre dans la tympanite que dans l'ascite. Du reste, dans ces deux maladies le ventre est resserré, souvent les extrémités inférieures sont bouffies, et il n'est pas rare que la fièvre ou au moins la fièvre lente les accompagne toutes deux. Quelquefois ces deux maladies sont compliquées ensemble, ce qui rend le diagnostic plus difficile.

PRONOSTIC. Cette maladie est très-grave, il est rare qu'on en guérisse, et le plus souvent elle fait périr en peu de jours les malades par la gangrène des intestins. Elle attaque principalement les hypocondriaques et les mélancoliques, qui en général sont sujets aux vents et aux spasmes.

TRAITEMENT. Dans le traitement de cette maladie on commencera par relâcher et détendre les intestins, qui sont dans un état de spasme, par des boissons émollientes, des cataplasmes et des fomentations sur le ventre, avec les décoctions des plantes également émollientes, et enfin par des lavemens de même qualité. Après avoir ainsi préparé le malade on le purgera; et si le purgatif fait effet, il pourra rendre en même temps des vents qui le soulageront, et même pourroient le guérir, en cas que la maladie ne soit pas trop avancée.

Mais si ces premiers remèdes n'ont aucun effet, on passera à l'usage des carminatifs. On donnera pour tisanne une infusion de plantes aromatiques, comme pouliot, thym, origan, calament, marjolaine, etc. On lui fera prendre en même temps, de temps à autre sur du sucre, quelque goutte d'æther ou de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann ; on fera sur le ventre des onctions avec les huiles de laurier, de camomille ou de rhue ; on le couvrira ensuite avec des cataplasmes faits avec les plantes aromatiques ci-dessus, qu'on saupoudrera de graines de fenouil, d'anis, de coriandre et de baies de genièvre ou de laurier concassées et mises en poudre ; enfin on n'oubliera pas les lavemens avec la décoction des graines des mêmes plantes ombelliferes, et avec l'eau de chaux, que l'on peut même donner en boisson, et qui a été suivi quelquefois d'un heureux succès, quoique malgré ces secours les malades guérissent rarement de la tympanite, à moins que la maladie ne soit traitée dans tout son commencement.

SECTION SECONDE.

Maladies par congestion de pus, ou Maladies purulentes.

CHAPITRE PREMIER.

De la Suppuration, des Abcès et des Ulcères en général.

AVANT que de traiter des différens abcès et ulcères, qui peuvent se former dans les diverses parties du corps, j'ai cru qu'il seroit à propos de parler de la suppuration en général, ce qui facilitera l'intelligence de ce que je dirai ensuite des abcès en particulier.

On donne le nom de *pus* à une espèce de liqueur semblable à une bouillie claire, de couleur ordinairement blanche ou blanchâtre, quelquefois jaunâtre, de consistance médiocre, presque sans odeur, et d'une saveur légèrement salée, qui se forme souvent dans les différentes parties du corps à la suite de l'inflammation. Ce pus paroît être le produit des solides et des fluides, qui ont été déchirés, brisés par quelque cause soit interne, soit externe. Tant

que ce pus est renfermé dans une cavité, sans avoir d'issue au dehors, on dit qu'il y a *abcès*; mais lorsque l'abcès s'ouvre et que le pus en découle, c'est un *ulcère*; ainsi l'ulcère n'est qu'un abcès ouvert. Cependant l'usage ici a prévalu de n'appeler ulcères que les plaies anciennes et invétérées, et de désigner les autres par le nom de *plaies* ou plaies suppurantes. Le pus ou la suppuration succède à un engorgement inflammatoire, qui n'a pu se résoudre et qui n'a pas tourné en gangrène. Mais pour que la suppuration arrive, il faut qu'il reste dans la partie qui suppure, un reste de vie, sans quoi elle tomberoit en gangrène.

Dans la suppuration il faut distinguer divers temps et différens degrés, qui sont essentiels à connoître pour son traitement. Dans son commencement ou le premier degré il y a gonflement, chaleur et rougeur dans la partie affectée, symptômes semblables à ceux qui accompagnent l'inflammation, seulement dans un degré plus fort, mais de plus on y ressent une douleur pulsative, et quelquefois piquante, aiguë et lancinante. Le malade éprouve aussi, principalement dans les suppurations intérieures, des ressentimens irréguliers de frissonnement. Ces accidens augmentent de plus en plus dans le second degré, jusqu'à ce que le volume du pus devenant plus considérable, ils commencent à diminuer, et que la fièvre, d'aiguë qu'elle étoit, devienne lente ou hétique, avec des frissonnemens plus marqués et plus répétés. Alors on sent une

fluctuation dans le lieu de l'abcès; le pus étant encore plus abondant, cherche à se porter au dehors en rongeant les parties voisines, et si l'abcès est dans une partie extérieure, on voit la peau s'amincir, s'élever dans un point particulier, qui devient de plus en plus éminent, jusqu'à ce que l'abcès ouvert forme un ulcère, et c'est-là le troisième degré. Pour lors commence le quatrième. L'abcès étant ouvert le pus s'écoule; tous les accidens s'appaisent, les bords de la plaie, auparavant durs, s'amollissent, et la fièvre cesse, à moins que l'ulcère étant considérable, ou que le pus étant de mauvaise qualité, il ne reste une fièvre lente, qui conduise le malade au marasme et à la consomption.

Telle est la marche de la suppuration, qui est suivie de la régénération des chairs, qui, croissant par degrés, remplissent le vide qu'occupoit l'abcès, et ensuite forment une cicatrice, mais dont les fibres ne sont jamais organisées comme l'étoit auparavant la partie malade.

On voit par ce détail, que la suppuration et la régénération des chairs sont l'ouvrage de la nature qu'il s'agit seulement d'aider et de ne point troubler, et que la plupart des baumes, des onguens et autres remèdes qu'on vante comme souverains pour les plaies et les ulcères, sont le plus souvent inutiles, s'ils ne sont pas nuisibles.

TRAITEMENT. Il faut donc, dans le traitement des abcès et des ulcères, suivre la marche de

la nature et varier la méthode de traiter, suivant les différens périodes et degrés de la maladie. Dès le commencement, lorsqu'on voit que les accidens de l'inflammation ne s'appaisent pas, qu'au contraire ils augmentent, que la résolution devient impossible, et qu'on ne peut empêcher la suppuration, il faut la favoriser en employant les émolliens et les adoucissans qui ont déjà été recommandés dans les maladies inflammatoires. Intérieurement on donnera des tisannes avec la racine de guimauve, l'infusion des plantes béchiques, des bouillons adoucissans, de l'eau de graine de lin, le tout en grande quantité, tandis qu'à l'extérieur on appliquera des cataplasmes de mie de pain, de pulpes d'oignons cuits sous la cendre, ou d'oignons de lys avec du lait; ou bien on les composera avec la farine mucilagineuse de lin, ou avec les pulpes d'herbes émollientes. On fera des fomentations, soit d'eau tiède, soit d'une décoction de racines de guimauve et d'autres plantes adoucissantes. Enfin on pourra faire sur la partie malade des embrocations avec l'huile de lys, l'huile rosat, ou quelque autre semblable.

Dans le second période, où la suppuration commence à s'établir, il faut l'aider en joignant aux infusions émollientes ci-dessus quelques plantes vulnéraires, telles que la bugle, la brunelle, la sanicle, le millepertuis, le lierre terrestre, etc., ou en donnant quelques gouttes des baumes naturels de copahu, de Canada, ou même de térébenthine, et si le malade est foible,

quelques prises de confections cordiales, comme confection d'hyacinte, d'orviétan, de thériaque, etc. A l'extérieur on emploiera des suppuratifs que l'on nomme maturatifs, lorsque le pus est renfermé dans l'abcès, et qu'on désigne sous le nom de digestifs, lorsqu'on les applique sur un ulcère. Tels sont les cataplasmes faits avec l'ail, les oignons, le vieux levain, les racines un peu stimulantes, comme celles des renoncules, le savon, la térébenthine, l'onguent basilicum, et même sur la fin l'onguent brun, le diachylon, etc., prenant garde seulement que ces topiques n'irritent pas trop et ne réveillent l'inflammation.

Le pus étant formé dans le troisième degré ou période, et l'abcès étant mûr, il faut l'ouvrir, déterger l'ulcère, qui en résulte, et favoriser la régénération des nouvelles chairs. Intérieurement on donnera des infusions de plantes vulnéraires, ou une infusion de petite centaurée, ou une décoction légère de quinquina, tandis qu'à l'extérieur on emploiera d'abord le digestif ordinaire de térébenthine et jaune d'œuf avec l'huile de millepertuis ou l'huile rosat. Puis on passera à l'usage de l'onguent basilicum, ou du baume d'arcœus, ayant soin de n'appliquer ces topiques que sur l'ulcère, et de défendre les environs par l'application d'un cataplasme émollient ou de vin miellé; et si les chairs nouvelles étoient molles ou baveuses, on joindroit à ces topiques quelques escarrotiques, comme le verd-de-gris, le précipité rouge; on les toucheroit

avec la pierre infernale, ou bien on employeroit le baume vert de Metz, ou l'onguent des apôtres. Si l'ulcère avoit quelques sinus, on y injecteroit la décoction de plantes vulnéraires détersives, de bugle, de sanicle, de pyrole, de racine d'arum, mêlée avec du miel ou de la térébenthine, ou même l'onguent égyptiac.

Enfin dans le quatrième et dernier période, il faut aider la régénération des chairs, les consolider, deſſécher l'ulcère, et favoriser l'avancement de la cicatrice. C'eſt à quoi l'on parvient en purgeant plusieurs fois le malade, tandis qu'à l'extérieur on joindra aux topiques suppuratifs, des détersifs plus ou moins dessicatifs, tels que la myrrhe, l'aloës, le mastic, la térébenthine cuite, ou le mondificatif d'ache. Enfin la suppuration finie, on ne mettra plus sur la cicatrice qui se forme, que de la charpie, soit seule ou trempée dans la teinture de myrrhe ou d'aloës; et si cette cicatrice étoit trop humide, on la deſſécheroit avec la tuthie, le plomb brûlé, la céruse, etc. Après quoi, pour fortifier les nouvelles chairs et rendre la cicatrice plus ferme, on la bassinera et fomentera avec l'eau-de-vie simple ou camphrée.

Ne parlant ici que de la suppuration en général, je n'entre pas dans le détail des précautions à prendre, quand il se trouve dans les ulcères quelques callosités qu'il faut emporter avec le bistouri, ou consumer par l'application des caustiques; quand il y a des sinus qu'il faut ouvrir ou injecter

avec des déterſifs, et de nombre d'autres circonſtances qu'on trouve détaillées dans les meilleurs ouvrages des chirurgiens modernes. Je finirai par faire remarquer seulement qu'en général, il ne faut pas se presser d'ouvrir les abcès avant que leur maturité soit parfaite, sans quoi les bords de l'ulcère, qui en résultent, ne sont pas fondus et reſtent durs. Mais il n'en eſt pas de même des dépôts et des abcès critiques, qui surviennent dans les maladies aiguës. Ceux-ci demandent à être ouverts plutôt et sans attendre leur parfaite maturité, de crainte qu'il ne se faſſe une metastase de la matière qui a produit ces dépôts, et qui pourroit se porter sur quelque partie intérieure essentielle à la vie. Mais pour que la suppuration soit plus abondante, il vaut mieux ouvrir ces abcès critiques avec la pierre à cautère qu'avec le bistouri.

CHAPITRE SECOND.

De l'Ulcère des reins.

On reconnoît l'ulcère des reins, lorſqu'après une colique néphretique, ou une inflammation de ces parties, les douleurs, qui avoient ceſſé ou diminué, se réveillent et reprennent, que le malade reſſent une pesanteur douloureuse dans les lombes avec

avec des frissonnemens irréguliers et une rétraction du testicule, qu'il éprouve de la difficulté à uriner, et que les urines sont chargées d'une matière blanchâtre, glutineuse et purulente, qu'elles déposent au fond du vase où elles reposent.

Diagnostic. Il n'est pas cependant toujours certain que ce sédiment soit purulent : bien des malades rendent dans leurs urines des matières mucilagineuses qui ne sont que puriformes ; mais lorsqu'il se joint à une pareille excrétion une fièvre lente ou hétique, il n'y a plus de doute qu'il n'y ait suppuration. Il reste à distinguer de quel endroit part le pus, quelle en est la source, car il peut également venir de la vessie comme des reins. Pour lors il faut examiner quel est le siége des douleurs : si elles sont fixes dans les lombes, ce sont les reins qui sont ulcérés ; au contraire, c'est la vessie qui est la partie malade, si ces mêmes douleurs se rapportent à l'hypogastre. De plus le pus est mêlé beaucoup plus intimement avec les urines lorsqu'il coûle des reins, que quand il part de la vessie.

Causes. Cette maladie dépend de tout ce qui peut tellement irriter les reins, qu'il y cause une inflammation, qui ensuite tourne en suppuration. Souvent elle est la suite d'une pierre ou de plusieurs graviers renfermés dans le bassinet des reins, qu'ils irritent continuellement. Quelquefois elle survient après l'usage d'alimens âcres et salés ou de médicamens irritans. Je l'ai vu succéder

à un pissement de sang excité par un usage téméraire de cantharides prises intérieurement.

PRONOSTIC. Cette suppuration est très-fâcheuse et très-dangereuse, sur-tout si les deux reins sont également attaqués, et si le pus est d'une mauvaise qualité, grisâtre et fétide. Dans ce dernier cas, souvent le rein se trouve détruit par la suppuration, il ne reste que sa membrane extérieure, qui forme une espèce de sac rempli de pus et très-fréquemment de graviers.

TRAITEMENT. Nous nous étendrons peu sur le traitement de cette maladie, ainsi que sur celui de la plupart des ulcères intérieurs, après ce qui a été dit au sujet de la suppuration et des ulcères en général.

Dans le commencement de la maladie, lorsque la chaleur et les douleurs sont vives, et qu'elles ôtent le sommeil au malade, il faut le saigner, et en même-tems lui donner à boire amplement une eau de graine de lin, ou une décoction de racines de guimauve, dans lesquelles on ajoutera une très-petite dose de nitre, comme quinze ou dix-huit grains sur chaque pinte. Les douleurs appaisées, on passera à l'usage des détersifs, tels que les infusions de millepertuis, de verge d'or, de véronique, de vulnéraires suisses, dans lesquelles on délayera un peu de miel. En même-temps on prescrira quelques doses de baumes naturels, comme ceux de tolu, du Pérou, de copahu, du Canada ou simplement de la térébenthine. On en fait tomber

quelques gouttes sur du sucre en poudre, ou sur de la poudre de réglise pour en former des pilules, et on en donne sept à huit grains le matin et autant le soir. Enfin si ces remèdes produisent un bon effet, on finit par déterger l'ulcère par l'usage de l'hydromel, ou par celui de l'eau seconde de chaux coupée avec deux tiers de lait. Les gens riches peuvent alors user des eaux minérales sulfureuses, telles que celles de Cauteretz ou de Bagnères.

Au reste, il faut éviter dans ce traitement les purgatifs, à moins qu'il n'y ait une vraie nécessité.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'Ulcère de la Vessie.

DANS l'ulcère de la vessie, le malade a une fièvre lente et éprouve les autres accidens qui accompagnent les ulcères internes; il rend dans ses urines du pus quelquefois sanguinolent, de même que dans l'ulcère des reins, quoique moins infiniment mêlé avec elles; mais outre ces symptômes il a de fréquentes envies d'uriner, et ne peut le faire qu'avec douleur. Cette douleur a son siége principalement à l'hypogastre, il s'y joint des tenesmes, un priapisme importun, et c'est par ces derniers accidens qu'on peut distinguer cet ulcère de celui des reins.

Cette maladie dépend des mêmes causes qui produisent l'ulcère des reins; quelquefois elle survient accidentellement pour s'être retenu trop longtemps d'uriner. Elle peut être compliquée avec la pierre de la vessie, et sans qu'il y ait de pierre; il est très-aisé de confondre ces deux maladies, qui ont plusieurs symptômes communs. Mais dans le calcul de la vessie les malades ressentent un poids sur le fondement, et ils éprouvent au gland un chatouillement importun et douloureux, deux accidens, qui n'existent pas dans l'ulcère. D'ailleurs il est aisé par la sonde de s'assurer s'il y a une pierre dans la vessie.

PRONOSTIC. L'ulcère de la vessie est une maladie très-dangereuse, souvent incurable, et que la plupart du temps on ne peut qu'adoucir et pallier, sur-tout chez les personnes âgées, quoiqu'il semble qu'on devroit pouvoir la guérir plus aisément que l'ulcère des reins, attendu que par le moyen des injections on peut porter quelques topiques sur la partie malade.

TRAITEMENT. Lorsque les douleurs sont vives dans l'ulcère de la vessie, on tâche de les calmer, tant par des injections faites avec la décoction de morelle et de joubarbe, que par des demi-bains tièdes et des cataplasmes et fomentations sur l'hypogastre avec les décoctions de plantes émolientes, tandis qu'à l'intérieur on fera boire abondamment une tisanne adoucissante faite avec la racine de guimauve ou la graine de lin. Les

douleurs étant calmées, on passera à l'usage des infusions de plantes vulnéraires détersives indiquées dans les chapitres précédens, tant en boissons qu'en injections. Enfin si le pus diminue dans les urines, on travaillera à dessécher et à cicatriser l'ulcère, en donnant intérieurement quelques doses légères de baumes naturels, prenant garde cependant qu'ils n'excitent de la chaleur et de l'irritation, et en injectant un mêlange de lait et d'eau seconde de chaux. C'est dans ce cas que les eaux minérales sulfureuses, telles que celles de Bagnères, Bonnes, de Cauteretz, etc., sont excellentes, tant en douches et en injections, qu'en boissons, coupées avec le lait. A leur défaut on peut en composer d'artificielles, avec le foie de souffre dissous en très-petite dose dans une grande quantité d'eau.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'Ulcère de la Matrice.

CAUSES. L'ulcère de la matrice est quelquefois la suite d'une inflammation précédente de ce viscère, mais plus souvent il est causé par quelque érosion ou déchirement superficiel de cette partie. Cette dernière cause peut venir de l'extérieur par les déchiremens qui peuvent arriver dans un accouchement laborieux, soit par l'usage des inſtrumens,

soit par les doigts de la sage-femme, ou bien par l'usage d'injections astringentes, dont on se sera servi pour arrêter des fleurs blanches ou pour guérir la descente de la matrice. Elle peut aussi venir de l'intérieur, comme de fleurs blanches âcres et irritantes, d'un reste de délivre qui se corrompt dans la matrice, et plus souvent encore d'un vice dans le sang, soit scorbutique, soit scrophuleux, soit sur-tout d'un vice vénérien. Le libertinage peut aussi y donner lieu par l'irritation trop fréquente et trop répétée qu'éprouve la matrice.

On reconnoît cette maladie au pus qui s'écoule des parties naturelles, aux douleurs que la femme éprouve dans la matrice, douleurs accompagnées de ténesmes ou d'ardeurs d'urines suivant la position de l'ulcère, et qui augmentent beaucoup dans l'usage du mariage. Cependant tous ces signes sont quelquefois équivoques, sur-tout dans le commencement de la maladie, et ressemblent à ceux qu'éprouvent les personnes incommodées de fleurs blanches âcres, abondantes et de mauvaise qualité. Mais à mesure que la maladie fait des progrès, tous ces accidens augmentent, la fièvre devient fièvre hétique, la malade maigrit, elle tombe dans le marasme, et la présence de l'ulcère n'est plus douteuse : d'ailleurs en examinant l'orifice de la matrice, on le trouve assez ordinairement raboteux, inégal et douloureux.

PRONOSTIC. Cette maladie est des plus dangereuses, quoique la matrice soit un viscère

qui ne paroît pas essentiel à la vie. Quand la malade est jeune et d'un bon tempérament, on peut se flatter de la prévenir si elle en est menacée; mais lorsque l'ulcère commence, il est très-difficile à guérir, et lorsqu'il est formé et confirmé, il est incurable, on peut seulement soulager la malade.

TRAITEMENT. Dans le traitement de cette maladie il faut distinguer deux circonstances différentes : ou bien la malade est menacée d'ulcère à la matrice, ou l'ulcère est déjà formé.

Si la malade, après quelqu'une des causes énoncées ci-dessus, ressent des douleurs vives à la matrice, et paroît menacée d'ulcère dans cette partie, on commencera par lui interdire tout exercice, elle gardera le lit ou la chaise longue, on lui interdira le vin, les liqueurs et tout ce qui peut échauffer, elle s'abstiendra de la viande, et usera tout au plus d'un peu de viande blanche, mais elle fera usage de farineux, de panades, de gruau, de riz, etc. Pendant qu'elle suivra ce régime, on la fera saigner fréquemment, elle fera sa boisson de petit-lait ou de quelque tisanne adoucissante et émolliente, telles que celles indiquées dans les chapitres précédens. Enfin elle prendra presque habituellement des bains ou demi-bains, soit d'eau tiède seule, soit avec la décoction d'herbes émollientes, et outre ces précautions on la purgera souvent, mais avec des minoratifs très-doux.

Si malgré ces moyens l'ulcère se forme, on joindra à leur usage celui de quelques détersifs. Ainsi

on fera faire des bouillons ou des apozêmes dans lesquels entreront l'aigremoine, la sanicle, la bugle, la millefeuille, et autres plantes vulnéraires détersives. On fera des injections dans la matrice avec la décoction d'orge et le miel rosat, mais s'il y avoit des douleurs vives, on y substitueroit les sucs de pourpier, de joubarbe et de morelle. On peut aussi faire ces injections avec les eaux minérales sulfureuses, soit naturelles, soit artificielles, coupées avec le lait. Enfin si on est assez heureux pour que les choses aillent mieux, on emploiera quelques balsamiques, tant en pilules, comme dans le chapitre précédent, qu'en fumigations que la malade reçoit sur une chaise percée.

Quelquefois dans cet état il survient des hémorrhagies considérables, qui mettent la malade dans le plus grand danger. Dans cette malheureuse circonstance on recourra à la saignée du bras, à une tisanne astringente avec la racine de bistorte et le plantain, à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'esprit de vitriol ou d'eau de rabel, et si ces moyens ne suffisent pas encore, on fera quelques injections astringentes et très-peu chaudes dans la matrice avec les mêmes décoctions, où l'on mêlera une très-petite dose d'alun.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'Abcès et de l'Ulcère de l'Estomac.

L'ABCÈS et ensuite l'ulcère de l'estomac sont toujours la suite de l'inflammation de ce viscère, soit qu'il ait été irrité, corrodé et dilacéré par quelque cause interne, comme des humeurs âcres et caustiques, des poisons, des médicamens trop violens, etc., soit qu'il ait été blessé ou fortement contus par une cause externe. Outre cela il peut se former des espèces de tubercules, des tumeurs enkystées dans les membranes de l'estomac, qui venant à suppurer, forment ensuite des ulcères.

Tant que l'abcès se forme dans l'estomac, le malade éprouve une fièvre lypirie, des douleurs rongeantes, des vomissemens, et les autres accidens que j'ai dit accompagner l'inflammation de ce viscère. Dès que l'abcès est formé et mûr, et encore plus quand il est ouvert et devenu ulcère, tous ces accidens diminuent, mais le malade est sans appétit, il digère mal, il éprouve des nausées et des vomissemens, avec une douleur sourde dans la région de l'estomac, principalement vers l'hypocondre gauche, enfin une fièvre lente le mine, le maigrit, jusqu'à ce que l'abcès étant ouvert, il rende du pus par le vomissement et quelquefois par les selles.

Cette maladie est des plus funestes, on n'en guérit presque jamais ; on ne peut guère que pallier le mal, et chercher à prolonger les jours du malade : encore est-ce pour peu de temps.

TRAITEMENT. On sent que dans une maladie où est attaqué le viscère qui est chargé du travail de la digestion, on doit donner très-peu de nourriture et la choisir très-légère, telles que les crêmes d'orge et de riz, les gelées, un jaune d'œuf délayé dans du bouillon, et si cela ne suffit pas pour soutenir le malade, on aura recours aux lavemens nourrissans faits avec du bouillon.

Du reste, dans le commencement, lorsque l'abcès se forme, si les douleurs sont très-aiguës, et que le malade soit assez fort, on emploiera la saignée, et on calmera les douleurs en donnant quelques narcotiques de temps en temps, tels qu'un ou deux gros de sirop diacode. On prescrira force délayans, le petit-lait, les eaux de veau, de poulet, et autres adoucissans proposés dans les chapitres précédens, et à l'extérieur on appliquera sur la région de l'estomac des topiques émolliens, soit onctions, soit ſomentations, soit cataplasmes.

Lorsque l'abcès sera formé, mais point encore ouvert, ce qui se reconnoît par la diminution des accidens et des douleurs, on joindra aux boissons délayantes l'infusion de quelques-unes des plantes vulnéraires, sanicle, bugle, véronique, verge d'or, etc., et on tâchera de faciliter

l'ouverture de l'abcès par le mouvement, les secousses, l'éternument.

Enfin l'abcès étant ouvert, on cherchera à pallier au moins le mal, si on ne peut le guérir, en donnant quelques détersifs, tels que l'eau d'orge avec le sucre rosat, l'hydromel, le petit-lait chargé d'une infusion vulnéraire d'aigremoine, ou autre plante détersive, et enfin le lait édulcoré avec le miel, si l'estomac peut le supporter. Du reste on tiendra toujours le ventre libre, non par des purgatifs, mais par l'usage des lavemens. Les gens riches peuvent dans ce cas user des eaux thermales de Barrèges, Bagnères et autres sulfureuses. Mais malgré tous ces moyens, il est presque impossible de guérir cette maladie.

N. B. Je ne parle point de l'abcès et de l'ulcère des intestins, qui devroient trouver leur place ici; attendu que c'est précisément le même traitement que dans l'abcès et l'ulcère de l'estomac; seulement les lavemens sont encore plus indiqués, sur-tout si le siége du mal est dans les gros intestins, dans lesquels pénètrent les lavemens et font l'effet de topiques. Ainsi on les donnera d'abord émolliens, puis vulnéraires et détersifs, suivant les différens temps et périodes de la maladie.

CHAPITRE SIXIÈME.

De l'Abcès et de l'ulcère du Foie.

LORSQU'APRÈS une inflammation au foie, la douleur, la chaleur, la fièvre & les autres accidens qui avoient diminué, reprennent de nouveau, sur-tout lorsque la fièvre prend le caractère de fièvre lente, avec des frissonnemens et des redoublemens, que les urines sont troubles et sédimenteuses, que la peau prend une teinte jaune, que la digestion est laborieuse et le ventre très-resserré, avec une chaleur brûlante à l'intérieur, et dans les paumes des mains, ce sont autant de preuves que l'inflammation dégénère en abcès. Mais lorsque l'abcès est une fois ouvert, souvent le pus que fournit l'ulcère s'écoule avec les selles par les intestins, d'autres fois il est résorbé par les vaisseaux, et s'évacue avec les urines qui sont purulentes, quelquefois enfin ne trouvant aucune issue, il séjourne et s'amasse dans le foie, et pour lors il peut arriver qu'on sente une fluctuation vers l'hypocondre droit.

Outre ces abcès il arrive aussi qu'il se forme dans le foie des espèces de tumeurs enkistées, qui suppurent ensuite sourdement sans aucuns symptômes extérieurs et presque sans fièvre. Ce n'est que lorsque le mal est beaucoup augmenté et

quelquefois après un temps considérable, que la fièvre lente s'établit, se change ensuite en fièvre hétique, qui mine le malade et le fait périr dans le marasme.

Cette maladie est très-grave et presque toujours mortelle. Quelquefois il est arrivé que dans des tempéramens bien constitués, le pus s'est totalement évacué par les urines ou par les selles, et l'ulcère s'est cicatrisée; mais ces cas sont bien rares, et sont dus à la seule force de la nature et non aux secours de l'art.

Traitement. Quoiqu'on ne guérisse presque jamais cette maladie, il faut au moins travailler à secourir et à soulager les malades. Ainsi, tant que l'abcès se forme et que les douleurs sont vives, on doit appliquer, sur la région du foie, des cataplasmes émolliens avec les pulpes des plantes, faire boire abondamment une eau de veau ou de poulet, où l'on aura fait cuire des figues ou des raisins secs, tenir le ventre libre par des lavemens journaliers, et par de très-doux laxatifs, comme la pulpe de casse avec l'huile d'amandes douces et quelque sirop, ou bien la casse cuite. Mais en général ces secours ne font presque aucun effet: celui qui réussit le mieux est la saignée, qui en détendant et relâchant diminue et calme les douleurs.

Lorsque l'abcès est formé, il faut examiner par quelle voie la nature cherche à se débarrasser, pour pouvoir l'aider. Si le pus coule par les selles

on facilitera sa sortie par des laxatifs légers, tandis qu'intérieurement on donnera les mêmes boissons, qui ont déjà été proposées dans les ulcères internes, à l'exception du lait, qui, dans les maladies du foie, ne passe pas. Si au contraire on voyoit les urines chargées de pus, on prescriroit des diurétiques, tels que la décoction de racine de chardon-roland, le nitre et des sels neutres.

D'autres fois il arrive que le pus ne pouvant sortir par aucune issue, forme une tumeur entre les muscles de l'hypocondre droit. Pour lors il faut ouvrir cette tumeur dans sa partie la plus déclive, lorsque l'on sent une fluctuation bien marquée. Ensuite, le pus étant évacué, on déterge l'ulcère avec un mélange d'eau d'orge et de miel rosat, puis on le panse avec les mêmes topiques que les autres ulcères extérieurs.

Si au contraire le pus s'épanche dans la cavité du bas-ventre, il survient un ascite ou un anasarque, qui se traiteront, comme je l'ai dit en parlant de ces maladies. Mais en général il est rare, quelques moyens que l'on emploie, que les malades ne périssent pas des abcès et des ulcères au foie.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'Ulcère du Poumon, et de la Phthisie pulmonaire.

Lorsque l'inflammation du poumon, ou la péripneumonie ne se résout pas, il faut ou qu'elle tourne en gangrène, ce qui fait périr le malade du cinquième jour au septième ou huitième de la maladie, ou bien qu'il s'établisse une suppuration, qu'il se forme un abcès intérieur dans le poulmon. On peut prévoir cette fâcheuse terminaison, lorsque les accidens de la fluxion de poitrine ne cessent pas au bout de neuf ou dix jours, et qu'au contraire après avoir un peu diminué, ils reprennent plus vivement, que la difficulté de respirer subsiste, que la fièvre continue avec un pouls toujours vif, quoique moins dur que dans la maladie primitive, qu'il y a des redoublemens les soirs, & de temps à autres quelques frissonnemens. A mesure que le pus se forme ces accidens augmentent de plus en plus, la toux est fréquente et importune, elle est sèche, le malade ne crache rien, ou tout au plus un peu de l'humeur des bronches; il ne peut se coucher sur un des côtés, c'est le côté opposé à celui où s'est formé l'abcès; la fièvre est continue, et elle augmente au moindre mouvement; il y a des sueurs, une

chaleur interne, de la soif, beaucoup de foiblesse, défaut d'appétit, et le malade maigrit et dépérit tous les jours.

Si cet abcès ne s'ouvre pas, le poumon se détruit peu-à-peu, et le malade périt de consomption. Si au contraire l'abcès vient à s'ouvrir, il survient une abondante évacuation de crachats purulens, souvent très-fétides. Pendant cette évacuation le malade tombe assez fréquemment en foiblesse, quelquefois même les crachats se présentent si abondamment, que quelques malades en ont été suffoqués. Alors si les accidens diminuent, si la fièvre se modère et qu'il ne reste plus qu'une fièvre lente, si le pus des crachats est d'une bonne qualité, et que ceux-ci, venant facilement, diminuent de jour en jour, enfin si l'appétit & les forces reviennent, on peut espérer qu'à la longue le malade pourra guérir. Mais si les accidens et la fièvre continuent, avec un pouls foible, si les crachats sont d'une mauvaise qualité, fétides ou sanguinolens, enfin si les forces et l'appétit se perdent au lieu de revenir, le malade tombant dans le marasme et la phthisie, ne tardera pas à périr.

CAUSES. Tel est le tableau de la phthisie pulmonaire accidentelle, qui, après une fluxion de poitrine, peut survenir aux personnes les plus robustes et les mieux constituées, sans aucune disposition antérieure à la phthisie. Mais il en est une autre plus lente, qui attaque sourdement, et

à

à laquelle sont plus sujettes les personnes foibles, délicates, et pour ainsi dire nées phthisiques. Cette phthisie, qu'on peut appeler originaire, et qui est quelquefois héréditaire, est assez fréquente chez les personnes dont la poitrine est mal conformée ; c'est par cette raison que les bossus y sont assez sujets. Les personnes d'une constitution foible, qui ont le col long, la poitrine serrée, la peau pâle, les pommettes des joues d'un rouge vif, qui ont le pouls fréquent, qui avec cela sont sujettes aux rhumes, aux fluxions, aux catarres, et qui quelquefois crachent du sang, sont les plus exposées à cette espèce de phthisie. Pour peu qu'à cette disposition naturelle il se joigne quelque cause, qui détermine un engorgement inflammatoire, une légère phlogose dans le poumon, bientôt il se fera quelque rupture, quelque déchirure dans les vaisseaux, suivie d'une suppuration d'abord légère, mais qui s'étendra insensiblement, et produira une phthisie plus lente que la précédente, mais encore plus dangereuse. Il suffit que ces personnes fatiguent leur poitrine en parlant beaucoup, en chantant, qu'elles fassent quelque excès dans la nourriture ou la boisson, qu'elles usent de liqueurs spiritueuses ou de beaucoup de vin, qu'elles fassent des exercices un peu violens, ou qu'elles usent trop fréquemment des droits du mariage, pour que la phthisie se déclare. Elle est aussi quelquefois la suite d'un rhume violent ou négligé, comme on ne le voit que trop souvent.

Elle peut être causée par la suppression subite de quelque évacuation habituelle, comme du flux hémorrhoïdal ou menstruel, ou même d'un cautère ancien. Enfin, l'air trop vif des montagnes peut occasionner un crachement de sang, qui est suivi de cette phthisie, pour peu qu'il y ait déjà une disposition naturelle antérieure.

On voit, par ce détail, qu'on peut distinguer deux espèces de phthisie, l'une accidentelle, l'autre dépendante de la constitution, et pour ainsi dire originaire. Cette dernière se déclare ordinairement chez les jeunes gens, depuis dix-sept à dix-huit ans jusqu'à trente-quatre ou trente-cinq, et à cet âge ses progrès sont fort prompts. Quelquefois aussi elle survient aux femmes vers l'âge critique, lorsque leurs règles cessent à quarante-cinq ou quarante-huit ans; mais alors sa marche est un peu plus lente. Comme la plupart des accidens qui les accompagnent sont communs à ces deux espèces, je vais les détailler en suivant leur marche, que je diviserai en trois degrés, suivant le progrès de la maladie.

ACCIDENS et Symptômes de la Phthisie. Dans le commencement ou le premier degré de la phthisie, le malade n'a que très-peu ou même point de fièvre au moins sensible, mais sa respiration est gênée, il est enroué, le moindre froid l'excite à tousser, et cette toux est sèche; s'il fait quelque effort, ou bien s'il parle haut et long-temps ou qu'il chante, il est sujet à cracher du sang.

Dans le deuxième degré la fièvre lente est plus marquée, principalement le soir et après les repas; alors le malade éprouve une chaleur brûlante dans la paulme des mains, ses joues sont d'un rouge vif, le reste du visage est pâle, il maigrit, sa toux est plus violente, accompagnée d'une douleur entre les épaules, sa voix est rauque, et ses crachats sont chargés de pus plus ou moins blanc.

Lorsque la maladie est parvenue au troisième degré les accidens augmentent, et tous prennent un plus mauvais caractère. La fièvre de lente simple qu'elle étoit, devient fièvre hétique, la peau paroît sale et terreuse, la toux est vive et fatigante, avec de fortes douleurs de poitrine, les crachats sont abondans, fétides, purulens, tantôt gris, tantôt bruns, jaunes ou verdâtres, l'haleine est mauvaise, il survient de l'enflure aux extrémités inférieures, un dévoiement colliquatif, ou bien des sueurs nocturnes pareillement colliquatives, et le malade s'affoiblit de plus en plus.

Enfin, lorsqu'il tire à sa fin, sa maigreur est horrible, il ressemble à un squelette, ses yeux sont creux, ses joues enfoncées, son nez aminci se courbe et semble crochu, ses cheveux tombent, ses ongles se dessèchent et se recourbent.

Dans le premier degré on peut espérer de guérir la maladie, à moins qu'elle ne soit héréditaire, ou qu'elle ne dépende de la constitution originaire du malade.

Dans le second degré la guérison est très-

rare, à moins que la maladie ne soit accidentelle. Mais dans le troisième degré de pulmonie, elle est absolument impossible, on ne peut que prolonger les jours malheureux du malade.

Au reste, la phthisie accidentelle se guérit plutôt que l'autre, mais son cours est plus rapide; au contraire, la maladie originaire parcourt ses différens degrés plus lentement, mais elle est plus rebelle et plus difficile tant à guérir qu'à prévenir.

Il est aisé, d'après ce que j'ai dit, de connoître l'abcès du poumon, qui survient après une inflammation ou une fluxion de poitrine, et qui produit la phthisie accidentelle. Mais l'autre espèce qui dépend d'une légère phlogose, à la suite d'une disposition de naissance, n'est pas si aisée à distinguer, du moins dans le commencement. L'ulcère qui se forme est d'abord peu de chose, et les crachats sont alors peu purulens; mais à mesure que la maladie continue et augmente, le pus devient plus abondant, et dans cet instant il est important de le reconnoître, ce qui cependant n'est pas toujours aisé. Souvent on rend à la suite d'un rhume des crachats puriformes, épais, blancs, quelquefois jaunâtres, qui ressemblent à du pus, et qu'on ne peut distinguer à l'inspection que par une longue habitude. Mais on a proposé une épreuve, qui souvent réussit à pouvoir faire cette distinction. Il s'agit d'agiter les crachats dans un vase plein d'eau chaude : pour lors la matière lymphatique des crachats surnage, tandis que le pus tombe au

fond, et le vase étant reposé toute l'eau reste blanchâtre et laiteuse par la dissolution d'une partie du pus. Une autre épreuve consiste à faire brûler les crachats sur des charbons ardens, et examiner si en brûlant ils répandent une mauvaise odeur.

Traitement. La pulmonie, ainsi que je l'ai déjà dit, ne se guérit jamais dans le troisième degré, rarement dans le second; ce n'est que dans le premier degré, dans tout son commencement, qu'on peut se flatter de sauver le malade; mais il est encore plus sûr de tâcher de la prévenir. Ainsi, quand une personne délicate est menacée de la phthisie par les signes indiqués ci-dessus, le premier moyen de prévenir cette fâcheuse maladie, est de lui faire faire fréquemment de petites saignées, pour empêcher l'engorgement inflammatoire du poulmon. Bien des gens ont un préjugé contre ce remède, qui, dans la phthisie confirmée, seroit très-préjudiciable et avanceroit les jours du malade. Mais il n'en est pas de même pour la prévenir; il est alors très-salutaire, ainsi que dans le premier degré de la maladie, lorsqu'il y a des douleurs à la poitrine, et que le malade n'est pas encore affoibli. En même temps on prescrira un régime de vie exact et adoucissant. On interdira le vin, les liqueurs, les alimens âcres, salés, épicés, et le malade sera nourri avec des farineux, des panades, des crêmes de riz, d'orge, d'avoine, on lui donnera le lait d'ânesse, comme le plus léger à prendre, deux fois par jour, matin et soir, et

même on le mettra au lait pour toute nourriture, si son estomac le supporte bien. Au défaut du lait on peut prescrire des bouillons de grenouilles (n°. 51), ou de limaçons (n°. 52), qui conviennent également dans le premier et le second degrés de la phthisie, mais pas dans le troisième, où ils pourroient charger l'estomac et déterminer le dévoiement, qui, dans ce dernier degré, est bien à redouter. Enfin, on peut joindre à ces précautions l'usage de quelques adoucissans béchiques, comme le sirop de guimauve, le looch, les potions huileuses, si la toux est trop importune, et même le sirop diacode, quelques gouttes anodynes, et autres calmans, si les douleurs de poitrine sont vives. Une autre précaution consiste à envoyer le malade à la campagne, respirer un air pur, qui cependant ne soit pas trop vif, et à lui conseiller un exercice modéré, soit à pied, soit en voiture ou à cheval, suivant ses forces.

Si malgré ce régime et ces précautions la phthisie survient, et que la suppuration paroisse commencer, dans ce premier degré de la maladie on insistera sur les mêmes précautions. Mais lorsque la suppuration sera faite, et que l'abcès sera formé, on tâchera d'en provoquer l'ouverture par les secousses, les saults, l'éternument, la toux, mais non par le vomissement et l'émétique, qui pourroient être dangereux, et exciter le crachement de sang.

Tant que la suppuration se fait, et que le

malade est dans le second degré, on emploiera les adoucissans et les émolliens, tels qu'ils ont été conseillés dans les autres suppurations internes, et sur-tout le lait. Mais lorsque la suppuration sera faite, on joindra à ces émolliens des détersifs. Ainsi on coupera le lait avec une infusion de bugle, sanicle, véronique et autres plantes vulnéraires, ou bien avec les eaux minérales sulfureuses, soit naturelles, soit artificielles, dont j'ai déjà fait mention; et enfin, s'il n'y a pas de chaleur, on travaillera à cicatriser l'ulcère interne par l'usage des différens balsamiques et baumes, soit naturels, soit artificiels, tels que les baumes de la Mecque, du Pérou, du Tolu, les pilules balsamiques de Morton, le sirop balsamique, etc. Je sais que Tissot, ce médecin savant, et si recommandable par son amour pour l'humanité, blâme l'usage de ces remèdes dans la pulmonie. A la vérité si on les emploie lorsqu'il y a de la chaleur et des douleurs de poitrine, lorsque le malade crache du sang, les balsamiques peuvent être très-nuisibles, et en augmentant les accidens, abrègent les jours du malade. Il ne faut donc les employer qu'avec précaution, et modérer leur activité soit par le lait, soit par des bouillons adoucissans et pectoraux. Mais en usant de circonspection, ils font toujours bien, et si le malade est trop avancé pour pouvoir guérir, au moins ils le soulagent et prolongent ses jours. Je puis dire avec vérité que j'en ai toujours éprouvé des succès dans les phthisies pendant

près de cinquante ans que j'ai pratiqué la médecine à Paris, et que moi-même depuis que je suis retiré à la campagne, je me suis nouvellement guéri d'une suppuration au poumon, par un usage long et continué des balsamiques. Ces remèdes bien administrés, et en examinant avec attention l'effet qu'ils produisent, nétoyent petit à petit les crachats, facilitent leur expectoration, et finissent par procurer la cicatrice de l'ulcère, s'il est encore possible de le guérir.

Dans le dernier degré de la maladie, où l'état du malade est désespéré, on doit se contenter de calmer ses douleurs, non par des narcotiques, qui supprimeroient les crachats et feroient étouffer le malade, mais par le moyen de simples adoucissans. Au reste on ne doit pas être étonné qu'il soit rare qu'un ulcère puisse se cicatriser dans un viscère mol, toujours humecté, toujours en mouvement par l'action de la respiration, et renfermé dans une cavité fort chaude.

Il ne me reste plus que quelques observations à faire au sujet de différens accidens, qui surviennent dans le cours de cette maladie.

1°. Souvent les redoublemens de fièvre qui se font remarquer les soirs, sont une suite de mauvaises digestions et de l'amas qui s'accumule dans les premières voies. Dans ce cas il faut d'abord prescrire une diète plus stricte, et évacuer par le moyen des purgatifs. Mais il ne faut employer que les plus doux, la casse, la manne, le séné,

etc., et éviter les purgatifs résineux, qui portent de la chaleur et de l'irritation; ne point donner la rhubarbe qui est échauffante, ni même les tamarins, dont l'acidité peut irriter la poitrine et faire tousser. C'est alors qu'on peut faire usage de quelques prises de quinquina en poudre à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros, non comme fébrifuge, mais comme amer et digestif, et même comme anti-septique, remède fort recommandé par quelques auteurs, mais qu'il ne faut donner qu'avec circonspection et à petite dose, de peur d'irriter la poitrine et de l'échauffer.

2°. Si le malade a de la peine à cracher, outre l'usage des balsamiques recommandés ci-dessus, on peut parfumer sa chambre, non pas avec des résines que l'on brûle, et dont la fumée excite la toux et le crachement de sang, comme je l'ai vu arriver, quoique ce moyen ait été préconisé dans quelques journaux, mais, ainsi que le conseille Tissot, avec la vapeur chaude d'une décoction de plantes vulnéraires, qu'on arrosera d'un peu d'huile de térébenthine.

3°. Si la maladie est la suite de quelque humeur cutanée, soit dartres, soit galle ou autre semblable rentrée et qui se soit portée sur la poitrine, rien ne réussit mieux que les vésicatoires ou les cautères, sur-tout dans les premiers temps de la maladie. On peut même dans le commencement, lorsque la maladie dépend d'une galle rentrée, faire reprendre la galle au malade

en lui faisant porter la chemise d'un galleux.

4°. Comme rien n'est plus funeste dans cet état que la diarrhée colliquative, qui abrège les jours du malade, on cherchera à la modérer en faisant prendre une décoction de bistorte ou de plantain, purgeant en même temps avec un léger purgatif astringent, comme le sirop magistral, le catholicon double, et donnant ensuite quelques prises de poudre absorbante, de corail préparé, d'yeux d'écrevisses, de corne de cerf calcinée, de cachou (n°. 53), ou quelques doses de confections stomachiques, telles que le diascordium, la thériaque, la confection d'hyacinthe, ou enfin la racine de Jean Lopès de Pinheiro, dont le célèbre Gaubius et plusieurs autres Médecins ont vu les plus grands effets dans cette espèce de diarrhée, et dans plusieurs autres espèces de flux de ventre : mais malheureusement ce remède est encore rare et coûteux, et par cette raison on ne peut guères l'administrer aux pauvres gens des campagnes. Il seroit cependant dangereux de supprimer trop vîte la diarrhée ; alors l'humeur qui se portoit sur les entrailles, reflueroit sur la poitrine.

5°. Enfin il ne faut jamais prescrire dans cet état ni émétique, ni martiaux, quand même il y auroit des engorgemens qui sembleroient indiquer la nécessité de ces derniers. Ce sont de vrais poisons dans la pulmonie. Il en est de même des bains ; tout au plus dans un cas de nécessité peut-on employer les demi-bains, ou les bains des jambes.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des Tubercules du poumon.

OUTRE la phthisie pulmonaire et l'abcès ou vomique du poumon, ce viscère est encore exposé à une autre maladie du même genre qui se rencontre malheureusement assez fréquemment, plus encore dans les villes que dans les campagnes; ce sont les tubercules au poumon.

DESCRIPTION de la Maladie. Les malades attaqués de ces tubercules portent une fièvre lente et souvent hétique, qui les mine, ils maigrissent, ils ont une toux sèche et fréquente, souvent essouflés ils ne respirent qu'avec peine, et le moindre mouvement les met hors d'haleine. Au bout de quelque temps ils rendent un peu de sang dans leurs crachats, ce qui est ensuite suivi de pus jusqu'à ce que le tubercule soit vidé. Alors il ne paroît plus ni pus ni sang dans les crachats, mais la toux sèche, la fièvre hétique subsistent, ainsi que les autres accidens, jusqu'à ce qu'après un intervalle de temps plus ou moins long, il reparoisse dans les crachats quelques gouttes de sang, qui sont encore suivis d'une autre évacuation de pus par la suppuration d'un autre tubercule qui se vide pareillement, en attendant qu'un nouveau vienne encore à s'enflammer,

puis à suppurer. Ces alternatives durent quelquefois fort long-temps. J'ai vu des malades languir dans cet état pendant sept ou huit ans, et quelques-uns, dit-on, ont porté des tubercules pareils pendant quatorze ou quinze ans.

Ces tubercules ne sont autre chose que les petites glandes de la substance du poumon, qui s'engorgent, s'obstruent, puis s'enflamment et suppurent successivement les unes après les autres. Cette maladie est très-grave, et il est rare qu'on en guérisse. Le malade après avoir traîné une vie misérable, périt à la fin dans le marasme, ou bien le pus âcre des tubercules parvenant à ronger le kyste qui l'enveloppe, et corrodant ensuite la substance du poumon, il se forme dans ce viscère un ulcère qui à la fin termine des jours aussi malheureux.

TRAITEMENT. Dans cette maladie il y a complication d'obstructions au poumon, et en même-temps de phlogose à ce viscère. Les obstructions indiquent l'usage des fondans dont il sera question en parlant de cette maladie; mais la phlogose et l'irritation du poumon semblent défendre leur usage et demander des adoucissans et des calmans. Il faut donc prendre le milieu, ne donner que les fondans les moins chauds et les moins irritans, les suspendre de temps en temps et modérer encore leur activité en les combinant avec des adoucissans et tempérans. Ainsi on donnera les tisannes, les bouillons pectoraux proposés

dans les chapitres précédens, en y faisant entrer quelques racines apéritives (n°. 54). On prescrira en même temps quelques légères doses de balsamiques, tels que le baume de Canada, le sirop balsamique de Tolu, les pilules balsamiques de Morton, le baume du commandeur, etc. Quant au lait, il ne convient guères seul dans cet état à cause des obstructions, il faut le couper avec quelque eau sulfureuse. Enfin on aidera l'effet de ces remèdes par le séjour à la campagne dans un bon air, l'exercice du cheval, un régime convenable, et les autres précautions que j'ai indiquées dans le traitement de la phthisie pulmonaire.

Fin du Tome Premier.